

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ouvrages du même auteur :

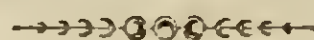


MANNARINO,

OU

MALTE SOUS LES CHEVALIERS.

(1er Épisode—1775); 2 vol. in-8.



L'ESCLAVE DES GALÈRES,

OU

MALTE SOUS LES CHEVALIERS.

(2e Épisode—1745); 2 vol. in-8.

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

FLEUR-D'ÉPÉE

OU

MALTE SOUS LES CHEVALIERS.

(3ᵉ et dernier Episode.—1798.)

PAR A. DE KERMAINGUY,

AUTEUR DE MANNARINO ET DE L'ESCLAVE DES GALÈRES (1er ET 2e ÉPISODES).

L'isola di Malta doveasi perdere dall' Ordine Gerosolimitano sott' il primo Gran-Maestro Tedesco. *(Ancienne prophétie Maltaise.)*

L'île de Malte échappera à l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem sous le premier Grand-Maître que donnera la Langue Allemande.

1

PARIS,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes.

1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.

Rue Saint-Jacques, 38.

1843.

PREMIÈRE PARTIE.

EMMANUEL DE ROHAN.

CHAPITRE PREMIER.

En passant à Vienne, il perdit une des barques qui choqua contre le pont ; et ayant passé Nice, en Provence, le feu se prit à la grande Caraque par la sottise d'un cuisinier, dont peu s'en fallut qu'elle ne fût embrasée ; et ayant passé Nice et la Corsègue, la foudre donna dans la chambre de la poupe, et brisa son espée sans offencer le fourreau. Ces petits évènements furent par aucuns interprêtés pour mauvais présage.

(Baudoyn, Histoire des Chevaliers de Saint-Jean-de-Hiérusalem, liv. VIII, *Sinistres prémices de l'installation du grand-maître Philippe Villiers de l'Isle-Adam.*)

I.

Du temps que la France se divisait en provinces, la province de Bretagne s'administrait elle-même. Le clergé, la noblesse et le tiers, convoqués à cet effet par le Roi, se réunissaient ordinairement tous les trois ans en assemblée d'Étast, pour y régler toutes les

affaires; et la ville de Rennes, qui était le plus souvent désignée pour le lieu de cette réunion, se remplissait alors d'une affluence et d'un bruit de fêtes extraordinaires. La tenue d'états de l'année 1775 eut un éclat qui fit marque et qui laissa souvenir.

Ce ne fut qu'au bout de trois mois que l'assemblée en vint à la dernière séance. Enfin, le moment venu de se séparer, quand le gouverneur de la province, qui recevait commission du Roi pour présider en son nom et comme vice-roi les états, les eut remerciés du don gratuit qu'ils venaient de voter librement au lieu de l'impôt dont la Bretagne était exempte, le président de la noblesse se leva contre l'usage, et, prenant la parole au milieu d'un profond silence : Messieurs, dit-il, nous apprenons que la province et la noblesse de Bretagne viennent de recevoir bien loin d'ici un grand honneur en la personne d'un gentilhomme de ce pays. — Emmanuel de Rohan du Polduc, des ducs de Rohan, a été élu Grand-Maître de l'ordre de Malte. Plairait-il à Messieurs des états qu'une députation de trois membres fût envoyée à Malte pour porter au nouveau Grand-Maître les félicitations de la province?

Une acclamation unanime accueillit cette proposition ; et, tandis que ceux de la noblesse se congratulaient entre eux et recevaient les compliments des autres, trois membres furent choisis parmi nombre qui s'offrirent, et il leur fut assigné pour le voyage de gros appointements.

L'ordre de Malte était si renommé, si considérable et si considéré qu'on regardait comme un honneur inouï pour une famille, et même pour un pays, lorsque tant de gens de rang et tant de nations rivales se disputaient cet honneur, l'élévation du dignitaire de l'Ordre qui parvenait au poste suprême de Grand-Maître.

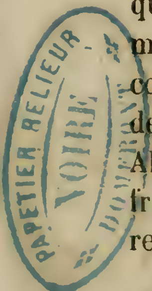
Mais à la joie dont la manifestation éclatait aujourd'hui dans la salle des états de Bretagne, se joignait aussi quelque triomphe de l'esprit de parti qui, depuis longtemps, agitait sourdement la province, et qui devait éclater, quelques années plus tard, en résistances parlementaires de si fatale conséquence.

On se rappelait qu'Alain de Rohan du Polduc, père du Grand-Maître actuel, était entré avec la plupart des gentilshommes bretons dans la fameuse conspiration de Cella-

mare ; que, cinquante ans auparavant, ce nom du fils, aujourd'hui exalté devant toute l'Europe, avait été frappé dans le père ; qu'Alain de Rohan du Polduc, lui seizième, avait été décapité en effigie sur la place du Bouffay, à Nantes, tandis que les têtes des seigneurs de Pontcalec, de Talhouet, de Montlouis et du Coëdic tombaient, non pas en effigie, mais bien réellement dans le sang et sous la hache du bourreau. Tout avait été avoué et juridiquement prouvé. Il ne s'était agi de rien moins que d'enlever au régent du royaume et son autorité et la tutelle du jeune roi Louis XV ; de lui substituer le petit-fils de Louis XIV, Philippe V d'Espagne, avec le duc du Maine pour lieutenant ; de livrer les ports de Bretagne à l'Espagne, d'y recevoir des troupes et d'entrer avec elles, à main armée, en France. On ne saurait dire combien s'étaient laissé éblouir par la promesse de les remettre comme au temps de leur duchesse héritière Anne, et de trouver la plupart de la noblesse de France prête à se joindre à eux pour la réformation du royaume. Tel et si considérable avait été le nombre de gens arrêtés ou compromis dans cette affaire, qu'après ces exécutions réelles

et en effigie, on avait dû reculer devant d'autres poursuites, et envoyer une amnistie pour le reste.

Quant à Rohan du Polduc et aux quinze autres, ils s'étaient réfugiés en Espagne, où la plupart vécurent depuis et moururent. Mais leurs noms étaient portés par foule de gentilshommes de cette assemblée, qui étaient leurs fils, leurs frères ou leurs parents; grand nombre portaient aussi celui de gens qui n'avaient été qu'arrêtés alors et seulement emprisonnés comme moins gravement compromis; pour presque tous, de près ou de loin, il y avait eu cause commune avec Alain de Rohan. Jadis ils s'étaient sentis frappés dans sa personne, aujourd'hui ils se relevaient de l'élévation de son fils.



Aussi, quand messieurs des états sortirent du couvent des Cordeliers, où se tenaient les séances, et se répandirent sur la place du Palais, leurs groupes étaient animés, et, dans toutes les conversations, on n'entendait prononcer que le nom de Rohan.

Les uns expliquaient à un seigneur venu de la cour, et ignorant des généalogies de la province, comment Jean Ier, vicomte de Rohan, épousa en secondes noces Jeanne de

Navarre, sœur de Charles-le-Mauvais; et comment le fils venu de ce mariage, ayant eu lui-même quatre fils de Catherine du Guesclin, son épouse, brancha ainsi sa maison, vers 1405, en quatre tiges : celle des ducs de Rohan, dont le duché et la pairie étaient passés, avec la main de la dernière héritière, dans la maison de Chabot; celle des Rohan-Guemenée-Soubise et Montbazon; celle des Gié, qui était éteinte; et celle des Polduc.

Les autres racontaient comment la belle madame de Soubise, maîtresse secrète du roi Louis XIV, fière du nouveau rang de prince que ses yeux avaient acquis à son mari, et ne pouvant faire ainsi princes tous les Rohan du monde, osa s'attaquer aux Polduc, restés Bretons, pour leur enlever le nom de Rohan, en les faisant déclarer bâtards et usurpateurs. Elle espérait que la chute de biens et d'alliances, et le médiocre état où cette branche de Rohan se trouvait réduite en Bretagne, lui feraient la partie belle. Mais Isaac de Rohan, seigneur du Polduc, arrière-petit-fils, à la neuvième descendance, de ce vicomte de Rohan qui avait épousé Catherine du Guesclin, produisit ses titres devant

le parlement de Bretagne, et, malgré le crédit et les menées de madame de Soubise, y obtint un arrêt qui le maintint dans la possession du nom et des armes de la maison de Rohan; possession, du reste, dont sa branche avait paisiblement joui jusque-là, depuis plus de deux cent cinquante ans, avec toute la Bretagne pour témoin.

Beaucoup s'entretenaient de cette affaire plus récente qui avait forcé le père du Grand-Maître à s'expatrier pour sauver sa tête.

— Il s'était marié durant l'exil à la fille d'un grand d'Espagne, et il en avait eu ce fils.

— Mais, demandaient quelques-uns, n'avait-il donc eu que ce seul enfant?

— Il avait eu aussi une fille qui avait été envoyée dès son bas-âge en Bretagne, pour y être élevée dans un couvent, et, suivant la volonté de feu son père, elle avait dû y entrer en religion.

— Non pas, non pas, reprenait un autre, elle s'est mariée, mais déjà hors de jeunesse, à un gentilhomme de Basse-Bretagne.

Beaucoup aussi parlaient de cette ambassade que les états envoyaient à Malte.

— Une bonne occasion pour les cadets de

Bretagne, disaient-ils, de faire le voyage et d'aller prendre l'habit et la croix de l'Ordre.

— Et pourquoi donc, se récriaient les autres? Leurs cadets n'avaient-ils pas les vaisseaux du Roi qui valaient bien les galères de Malte? et fallait-il par hasard, pour monter sur celles-ci, faire d'autres preuves nobles que pour monter sur ceux-là?

— Mais s'il y avait deux cadets?

— Eh bien! il y a le parlement de Bretagne et les charges Bretonnes qui y sont nobles! C'est bien assez que les charges Angevines soient roturières.

—Mais s'il y a trois cadets dans la famille?

— Alors il y a les bâtiments de la compagnie des Indes, dans le port de Lorient ; le troisième pourrait dormir de noblesse, déposer son épée entre les mains du président des états, et venir la reprendre quand il aurait fait fortune aux Indes.

— Mais enfin que ferait-on de mieux du quatrième, s'il y en avait quatre! car, en Bretagne, les femmes sont fécondes, et les Bretons sont bons maris.

— Eh! mon Dieu, n'y avait-il pas neuf évêchés dans la province, tout autant que-

dans un royaume, neuf évêchés, trente-huit abbayes, trois cent quarante-neuf prieurés, trois mille chapellenies, tant grandes que petites, sans compter les canonicats et les prébendes? Le quatrième serait d'église.

Voilà sans doute pour quelles raisons la Bretagne avait jusque-là fourni si peu de chevaliers à l'ordre de Malte. Elle avait sans cesse sous les yeux les vaisseaux du Roi, et l'Océan l'empêchait de songer à la Mediterranée. Cependant, depuis l'avènement d'Emmanuel de Rohan, les regards de quelques-uns commencèrent à se tourner de ce côté.

Ce n'est pas qu'avant ce temps il n'y eût eu quelques chevaliers de Bretagne à Malte ; les listes chronologiques du grand prieuré d'Aquitaine en font foi ; mais leurs noms y sont épars et perdus dans le nombre. L'Ordre même possédait quelques commanderies dans la province.

Il y en avait une entre autres tout près de la paroisse de Saint-Jean-de-Béverlai, dans l'évêché de Vannes. Ce n'était donc pas loin de la seigneurie du Polduc. Cette commanderie, comme la plupart, avait appartenu jadis aux Templiers; et le commandeur de

Malte, qui s'en trouvait aujourd'hui pourvu, était un vieux chevalier dont la joyeuse humeur eût tenu tête, verre en main, aux Templiers, ses devanciers. Quoique depuis longtemps l'âge et la goutte l'eussent empêché de retourner prendre langue à Malte, il se plaisait à mille récits de ce qui se faisait de son temps dans l'île : de sorte qu'à l'entendre parler toujours du passé, comme si c'était le temps présent, ses voisins auraient pu croire que le Grand-Maître dom Pinto régnait encore.

Parmi ses relations de voisinage, il en était une que le commandeur de Rigondie cultivait avec plus de suite et d'amitié qu'aucune autre ; et nul chemin ne s'offrait à lui plus volontiers, quand, par un temps clair, il montait sur sa haquenée, que celui qui le menait, en moins d'une heure, à Béverlai. C'était une petite habitation seigneuriale, entourée de vergers, de bois taillis et de futaies, plutôt manoir et gentilhommière que château, et qui était la demeure de madame de Jocet.

Dès que le commandeur y arrivait, et une fois les premiers bonjours échangés, il reproduisait invariablement ces cinq mots : En-

voyez donc vos fils à Malte! Ce n'était plus que l'on fût encore au temps de cette ambassade que les états avaient dépêchée vers le Grand-Maître de Rohan. A cette époque, des deux fils de madame de Jocet, le plus jeune n'était peut-être pas encore né, et l'aîné n'était sans doute qu'un tout jeune enfant. Mais les ambassadeurs étaient partis, avaient séjourné, étaient revenus ; on avait oublié depuis longtemps leur voyage et les émotions d'alors, plus d'une tenue d'états avait succédé à celle de 1775 ; plus de dix années avaient passé, et cependant le commandeur répétait à chaque visite : Envoyez donc vos fils à Malte !

Enfin, quand il se sentit tout à fait vieux et bientôt au déclin : — J'en suis à mes dernières visites, dit-il un jour à madame de Jocet, mais j'en serais à mes dernières paroles, ce qui ne tardera pas, que je vous redirais celles-ci : Lorsqu'on a l'honneur d'avoir un frère grand-maître de Malte, et le bonheur d'avoir deux fils, on se doit à soi-même, et l'on doit à la fortune de ses enfants de les envoyer tous deux à Malte.

Mais à cela madame de Jocet répondait ce qu'elle avait vingt fois répondu : Ses enfants

étaient bien jeunes! Alain, son fils aîné, était encore à Rennes à l'école militaire de Kergu; Yves, son plus jeune fils, elle le tenait sur ses genoux, et il avait huit ans de moins que son frère! D'ailleurs qu'iraint-ils faire là-bas? Encore si M. de Jocet vivait, il serait allé les y présenter; mais il était mort depuis longtemps. Était-elle sûre de l'accueil et de la fortune qu'ils y trouveraient? C'était beaucoup risquer! Emmanuel de Rohan savait-il seulement qu'elle existât? il n'était jamais venu en Bretagne, elle-même ne lui avait jamais écrit. Écrire à Malte! C'est si loin Malte, dit-on! Et, avant d'être à Malte, où était-il? En Espagne ou à Parme, ou dans l'Inde, sous M. de Suffren, elle ne savait! Du moins s'il y avait eu entre eux les plus simples rapports de famille! Mais non: la fortune de leur père avait été confisquée; par conséquent, entre elle et son frère, pas même un partage de biens! il la croyait sans doute en religion depuis longtemps. Enterrée dans un couvent ou sous la terre, n'est-ce pas à peu près la même chose? Et puis une sœur qu'on n'a jamais vue, y pense-t-on jamais?

Si le commandeur insistait, disant qu'à

l'âge de l'aîné de ses fils on pouvait être déjà chevalier-page du Grand-Maître, et même hors de pages; qu'à l'âge du plus jeune, on pouvait être reçu de minorité, elle répondait mille choses.

— Plus tard il serait toujours temps. Le Grand-Maître n'était pas encore âgé, et l'on vivait longtemps dans leur famille. D'ailleurs, s'il avait bonne volonté pour Yves et pour Alain, qu'importerait le moment où ils seraient reçus chevaliers, qu'importerait leur rang d'ancienneté, puisqu'il y avait des faveurs toutes de grâce magistrale !

« En attendant, elle les aurait du moins auprès d'elle l'un ou l'autre, car, depuis que M. de Jocet était mort elle se trouvait bien seule. D'ailleurs, ne s'était-elle pas mariée contre l'intention manifeste de son père qui l'avait faite religieuse en naissant? Les intentions du père ne sont-elles pas toujours celles du fils aîné ? Puis, qui savait si M de Rohan son frère, devenu Grand-Maître, et par conséquent prince à présent comme les Soubise, ne renierait pas à son tour ce qui n'était que Polduc, à plus forte raison ces deux enfants-là qui n'étaient eux-mêmes ni Rohan ni Polduc, et qui n'avaient dans le fait que le nom de leur père !

Et si le commandeur se récriait, assurant que M. de Jocet était trop bon gentilhomme pour qu'on reniât jamais son alliance, elle répondait que c'était bon en Bretagne de dire ainsi, où les plus simples gentilshommes ne reconnaissaient pas la supériorité des grands seigneurs qui n'étaient, à leur sens, que des gentilshommes enrichis, voire même quelquefois des gens de peu : et pour autre réponse secouant tristement la tête, elle baisait le cher fils qu'elle attirait contre elle.

Enfin, si le commandeur, poussé à bout, lui demandait ce qu'elle ferait donc de ses fils, sinon des chevaliers de Malte? ce qu'elle en aurait fait, disait-elle, si M. de Rohan son frère fût demeuré lui-même simple Bailli de l'Ordre : Alain aurait une compagnie ou serait cornette dans quelque régiment du roi ; quant à Yves, elle en ferait un évêque ou du moins un abbé mitré.—Elle songeait déjà, elle l'avouait, à lui faire prendre le petit collet. Et alors, quand elle serait vieille, bien vieille, et qu'elle ne pourrait plus sortir, il viendrait lui dire la messe dans sa chapelle de Béverlai. De cette manière, elle ne les perdrait de vue ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, elle ne se souciait pas de ces grands voyages sur mer.

Elle avait fait venir, quand ses fils étaient tout petits, la devineresse de l'île d'Ouessant. — Il ne fallait pas rire : ces femmes-là disent quelquefois vrai ! — Elle avait fait venir la devineresse qui avait tiré leur sort et avait prédit, successivement pour tous les deux, que, si jamais ils passaient la mer, il leur arriverait malheur.

Cependant le commandeur était décidé à dire, ce jour-là, son dernier mot. Il sortit de la poche de son habit, en dessous de la croix qu'il y portait brodée, deux enveloppes assez larges.

— Ceci, dit-il, sera pour chacun d'eux, car un jour vous en viendrez à ce que je conseille. Moi, je n'aurai pas le bonheur de les voir chevaliers de Malte : alors je n'existerai plus ! Mais ils retrouveront ici les marques d'intérêt d'un vieil ami de leur mère. Ce sont leurs preuves de noblesse telles qu'on les exige dans la langue de France pour être reçu chevalier de justice.

Le commandeur ouvrit une des enveloppes, et déployant un parchemin :

« — Voici le procès-verbal des quatre commissaires nobles que j'ai réunis, selon mon droit, et qui établit d'après toutes les infor-

mations prescrites, testimoniales, littérales, locales et secrètes, la légitimation et descendance du présenté, avec la justification que son père, son aïeul et aïeule, ses bisaïeux et bisaïeules paternels étaient nobles d'extraction, de nom et d'armes; voici la peinture blasonnée de ces huit quartiers. A côté devraient se trouver représentés de même les huit quartiers maternels, mais on s'est borné à mettre le nom et l'écu de la mère qui est de Rohan; c'eût été faire injure au Grand-Maître que de remonter plus loin. Nous ne sommes plus au temps de madame de Soubise, ajouta le commandeur avec un bon sourire, où les Polduc avaient besoin de venir devant ceux de leur nom, avec leurs preuves en mains.

« Comme vos fils, reprit-il, iront eux-mêmes à Malte recevoir la croix des mains de Son Altesse Eminentissime,—ce qui sera une belle fête!— ils emporteront avec eux leurs titres qui seront vérifiés là-bas par les secrétaires de Messieurs de la langue de France. Mais ils sont en bonne forme. Il y a de plus ici les lettres de feu votre père, qui vous concernent et que vous m'aviez confiées; j'écris aussi à l'ambassadeur de l'Ordre à Paris, puis à de vieux chevaliers de mon temps qui ré-

sident à Malte et qui enseigneront à ces jeunes gens le point d'honneur, la politesse et les belles manières : de sorte que vous n'aurez plus, Madame, à y joindre qu'une lettre de votre main pour Monseigneur le Grand-Maître, et vos fils pourront se présenter là-bas fiers comme des grands-prieurs.

«De cette façon, continua-t-il, je vous aurai du moins épargné l'ennui des informations pour les preuves. Cela eût encore été une difficulté de plus, capable de vous arrêter ; ces sortes d'affaires ne plaisent ni aux femmes ni aux enfants !—Ne me remerciez pas. — Malgré vous, j'aurai été le parrain en chevalerie de vos deux fils.

Quand madame de Jocet prit ces papiers, elle serra affectueusement la main du vieux commandeur qu'elle ne devait plus revoir. Le jour vint, bientôt après, où il mourut. Elle-même, déjà frappée d'une langueur qui n'avait pas échappé aux yeux du commandeur de Rigondie et qui peut-être avait rendu ses derniers avis plus pressants, ne lui survécut que de trois ans.

On touchait alors aux premiers jours de la révolution française. Tous les esprits se soulevaient en Bretagne, et bientôt tout allait y

être en feu. Madame de Jocet commençait à entrevoir dans Malte un lieu de sûreté pour son fils Alain. — L'autre était encore trop jeune pour ne pas attendre paisiblement son avenir : alors on ne désespérait pas encore de l'avenir. Celui-ci ne l'avait quittée qu'au moment où l'aîné allait revenir de l'école de Kergu et rentrer à Béverlai. Elle avait alors envoyé le plus jeune à l'abbaye des Bénédictins de Saint-Jacut, dépendante de l'évêché de Dol, mais dans les enclaves de celui de Saint-Malo, à l'autre bout de la province; et elle l'avait confié pour son éducation à Don Jocet, son oncle, qui était abbé du monastère. Peut-être hasard, peut-être crainte que son fils aîné revenant de l'école des gentilshommes avec des habitudes plus militaires et bruyantes ne détournât son jeune frère de la vocation ecclésiastique qui devait être la sienne, toujours est-il que les deux frères ne s'étaient alors pas vus : de sorte que le plus jeune, en s'éloignant de Béverlai, n'avait déjà plus mémoire de son frère aîné, si ce n'est dans les souvenirs de la plus petite enfance.

Madame de Jocet, sentant tout à coup sa fin approcher, remit à Alain les papiers qu'elle devait aux soins du commandeur de Rigon-

die ; elle dit à son fils qu'elle y avait joint une lettre pour le Grand-Maître et qu'elle avait envoyé l'autre pareille enveloppe pour Yves, à l'abbé de Saint-Jacut, afin qu'il en fît usage si les temps l'y forçaient ; elle enjoignit à Alain de se hâter vers Paris, dès qu'elle ne serait plus, afin d'y voir l'ambassadeur de Malte et de prendre ses ordres pour l'île ; elle lui recommanda son jeune frère dans l'avenir ; et ses dernières paroles furent celles-ci : Pensez à moi, mes enfants !

Pensez à moi ! dernier effort d'une tendresse qui veut se survivre ! parole bénie alors dans les larmes et qui plus tard devient sainte ! Legs suprême d'amour que toute mère qui meurt confie au cœur de ses enfants !

Quelques jours après, un jeune homme, à cheval et vêtu de deuil, partait du manoir de Béverlai et prenait route vers Paris, non sans se retourner plus d'une fois vers les champs aimés qu'il ne devait plus revoir.

II.

Quand Alain de Jocet fut déjà loin de la Bretagne et qu'il approcha de Paris, il s'en aperçut à la rapidité du courant qui y entraîne tout comme le tournoiement au fond d'un gouffre. Voilà qu'il arrivait à la foule et il sentait en lui la tristesse du désert, en même

temps qu'il en sentait autour de lui les aridités brûlantes. Paris, à cette époque, était un brasier immense qui échauffait l'ardent creuset où le génie des révolutions, comme un invisible alchimiste des temps passés, allait jeter tour à tour cimiers et casques portant fleurons, éperons de chevaliers, chaînes d'or des patriciens, mitres d'évêques et vases sacrés d'autel, sceptre, couronne, trône même ; mais où plus tard, quand il y plongerait le bras pour en retirer, et le montrer aux peuples, le lingot promis d'or pur, il ne devait se trouver au fond qu'un mélange de larmes et de sang.

Alain parcourut la ville ; il s'enivra de sa fièvre et de son bruit ; il respira le vent de la fournaise ; il s'en allait à l'aventure, errant par les places publiques et les carrefours ; il vit et le Palais-Royal et son jardin, où Camille Desmoulins venait de distribuer des feuilles d'arbres, nouvelle cocarde verte bientôt remplacée par d'autres couleurs ; il vit la sinistre commune de Paris et ses murs sombres où plus tard devaient se dessiner à la lueur des torches les sanglants profils de Pétion et de Santerre. Plus d'une fois, la nuit venue, il s'arrêta sur la vaste place qui sé-

pare les Tuileries du Louvre. Son œil se fixait au fond sur la lourde masse de ce palais qui deviendra dans quelque temps la prison du roi, pris à Varennes : aux portes se tenaient immobiles et debout quelques gardes suisses, de ceux qui tomberont au 10 août. A cette heure, et dans cette enceinte déserte toute remplie des pompes muettes de la royauté, il lui semblait entendre passer dans l'air les voix de Ninive qui criaient : Malheur ! Il regardait dans le ciel obscur de la nuit s'il ne verrait pas au dessus du palais quelque signe éclatant avec ces mots : Tu vaincras ! Il se sentait pris de la fièvre de mourir qui saisit toute la génération de cette époque et qui devait faire tant de héros glorieux à la frontière, tant d'intrépides martyrs sur la place publique. Et lui aussi il confesserait au besoin sa foi ; et s'il le fallait, il saurait tomber, sinon avec grâce comme les lutteurs antiques, du moins avec honneur parmi les hécatombes qui vont venir. Cette place, au milieu de laquelle le voilà debout, n'est-ce pas quelque arène d'un cirque païen ? et cette enceinte, celle des gradins de l'amphithéâtre ? Belluaires, qui veillez aux entrées, ouvrez les grilles des vomitoires et laissez venir les bêtes féroces ! les

temps approchent où il sera désormais glorieux pour un homme d'honneur de périr sur l'échafaud, comme autrefois sur le champ de bataille !

Ainsi, il allait s'enquérant par la ville des hommes et des choses. Les choses, elles devenaient confuses à la clarté crépusculaire qui se faisait sur le siècle. Les uns disaient : C'est l'aurore ! d'autres : C'est la fin ! — Les hommes, il y en avait qui, s'éclairant des reflets inconnus de l'astre monarchique à son déclin, projetaient déjà sur la nation leur ombre immense. Ceux qui mesuraient l'ombre en tournant le dos à l'astre, disaient : Ils sont géants ! ceux qui la cherchaient en regardant du côté de l'astre disaient : Nous ne voyons rien !

Doute et fièvre, fatigue : il fut bientôt las. Son but était ailleurs. Il était venu à Paris pour saluer M. le bailli de la Brillane, ambassadeur de l'ordre de Malte auprès du roi de France, et pour y prendre ses ordres ; mais le bailli de la Brillane, averti que l'assemblée de la nation était sur le point d'envelopper dans la même mesure les biens de l'Ordre et ceux du clergé de France, après avoir protesté que l'Ordre devait être consi-

déré comme, non pas comme ordre religieux, mais comme souverain étranger possessionné en France, était parti précipitamment pour Malte afin d'en conférer lui-même avec le Grand-Maître et le sacré conseil.

Alain de Jocet s'éloigna donc sous le coup de cette première contrariété qui fut pour lui la source de bien des malheurs. Il se dirigea sur Lyon et il y prit place sur un bateau du Rhône. Mais bientôt il eut perdu tous ses bagages. La barque qui portait ceux-ci se brisa contre une arche du pont Saint-Esprit et rien ne fut sauvé. Le jeune homme demeura insensible à ce désastre matériel. Ne portait-il pas cousus dans les doubles de son habit de voyage les papiers importants que lui avait remis sa mère? et qu'était-ce donc, ce que lui enlevait le Rhône, auprès de la fortune qui l'attendait à Malte? Quelque argent et quelques bijoux qu'il avait sur lui lui permirent d'arriver dans cette ville d'Avignon, ceinte de murs qu'un chevalier de Saint-Jean, depuis grand maître, Fernandez de Hérédia, a bâtis. Cependant, à mesure qu'il approchait de Marseille, les embarras se faisaient sentir. Enfin voilà Marseille et la mer et des forts, puis, au delà des forts,

encore la mer, la mer qui mène à Malte!

Pour ceux qui sont nés dans les pays de grèves, quand ils retrouvent la mer c'est comme une patrie qu'ils revoient. Ainsi fut-il pour Alain. — Mais comment gagner Malte?

Autrefois un jeune gentilhomme qui voulait aller prendre l'habit à Jérusalem ou à Rhodes payait un droit de passage au patron qui le conduisait. Ce droit de passage, devenu depuis droit de réception dans l'ordre de Malte, était de deux cent soixante écus d'or valant cent sous en espèces. Mais le passage n'eût-il été que de quatre de ces écus d'or, Alain de Jocet eût été en peine de se les trouver.

Sans doute, pour un jeune homme moins inexpérimenté et nanti de papiers qui prouvaient sa condition, il y aurait eu mille moyens de sortir de peine. Mais il n'en vit qu'un, ce fut d'en sortir par lui-même. — Comme ceux qui n'ont jamais voyagé, il s'imagina, parce qu'il n'était plus séparé de Malte que par la mer, qu'il y était déjà rendu; qu'il en serait de ce trajet comme de celui de Béverlai et de Rhuis à l'île d'Arz ou bien aux îles de Glenan : une promenade plutôt qu'un

voyage ; et, dans ces occasions, il avait quelquefois mis la main aux rames.

Au milieu du port mouillait une petite frégate que des marchands armaient en course pour le levant. Il entendit qu'ils cherchaient des volontaires, il s'y fit conduire et s'offrit. On le questionna sur son pays, sur son âge, sur son état, et, d'après ses réponses, on le congédia en lui disant qu'on n'avait pas besoin d'un fainéant.

— Dix-neuf ans! répétaient les marins quand il fut parti, et beau comme une belle fille! Par saint Nicolas, un fameux matelot que celui-là! quelque fils de famille, quelque amoureux dédaigné qui, de dépit, va faire une fière folie!

Jamais on ne vit un pareil début. L'impertinence de ces marins lui déplut fort, mais ne le découragea pas. Il poursuivit ses recherches et visita plusieurs bâtiments qui pouvaient relâcher à Malte. Sur les uns on lui représenta que ses habits étaient trop fins pour les exposer à être tachés par le goudron, sur d'autres que les cordages gâteraient ses mains blanches, ici que le biscuit était trop dur, là que l'air de mer ter-

nirait la fraîcheur de son teint. Rebuté partout, il revint du port le cœur navré.

Comme il traversait la rue de Rome, il avisa un raccoleur qui, monté sur un banc, le chapeau empanaché, revêtu d'un uniforme de tréteaux, et tenant une longue canne à pomme d'argent dans les mains avec laquelle il faisait en l'air des évolutions, haranguait la foule ébahie et débitait ses paroles avec une incroyable volubilité.

— Enrôlez-vous, Messieurs! enrôlez-vous! une fois à Malte, vous désertez et vous êtes à portée de tout! vous allez en Afrique, vous allez en Asie, ou bien en Amérique, de là aux Indes ou au Kamschatka! il vous sera facile d'établir un commerce interlope. Vous aurez des correspondants dans toutes les parties du monde, des navires, des possessions, des comptoirs, des soldats! un petit roi pourra implorer votre secours contre un voisin ambitieux, vous le protégez! ses sujets se révoltent et l'assassinent, vous vous déclarez contre les assassins, car vous êtes honnêtes gens, mais vous vous emparez de la couronne et vous voilà Roi! Enrôlez-vous donc, Messieurs, enrôlez-vous dans l'illustre régiment de Malte!

Alain n'en avait entendu si long qu'attiré par le nom de Malte qui l'avait frappé.

— Qu'est-ce que le régiment de Malte? dit-il en s'adressant à un jeune homme qui s'éloignait la tête basse.

— C'est un régiment dans lequel j'ai eu le malheur de m'enrôler hier.

— Et pourquoi dites-vous le malheur ?

— Parce que j'ai dépensé les vingt-cinq livres que la religion de Malte fait compter à ceux qui s'enrôlent, et parce que le navire qui doit emmener les recrues part demain du port.

— Les recrues partent pour Malte, et le navire part demain! ma foi, il fait bon être recrue, et je m'enrôle aujourd'hui !

— Vous, Monsieur, vous enrôler! dit le jeune homme en jetant sur Alain un coup d'œil surpris, vous aurez tort ! on dépense vite vingt-cinq livres dans cette ville, et demain il ne vous restera, comme à moi, que le regret de ne les plus avoir et de vous trouver soldat pour quatre ans.

Alain était encore blessé de l'accueil des marins.

— Vraiment, dit-il, croyez-vous pas que je m'enrôlerais pour les vingt-cinq livres,

que je les voulusse recevoir et que si j'arrive à Malte j'y demeurerai soldat ! Non, non, si je suis pressé d'arriver, c'est que j'ai ici,—et il toucha son habit, —de quoi me faire bien venir du Grand-Maître et n'être pas longtemps soldat.

L'inconnu jeta un coup d'œil avide sur cet habit qui devait être doublé d'or; mais frappé d'une idée soudaine :

— Alors, Monsieur, si ce n'est ni pour toucher les vingt-cinq livres, ni pour servir la religion de Malte, ce n'est donc que pour avoir le passage ! Alors, Monsieur, par pitié et par grâce, tirez-moi de ma peine ! enrôlez-vous à ma place ! c'est-à-dire, Monsieur, prenez mon enrôlement et répondez à mon nom. — Le caporal des recrues était ivre hier, il ne m'a pas seulement regardé ! durant la traversée vous n'aurez rien à faire, et, une fois à Malte, que vous y arriviez avec mon nom ou avec le vôtre, ne devenez-vous pas également libre ! au lieu que moi je serais soldat, Monsieur, soldat pour quatre ans ! mais que je demeure ici et durant ces quatre années, que dis-je, durant toute ma vie, je n'aurai pas assez de bénédictions pour bénir mon sauveur ! ah ! Monsieur, sauvez-moi,

En entendant les supplications dans lesquelles se répandait ce jeune homme et qui furent longues et de moment en moment plus instantes, Alain se sentait ébranlé par la facilité du service à rendre. Cependant il éprouvait, d'un autre côté, autant de répugnance à s'y prêter que peut-être à s'enrôler lui-même.

— Prendre votre enrôlement, dit-il, mais c'est impossible, car, ainsi que vous le dites, il faudrait en même temps prendre aussi votre nom !

— Je me nomme Montalan, dit l'autre avec un aplomb de duc et pair, et voici mon acte de baptême ! Lisez !

— Mais on demande le signalement ?

— Voici le certificat du chirurgien ! Tous les signalements ne se ressemblent-ils pas? Notre âge, c'est le même ou à peu près ! — Je suis votre aîné? qu'importe ! — La couleur des cheveux, la même! la taille, aussi la même ! C'est déjà plus qu'il n'en faut.

— Non, non, dit Alain, cela ne se peut faire ! Mais, voyez donc, eh ! comment s'y méprendre? Je suis plus grand que vous de tout cela !

— Oh ! que non pas ! voyez donc !

Et l'inconnu se mettait épaule contre épaule auprès d'Alain.

— Au fait, observa Montalan après quelque silence, il faudrait le coup d'œil d'un tiers pour en décider, et nous voilà déjà venus en un endroit écarté où il ne passe plus personne. Mais si nous mettions pour un moment, moi votre habit et vous le mien, nous pourrions juger nous-mêmes de la différence de nos tailles, d'un seul coup d'œil, vite, et réciproquement.

En même temps l'inconnu ôtait son habit; et du même mouvement Alain, pour le convaincre infailliblement et peut-être pour s'en délivrer, en fit autant. L'échange n'était pas plutôt fait qu'un cavalier de la maréchaussée vint à passer ; il jette les yeux de ce côté, et vient droit à l'inconnu :

—Y a-t-il longtemps, lui demanda-t-il, que vous êtes sorti des prisons d'Aix ?

Alain frissonna. Le jeune homme à qui s'adressait cette interpellation sort de sa poitrine un passeport, le remet dans les mains du cavalier qui en prend lecture, et dit en le lui rendant :

— Vous êtes bien heureux d'en être quitte à si bon marché ! Avouez maintenant que

c'est vous qui aviez donné le coup de couteau ?

Puis, sans attendre les dénégations, et se tournant du côté d'Alain :

— Et vous, lui demanda-t-il brusquement, d'où sortez-vous?

Et comme celui-ci interdit demeurait sans répondre, il lui prit des mains l'enrôlement, l'acte de baptême et le certificat du chirurgien qu'Alain tenait encore, et à peine y eut-il jeté les yeux :

— Ah ! vous êtes une recrue ! et du régiment de Malte, qui plus est ! Mais, mon jeune oiseau, ce n'est pas le moment, à la veille du départ, de sortir du fort Saint-Nicolas où les recrues sont consignées ! Par Notre-Dame de la Garde, si l'on ouvre ainsi les portes il n'y aura bientôt plus personne dans la cage, et le *prophète Élie* pourra bien partir vide ! Allons, accompagnez-nous de ce pas au fort Saint-Nicolas, beau militaire qui désertez le drapeau avant de l'avoir vu !

Alain se retourna vivement pour s'adresser à l'inconnu, mais l'inconnu avait disparu lui laissant en main ses papiers et lui emportant son habit.

Le désastre du Rhône était-il rien auprès de celui-là !

— Qu'est-ce? demanda à son camarade un autre cavalier de la maréchaussée qui le rejoignait.

— C'est une recrue qui s'éloigne et qu'il nous faut ramener!

— Une recrue! pour la marine sans doute?

— Non! pour le régiment de Malte.

— On dit ce service-là mauvais?

— Très mauvais! les soldats y sont traités comme des nègres. Mais aussi qui va s'engager dans un service inconnu!

— Et le pays?

— Un pays abominable, disent ceux qui en reviennent; un tas de pierres où il n'y a aucune ressource.

CHAPITRE II.

C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine.

(Œuvres du comte Antoine Hamilton, tom. II, *Histoire de Fleur d'Épine.*)

I.

Si l'on avait oublié depuis longtemps en Bretagne la tenue d'états de l'année de 1775 et l'ambassade lointaine qui fut alors envoyée vers le grand-maître de Rohan, on se souvenait encore, à Malte, du transport public qui éclata dans l'île, lorsqu'après des cérémonies

d'élection qui, cette fois, ne furent que pour la forme, les chevaliers, d'un consentement unanime, proclamèrent Grand-Maître le bailli François-Marie-des-Neiges-Emmanuel de Rohan-Polduc. Jamais élection qui eût été aussi désirée, aussi prompte; jamais choix qui eût fait éclater autant d'allégresse; jamais prince qui en eût été plus digne, et par sa vie passée, et par la manière dont il avait porté ce rang suprême, depuis qu'il s'en était vu revêtir.

Né dans l'exil, il était entré au service du roi d'Espagne comme officier des gardes wallonnes; ensuite il était passé à celui de l'infant don Philippe, duc de Parme; et, quand il s'était depuis rendu à Paris, ce ne fut pas sans quelques difficultés qu'il parvint à se faire reconnaître des chefs de sa famille. Plus l'affaire de madame de Soubise avait fait de bruit dans le temps, plus le ressentiment d'avoir succombé avait été grand, et plus grand aussi le dépit qui en était demeuré. Mais aussitôt qu'Emmanuel de Rohan-Polduc eut exprimé l'intention de s'engager aux vœux de Malte, accueil, visages et procédés changèrent: sans doute les Rohan-Soubise ne durent pas voir sans un vif plaisir que le dernier

mâle de la branche des Polduc allait éteindre en lui, par sa profession de chevalier, cette tige collatérale de simples gentilshommes de leur nom qui si longtemps avait fait ombrage à leur orgueil.

Il arriva donc à Malte avec son grand nom de Rohan, avec la recommandation de sa puissante famille, avec le renom de s'être signalé à la mer sous les ordres du bailli de Suffren. Tout d'abord les riches commanderies ne lui firent pas défaut; et lorsqu'en 1756 il obtint la charge de général des galères de l'Ordre, madame la princesse de Marsan lui fit avoir du roi de France un cadeau de cent mille écus afin qu'il pût subvenir honorablement aux dépenses qu'entraînait cette dignité.

Depuis lors il n'avait plus quitté l'île. Il y avait mené une vie retirée, dans la société choisie de quelques amis et loin des pratiques scandaleuses auxquelles s'abandonnaient la plupart des membres de l'Ordre. Quand éclata la conspiration des prêtres sous Ximénès, il était déjà chevalier Grand'-Croix; et, dans cette circonstance, ayant été revêtu du commandement des troupes de l'île, il se fit remarquer par sa fermeté autant que par sa prudence.

Il fallut, pour étourdir les autres sur leurs propres intérêts et les faire se désister de leurs prétentions à la grande-maîtrise, avoir comme le bailli de Rohan l'art de gagner tous les cœurs et de rendre tous les suffrages unanimes. Un visage ouvert, un cœur sans feinte, les plus belles vertus unies aux dons de l'esprit, d'importants services rendus, une magnificence noble, une générosité de prince, un nom illustre, toutes les graces d'un grand seigneur français, mais tempérées chez lui par la gravité sereine des grands d'Espagne, qui lui venait de sa mère, et par la tristesse qu'avaient jetée sur son front les premières années de sa vie : tels étaient ses titres pour monter au suprême pouvoir.

A la nouvelle de son avènement, ce fut une acclamation impossible à rendre, et tout Malte, dans les transports de sa joie, ne parut qu'une tendre et nombreuse famille qui vient de retrouver un père. On était las d'Italiens, de Portugais et d'Espagnols, et il était le premier grand-maître français qui, depuis Alof de Vignacourt, c'est-à-dire depuis soixante-dix-huit ans, fût parvenu au magistère ; il succédait au grand-maître Ximénès de

Texada, et, au sortir de ce règne sombre et sanglant, Malte crut voir se lever l'aurore fortunée qui luit après une nuit de tempête; enfin il montait sur le siège magistral, à cette ère, saluée par les peuples, comme celle d'une félicité nouvelle, où Pie VI s'asseyait sur le trône de saint Pierre, et Louis XVI sur celui de France.

Ses premiers actes furent de clémence; il brûla de sa main toutes les procédures commencées qui tendaient à rechercher les complices de Mannarino. Ses premiers soins furent de sollicitude pour le bien-être de son peuple, pour la prospérité de l'île, pour la réforme et l'agrandissement de l'Ordre, et il y persévéra.

D'un côté, il fit venir un célèbre jurisconsulte Napolitain pour réunir en un seul code les lois éparses et les usages des Maltais, qu'il dotait d'importantes améliorations et d'un tribunal suprême destiné à juger les affaires en dernier ressort. D'un autre côté, il convoquait un chapitre général de tout le corps de l'Ordre, ce qui n'avait pas eu lieu depuis cent quarante-cinq ans, afin de porter remède à l'état des finances du sacré trésor, de maintenir la discipline intérieure du couvent dans

son intégrité, de modifier, confirmer ou aggraver les anciens statuts. En même temps il acquérait en France les biens des Antonins et réunissait à ses autres titres celui de grand-maître de l'ordre de saint Antoine de Vienne. Plus tard, la Bavière créait en sa faveur une nouvelle langue, qui prit dans l'Ordre la place de la langue d'Angleterre, éteinte depuis le schisme, et qui se nomma dès-lors langue Anglo-Bavaroise; en Pologne, il rentrait dans d'anciennes et riches possessions; en Russie, on lui en donnait de nouvelles.

Ce qui se dit en si peu de mots fut l'ouvrage de la plus grande partie de son règne, et le résultat de beaucoup d'efforts, de persévérance, de vues et d'habileté; il fallait pour une seule affaire entreprendre des négociations avec toutes les cours de l'Europe, et il fallait d'habiles négociateurs: aussi les noms du bailli Sagramoso, pour le recouvrement de l'ordinatie d'Ostrog, en Volhynie; du bailli Flachslanden, pour la création de la langue Anglo-Bavaroise; du bailli de Litta, pour la réunion du prieuré Russe, doivent-ils prendre place à côté des noms les plus illustres de 'Ordre. Le temps était arrivé où l'on devait

servir plus utilement par le conseil que par l'épée. Ce fut donc en pleine prospérité, lorsque les finances étaient redevenues plus que jamais florissantes, lorsque l'Ordre gagnait chaque jour en agrandissements, et le Grand-Maître en considération personnelle, qu'un vent chargé de tempêtes s'éleva du côté de la France, et souffla sur l'île la ruine, la discorde et les orages qui amenèrent la fin.

Déjà la première époque de ce magistère est passée, celle où le Grand-Maître, ayant à commander à un peuple soumis par habitude, et dont la fortune de l'Ordre faisait l'existence, n'a eu qu'à suivre la route tracée par ses prédécesseurs en augmentant la fortune même des temps prospères, en réformant quelques abus que le siècle et les richesses extérieures de l'Ordre avaient rendus sensibles, en réprimant parmi ceux de son corps, mais avec une autorité toujours tempérée, prudente et pacifique, l'esprit d'indiscipline qui par intervalles se manifeste. La seconde époque est arrivée où l'abolition de l'Ordre de Malte en France et la confiscation de ses biens vont d'un seul coup enlever au sacré trésor plus de la moitié de ses revenus ; ré-

duire aux abois les chevaliers des trois langues de France dont le nombre afflue à Malte et y augmente chaque jour par suite de l'émigration française ; semer la division dans le corps des chevaliers; et leur ôter, avec le prestige de richesses immenses et lointaines dont ils faisaient vivre les trois quarts du peuple de Malte, la force de respect et d'autorité qu'ils exerçaient depuis deux cent cinquante ans sur ce même peuple.

Alors le grand-maître de Rohan sentira l'impossibilité de résister à des évènements dont le cours entraîne bien d'autres puissances que la sienne ; il en prévoiera toutes les conséquences fatales pour son Ordre, et les subira une à une; il verra les symptômes de dissolution prochaine se manifester parmi les siens; alors les années auront amené chez lui les infirmités et le désenchantement, quelques-uns diront le mépris des hommes ; son caractère bon, mais toujours froid, aura pris des tristesses plus grandes; l'insouciance qu'il mettra à réprimer les abus lui sera venue par la conviction de l'inutilité d'une répression; il désespérera de l'avenir ; et quand, après vingt-deux ans de règne, il descendra dans la tombe, ce sera en jetant un regard désolé

sur l'Ordre et sur l'île, et en laissant échapper ces paroles prophétiques : — Je suis le dernier grand-maître... du moins d'un Ordre illustre et indépendant.

Mais on n'en était pas encore venu là, et quoique cette seconde époque du règne d'Emmanuel de Rohan fût déjà commencée, les premiers versants de la pente qui devait mener à l'abîme s'éclairaient encore du reflet heureux des anciens jours, et Malte couvrait encore d'un bruit de fêtes les fatales nouvelles qui lui arrivaient du continent. Car le plus grand nombre des chevaliers étaient trop jeunes, trop insouciants ou trop présomptueux ; la plupart des dignitaires de l'Ordre, trop âgés, et depuis trop longtemps éloignés de France, pour bien comprendre la portée des évènements qui s'y pressaient. Il est vrai que l'assemblée nationale avait porté un premier coup à l'Ordre de Malte, en supprimant la dîme et les droits féodaux, et qu'un autre décret plus désastreux avait placé sous le séquestre toutes ses propriétés mobilières : mais l'ambassadeur de l'Ordre, le bailli de la Brillane, qui était de retour à Paris depuis déjà plus d'un an, y redoublait d'efforts et d'activité ; on comptait beaucoup à Malte

sur l'aide que lui prêtaient là-bas des chevaliers et des amis dévoués ; on comptait aussi sur d'éloquents manifestes qui se publiaient et sur d'importants discours qui seraient prononcés devant l'assemblée. De sorte que, si les yeux se tournaient avec anxiété du côté de la France, c'était avec l'espoir que la tempête y serait conjurée. Pas un ne prévoyait que la royauté était sur le point d'y périr, et, avant elle, tout ce qui avait été noblesse et clergé, tout ce qui avait été privilège, c'est-à-dire tout ce qui faisait la base et l'essence de l'Ordre de Malte.

Quant aux fêtes, comment aurait-on pu s'en dispenser ? Ne fallait-il pas faire les honneurs de Malte à l'escadre de la république de Venise, qui, à l'occasion d'une guerre entreprise par cette république contre Tunis, se tenait mouillée dans le grand port de la religion !

Ce fut une singulière destinée que celle de ces deux républiques patriciennes qui s'appelaient Malte et Venise, toutes les deux soumises à un chef électif, toutes les deux, l'une par son institution, l'autre par son intérêt, ennemies du Turc, toutes les deux dominatrices de cette même mer. Quand Venise sort

de ses lagunes, l'Ordre de Gérard Tunc apparaît au désert de Syrie ; quand Venise prend Candie, l'Ordre de Saint-Jean s'établit à Rhodes ; quand les chevaliers perdent Rhodes, Venise perd Candie ; quand Venise meurt, l'Ordre de Malte tombe : et cette chute et cette mort, c'est à quelques mois d'intervalle et au souffle du même homme.

A cette époque on vit donc Venise, qui allait bientôt mourir, sortir de son Adriatique et venir au milieu de ces mers tendre la main à Malte qui tout à l'heure allait mourir comme elle. Le spectacle fut nouveau. Malte s'était toujours souvenue de Rhodes et n'avait pas oublié que Venise, avec plus de soixante galères dans le port de Candie, avait vu prendre Rhodes sans y jeter le moindre secours. Et cependant la guerre de Candie était devenue plus tard la guerre de Malte! rancune généreuse. Mais après Rhodes, comme auparavant à Malte, et dans tous les temps, Venise n'avait pu voir sans jalousie l'illustration de l'ordre de Saint Jean et son agrandissement. A chaque instant, la république de Saint-Marc mettait le séquestre sur les biens que la Religion possédait dans son territoire. Partout ceux de Venise laissaient voir leur envie,

ceux de Malte leur dédain. D'un côté, mépris de chevaliers ; de l'autre, jalousie de marchands ennoblis; des deux parts, égale fierté quoique différente.

Néanmoins, à propos de la guerre entreprise dans ces derniers temps par la seigneurie de Venise contre la régence de Tunis, et au premier signe de demande, voilà que s'était ouvert pour ses escadres le port de Malte ; voilà que les forces de la Religion avaient été mises à sa disposition, les arsenaux à ses ordres, que soins, égards et prévenances avaient été prodigués à sa flotte. Cette guerre fut longue et moins remarquable par les succès qui signalèrent les armes vénitiennes que par les fêtes qui célébraient le retour des vaisseaux chaque fois que, pour se refaire des fatigues de la mer, ils rentraient au port de Malte. Il y avait encore rivalité entre les deux états, mais aujourd'hui rivalité de luxe et de profusions. Ce fut une époque de dépenses inouies et de magnificences sans pareilles; ce fut un rayonnement de splendeur et de dernier éclat que ces deux phares qui allaient s'éteindre, l'ordre de Saint-Jean et la république de Saint-Marc, jetèrent ensemble sur Malte.

Cependant l'amiral vénitien Angelo Emo, avait remplacé dans le commandement de l'expédition l'amiral Condolmer ; et il ne se fut pas plutôt produit à Malte que les airs qu'il y affecta indisposèrent contre lui tout le corps des chevaliers. Il parut recevoir leurs prévenances comme des hommages, l'empressement qu'on avait mis à aider la flotte comme un devoir, la bienveillance de l'accueil comme un tribut; enfin il montrait dans ses manières et dans ses paroles la même intention de supériorité qu'avait toujours prétendu prendre sur Malte l'état de Venise. Ce fut bientôt un soulèvement de la part des chevaliers qui se manifesta par des mots piquants et des sarcasmes; l'amiral y répondit par des paroles amères. Enfin, à une fête qu'avaient donnée les chevaliers des langues de France, comme on lui avait demandé si les divertissements étaient à son gré et si l'ordonnance ne lui en semblait pas belle : — Pas trop mal, avait-il répondu, mais beaucoup trop bien encore de la part de gentilshommes ruinés.

Quelques-uns l'entendirent ou prétendirent l'avoir entendu; bientôt ce fut la rumeur, et, le lendemain matin, dix-neuf chevaliers des

plus offensés ou des plus turbulents ne craignirent pas de se porter à bord du vaisseau amiral pour y demander réparation.

Le Grand-Maître ignorait encore cette provocation à l'heure où d'ordinaire il se montrait dans ses salons ; car Emmanuel de Rohan, plus accessible qu'aucun de ses prédécesseurs, après avoir entendu la messe dans la chapelle de son palais, se présentait, tous les jours à midi, dans une des vastes pièces de son appartement, et causait debout environ une demi heure, avec les chevaliers et les personnes distinguées qui s'y trouvaient.

Ce jour-là, il y avait foule à l'attendre dans la salle tendue de haute-lice où la frise, peinte par Joseph d'Arpino, représentait toutes les prises faites par les galères de l'Ordre. Les chevaliers y formaient divers groupes et les conversations étaient animées.

— Avouez cependant, disait l'un, que, pour des gentishommes ruinés que nous sommes, la fête n'était pas médiocre.

— Je ne pense pas, disait l'autre, que, depuis celles que nous avons données pour célébrer la naissance de monseigneur le Dauphin, c'est-à-dire depuis onze ans, il y en ait eu de plus brillantes dans l'île. Ce feu d'arti-

fice sur le mont Corradin, au fond du port, était d'un effet féerique!

— Et l'illumination des arcades de la Baracca! On parle du carnaval de Venise, mais c'est le carnaval de Malte qu'il faudrait dire.

— En effet, la mascarade était fort belle!

— Messieurs, demandait un chevalier nouveau venu, en quelle saison de l'année prenez-vous donc ici le carnaval?

— Cinq ou six fois par an, mon cher chevalier! Toutes les fois qu'il faut une réjouissance à Malte, on donne une cocagne et l'on publie un carnaval d'un, de deux ou de trois jours, selon la joie qu'on y veut mettre. La cocagne est pour le peuple, le carnaval pour les chevaliers.

— Eh! sans doute! vous ne comprenez pas? qui dit carnaval dit masques et déguisements! et quel moyen pour un chevalier de se divertir ici s'il n'est masqué et déguisé! Approchez d'un endroit où l'on danse et la danse cesse! entrez dans une maison où l'on se réjouit et la joie tombe! Ah! vous ne savez pas encore en quel respect est ici la chevalerie! C'est fort beau d'être soi-même partie du souverain, mais c'est ennuyeux à pé-

rir! Il fait bon abdiquer quelquefois pour descendre au niveau de ses sujets... et en même temps de ses sujettes.

— Une fois le carnaval publié, expliquait un autre, il s'ouvre des bals ainsi que vous avez vu hier, ici dans la cité Valette, et de l'autre côté du port dans la Vittoriosa; on se porte des uns aux autres : de là toutes ces barques illuminées qui vont et viennent à travers le port, et que vous compariez hier à une pléïade d'étoiles tombées sur la mer.

— Ah! les Vénitiens eux-mêmes conviennent que c'est plus beau que sur les lagunes.

— Conviennent-ils aussi par hasard que les Maltaises sont plus belles que les Vénitiennes? Que dites-vous des Maltaises, chevalier, vous qui êtes arrivé si juste à temps pour la fête d'hier?

— Moi! je n'ai encore vu de vos Maltaises que leurs petits pieds, leurs immenses jupes en soie noire et le mantelet de même étoffe et de même couleur, — comment le nommez-vous donc? — dont elles se couvrent la tête et s'enveloppent le buste. Mais ce qui m'a vivement frappé, c'est leur démarche. Je n'ai vu nulle part tant de grâce et de légè-

reté ! Savez-vous qu'on adorerait une Maltaise rien qu'à la voir marcher ?

— Quoi, chevalier ! pas une seule qui, à votre approche, ait tenu sa faldetta plus ouverte ? il y en a de coquettes cependant ! vous n'avez pas eu la chance bonne.

— Vous auriez vu, reprit un autre, qu'elles sont petites, mais belles et bien faites et d'une blancheur éblouissante ; qu'elles ont l'œil noir et bien fendu, la gorge admirable...

— C'est-à-dire, interrompit un commandeur, qu'elles ont le teint olivâtre, les cheveux crépus, la physionomie égyptienne et la taille assez peu dégrossie. A part cela, je conviendrai, tant que vous voudrez, qu'elles sont vindicatives comme les Italiennes, paresseuses comme les femmes turques, et voluptueuses à l'excès.

Le jeune chevalier qui avait été interrompu ne parut pas prendre garde à cette contradiction du commandeur, car il continua :

— Au reste, si vous venez ce soir au théâtre, chevalier, il y aura de quoi vous tourner la tête. Ah ! la prima-donna est incomparable.

— La prima-donna, s'écria un autre chevalier, jamais, non jamais, un visage si spi-

rituel, si touchant, si parlant! jamais une fraîcheur pareille, jamais tant de grâce ni plus d'esprit, jamais voix plus vibrante, plus harmonieuse, plus émouvante, jamais en un mot une créature plus séduisante !

«Vous parliez de démarche ! Voilà un air, une taille, une marche de déesse sur les nues!

— Il n'y a qu'un malheur, après ce bel éloge, chevalier, c'est qu'elle ne chantera pas ce soir.

— Pourquoi donc? pourquoi? demandèrent plusieurs.

— Parce que son amant était le premier, ce matin, dans l'entreprise contre les Vénitiens ; parce que, tout neveu qu'il soit du Grand-Maître, il portera la peine de son entreprise, et qu'elle devra porter le deuil de cette peine. Pourquoi? mais ni vous, ni moi, ni personne ne souffririons qu'elle chantât désormais pour le plaisir de Messieurs de Venise, tant qu'il y aura un seul Vénitien au théâtre et un seul de leur vaisseaux dans le port de Malte.

Ainsi parlait-on de ce côté.

— Ruinés! disait-on dans d'autres groupes, nous des gentilhommes ruinés! pas encore, s'il vous plaît, monsieur l'amiral de Venise ; ou bien attendez pour le dire que vos bons

amis les révolutionnaires de France finissent leur besogne.

— Messieurs, j'arrive de Coblentz et je vous jure qu'ils ne la finiront pas ! on les aura bientôt mis à la raison.

— Un noble de Venise tenir ce langage ! se récriait un troisième ; mais c'est parler comme le citoyen Treilhard, comme le citoyen Camus, comme tous ces autres citoyens dont je ne saurais ni retenir ni prononcer les noms, et qui prétendent, là-bas, dans leur assemblée, nous tuer à coups de discours !

— Messieurs, on se ruine en paroles, on se ruine sur parole, mais les sottes paroles n'ont jamais ruiné personne !

— A propos de qui le dites-vous ? est-ce à propos du Vénitien, ou à propos de Soliman-Camus ?

Tous les chevaliers se prirent à rire ; car, un moment auparavant, ce dernier interlocuteur avait ainsi plaisamment comparé le citoyen Camus, qui voulait aujourd'hui déposséder les chevaliers de Malte, à l'empereur des Turcs Soliman, qui les avait jadis dépossédés de Rhodes.

— Eh bien ! Turc soit-il, amiral de Venise

ou Jacobin, le seigneur Angelo Emo ; qu'il n'oublie pas que, si Soliman nous a chassés de Rhodes, nous l'avons un jour chassé de Malte et que nous sommes ici à Malte.

— Le fait est que la chevalerie ferait bon marché de ces Vénitiens; ils ne sont pas forts contre les barbaresques de Tunis Messieurs de Venise !

— Il m'est avis que la chevalerie pourrait bien, à leur départ, les saluer à coups de canon et leur envoyer un boulet qui coupât en deux le bâton de leur pavillon amiral. Mais, depuis Jean de Lascaris grand-maître, la chevalerie a perdu le moule de ces sortes de boulets ! *

— La chevalerie! la chevalerie! les entendez-vous, murmuraient à part deux vieux commandeurs ; autrefois on disait l'ordre de Saint-Jean, la religion militante de Saint-Jean, et plus simplement la Religion !

— Plus grandement, reprenait l'autre ; car qui disait la Religion ne parlait ni de la religion militante des Teutoniens, ni de celle du Saint-Sépulcre, ni de celle éteinte des Templiers, ni des autres; mais bien de la religion

* Voir les notes à la fin du volume.

militante par excellence, celle des chevaliers de Saint-Jean.

— Aujourd'hui, continuait le premier, ce n'est plus cela ! ils semblent rougir d'être religieux, et ils ne veulent être que chevaliers ! La chevalerie! mais qui eût désigné l'Ordre par ce nom-là, à Malte, il y a douze ans seulement, n'eût été compris de personne.

— C'est M. de Voltaire qui nous vaut tout cela, ajoutait le second, car l'irréligion et l'incrédulité.....

—Tenez, interrompait le premier qui était sourd, il faut dire le mot : le Grand-Maître est trop faible; les abus se multiplient, il tolère toutes ces idées nouvelles, il devrait...

En ce moment les doubles battants de la porte du fond s'ouvrirent, les huissiers annoncèrent le Grand-Maître, et Emmanuel de Rohan parut.

Il fit la révérence aux chevaliers à droite et à gauche; il la répéta encore une fois ou deux en s'avançant, et il n'y avait que lui pour y mettre cette grâce et cette dignité sans égale; tout dans sa personne respirait l'affabilité et la grandeur.

— Eh bien ! Messieurs, dit-il en se mêlant à un groupe de chevaliers, quelles nouvel-

les de France ? le vent souffle aujourd'hui de Sicile ! n'est-il entré depuis ce matin aucun spéronare au port ? n'est-il donc arrivé par la voie de Naples aucune lettre pour aucun de vous ?

— Rien que ce soit, Monseigneur, et nous espérions nous-mêmes que, par sa correspondance particulière, votre Altesse Éminentissime aurait pu nous donner.....

— Hélas ! non, répondit le Grand Maître, rien ne m'est parvenu de France ! voici bien la brochure de M. le comte de Maccarthy-Levignac. — Et il tourna entre ses doigts les feuillets d'une brochure qu'il tenait à la main.—Mais ce sont les nouvelles d'il y a trois jours ! nous l'avons fait lire au sacré conseil, et si désormais quelques-uns de vous, Messieurs, veulent en prendre et en donner connaissance dans les auberges des langues, vous en êtes libres.

— Ah ! dit un chevalier qui la reçut des mains du Grand-Maître, et qui en lut avidement le titre, ce sont: *Les rapports politiques de l'ordre de Malte avec la France !* M. le Bailli de Pennes m'en a dit quelque chose.

— Elle est fort bonne, dit le Grand-Maître, mais j'aime encore mieux la brochure que

nous avons reçue précédemment, *la Réponse de M. de Mayer à M. Camus;* elle est plus forte que celle-ci de preuves et de raisonnement !

—Elle est irrésistible, Monseigneur, et notre bon droit triomphera malgré tous les ennemis qui croient déjà tenir nos dépouilles. Votre Altesse n'attend-elle pas l'arrivée de M. de Mayer lui-même ?

— On nous l'annonce comme un sauveur ! mais je ne l'attends pas, il fera mieux de rester là-bas ! Nous y avons grand besoin de défenseurs, Messieurs ! Les temps se font bien noirs !

Emmanuel de Rohan demeura quelque temps pensif; puis, avisant au milieu du salon le bailli de Tigné, il se dirigea vers lui.

— Comment vont, monsieur le bailli, les travaux d'achèvement de notre fort ? Vous êtes la providence de nos pauvres Maltais. L'affreux orage de cette malheureuse année dernière a ruiné la campagne, et, d'un autre côté, le commerce de l'île avec Barcelonne est bien languissant. Il n'y a que vous ici pour employer les bras, mais aussi vous les employez par centaines !

Le bailli de Tigné, qui faisait alors bâtir à

ses frais le fort qui porte son nom sur la pointe de Dragut, allait répondre; mais le Grand-Maître ajouta :

— J'irai ce soir rendre visite à M. l'amiral de Venise, et nous pousserons notre promenade en mer vers vos travailleurs jusqu'à la pointe de Dragut.

«Mais, reprit-il en jetant les yeux autour de lui, je ne vois ici aucun de MM. les officiers de l'escadre! Serait-ce qu'ils ne sont pas remis de la fête d'hier, et qu'ils aient fait du jour la nuit? Ce serait votre faute, messieurs des langues de France, car en vérité les artifices et les illuminations avaient fait de la nuit le jour. Mais comment donc arrive-t-il que pas un de messieurs de Venise ne se soit rendu au palais aujourd'hui?

— Voici celui qui va vous le dire, Monseigneur, répondit d'un air chagrin le bailli de Tigné; et il montra le mestre-écuyer qui entrait au moment même, accompagné d'un officier vénitien.

— Monseigneur, dit le mestre-écuyer en s'avançant vers le Grand-Maître, j'amène directement devant Votre Altesse Éminentissime un envoyé de M. l'amiral de Venise qui porte des plaintes trop graves

pour que Votre Altesse n'en connaisse pas sans retard.

— Monseigneur, reprit l'officier vénitien, je viens, au nom de Son Excellence l'amiral Angelo Emo, déclarer à Votre Altesse Éminentissime et Sérénissime que dix-neuf chevaliers se sont portés ce matin à bord du vaisseau amiral, qu'ils y sont venus armés, qu'ils y ont provoqué les officiers et l'amiral lui-même, lequel, considérant l'insulte faite à sa personne comme une attaque directe à l'état de Venise, en demande une prompte et complète réparation qui satisfasse son honneur et celui de la république.

L'expression d'un vif mécontentement mêlé de surprise se peignit sur le visage du Grand-Maître; il fit à l'officier un geste d'acquiescement, et prit à l'écart le mestre-écuyer pour entendre de lui les détails de l'affaire.

Pendant le peu d'instants que dura cet entretien, un chevalier de la langue de France, s'approchant de l'officier vénitien, et le toisant avec quelque mépris :

— A main armée, dites-vous, Monsieur, et à bord du vaisseau amiral! Mais c'est-à-dire, si je ne me trompe, sur le territoire de

la république ! Or, votre amiral oublie donc qu'un décret de votre sénat, considérant les services continuels que votre république recevait de l'Ordre, il y a déjà cent cinquante ans, déclara que, soit à Venise, soit dans toutes les autres parties de la domination vénitienne, il serait permis aux chevaliers de Malte d'y paraître avec leurs armes : ce qui est défendu aux propres sujets de la république. Vous êtes mieux traité à Malte qu'à Venise, Monsieur, car ici vous portez l'épée, et, ce me semble, ni vous ni les vôtres n'y avez encore pris garde.

Et là-dessus, il lui tourna le dos.

En même temps on entendit le Grand-Maître qui, élevant la voix, disait au mestre-écuyer :

— Lui parmi ces dix-neuf ! Lui, encore lui ! A peine arrivé de caravane, et d'une caravane où il n'y a eu que plaintes à son sujet, plaintes du général des galères et plaintes du roi de Naples dans les États duquel on a fait relâche ! Ce devait être ainsi ! Mais aucune considération ne me retiendrait aujourd'hui, non pas même s'il s'agissait du prince Camille de Rohan ou de mon propre frère, si j'en avais un. Quant à lui, c'est bien différent, il n'en mérite aucune !

Puis, revenant alors vers l'officier vénitien :

— Monsieur, lui dit-il, vous pouvez retourner vers son excellence l'amiral de Venise, et lui dire que les dix-neuf chevaliers qui se sont rendus coupables d'une voie de fait que le Grand-Maître et l'Ordre réprouvent, sont connus par leurs noms; que je vais réunir le tribunal de l'Égard, devant lequel les chevaliers coupables comparaîtront et que la peine qu'ils ont méritée sera sans doute pour monsieur l'amiral une satisfaction suffisante.

Puis, quand cet officier fut sorti, le Grand-Maître, se retournant vers les chevaliers :

— En vérité, Messieurs, est-ce bien choisir le temps pour se porter à de pareilles attaques! Quel spectacle donnez-vous donc ici à l'Europe ! Quoi ! au moment où nous n'aurions pas assez de l'intervention de toutes les puissances chrétiennes pour échapper aux malheurs qui nous menacent du côté de la France, c'est à un gouvernement ami, à un État actuellement en guerre avec les infidèles que vous allez vous attaquer ! Que voulez-vous que l'on se demande? Où sont les infidèles ? A Tunis ou à Malte ? Quelles sont nos in-

stitutions et quels sont nos vœux? Vous les oubliez trop, Messieurs, et vous le laissez trop voir aux autres! Il y a cinq ans, c'est le pape qui, au sujet des privilèges ecclésiastiques de cette île, contre lesquels vous vous révoltiez, disait en plein Vatican : « Mais qu'est-ce donc que l'Ordre de Malte, sinon un corps ecclésiastique privilégié? Et si l'Ordre veut abolir les privilèges ecclésiastiques, qu'il soit donc aboli lui-même. » Vous savez ce qu'il m'en a coûté de peines pour conjurer l'orage. Dernièrement, c'est à Vienne, le prince de Kaunitz, ministre de Sa Majesté l'empereur, qui dit à notre ambassadeur : « Le Grand-Maître doit réformer les abus et les désordres qui se sont introduits dans les mœurs et dans l'esprit de ses chevaliers, s'il ne veut nous obliger à les réformer nous-mêmes. » Ainsi, contre nous, avant-hier le pape, hier l'empereur, et aujourd'hui, n'est-ce pas, l'État de Venise! Mais avant-hier et hier, mais aujourd'hui et demain ce sont les révolutionnaires de France, et comme si ce n'était pas assez qu'on nous reprochât d'avoir dégénéré de notre institution guerrière, et de mettre en oubli nos vœux de Religieux, voici qu'à la manière dont vous entendez

l'hospitalité envers un gouvernement ami, il ne nous restera même plus à prendre la qualité que nos devanciers, qui valaient mieux que nous, avaient saintement rapportée de Palestine, eux qui voulaient s'appeler avant tout les Hospitaliers de Saint-Jean!

Un silence à entendre une fourmi marcher suivit les paroles du Grand-Maître; il fit une pose, et reprit :

— Voilà pour le dehors, mais au dedans que se passe-t-il? des querelles, toujours des querelles! Quelles divisions n'y a-t-il pas eu dans la langue d'Auvergne à propos de l'ancienneté réclamée à la fois par deux prétendants! Quelles divisions entre la langue de Provence et la nouvelle langue Anglo-Bavaroise pour les prérogatives du Turcopolier que se disputaient ces deux langues! et à la mort du dernier prieur de notre église prieurale de Saint-Jean, quelles divisions pour le choix de son successeur! Ne fut-ce pas alors une vraie guerre civile? Je m'en souviens, Messieurs, et, malheureusement pour vous, les Maltais s'en souviendront longtemps! Je n'ose parler ni des querelles qui ont accompagné la formation de notre régiment de Malte, ni de celles qui ont animé l'une contre

l'autre les langues de France et d'Italie à propos du chevalier de Damas et du chevalier Maccazani, ce meurtrier dont je regrette d'avoir prononcé le nom.

« Quant aux autres abus, continua Emmanuel d Rohan, le ministre de l'empereur a raison : il y en a beaucoup! Puisse le malheur des temps, Messieurs, ne pas devenir pour vous un rappel efficace à l'esprit de notre institution dont vous vous écartez trop souvent et de trop loin.

Et se retirant alors accompagné du mestre-écuyer auquel il allait donner ses ordres, le Grand-Maître, par un effet de la haute indulgence qui était en lui, prononça ces derniers mots de manière à être entendu :

— J'espère toujours que les principes d'honneur dont la jeune noblesse est animée, reprendront plus tard leur empire.

Quant aux chevaliers visiblement émus de la mercuriale du Grand-Maître, ils sortirent en profond silence des appartements et du palais ; mais aussitôt qu'ils eurent pris l'air libre, un seul d'entre eux donnant cours à un rire longtemps contenu :

—Ah! ah! ah! dit-il, je m'habituerais volontiers à pareille semonce chaque jour, si je devais avoir encore auprès de moi ce vieux bailli de Loras! Avez-vous vu la singulière figure piteuse qu'il a prise quand le Grand-Maître a parlé de la querelle d'il y a quinze ans au sujet de l'ancienneté dans la langue d'Auvergne? Ce vieil entêté qui la disputait si fort au commandeur de Dolomieu, qu'appel du jugement ayant été déféré au pape, il s'en alla jusqu'à Rome pour y voir triompher l'autre et se fourrer le nez dans les alambics de Vivaldi et de Cagliostro!

— Eh bien! mon cher chevalier, cela n'empêche pas qu'il ne vous ait fort bien vu rire: et vous pourrez vous en repentir si jamais vous passez au tribunal de l'Égard et que vous en appeliez au renfort des baillis. Car le bailli de Loras ne manquera pas alors d'aller aux opinions contre vous avec une boule noire, soyez-en sûr!

—Moi, passer à l'Égard! et pourquoi voulez-vous que j'y passe?

— Qu'est-ce donc que ce tribunal de l'Égard? demanda le chevalier qui était nouveau venu.

— Comment! vous ignorez cela? dit l'un.

Voici ce que c'est : le Grand-Maître est bien notre chef pour ce qui est gouvernement, mais pour le reste il n'est que le premier parmi ses égaux; il ne peut retenir un chevalier en prison plus de vingt-quatre heures sans le mettre en jugement. A cet effet, l'on nomme huit chevaliers pris dans les huit langues et qui sont présidés par un neuvième au choix du Grand-Maître.

— Mais, reprit un autre, ce n'est pas tout : on va de l'Égard au renfort de l'Égard en doublant le nombre des chevaliers ; de sorte qu'alors il y en a deux de chaque langue; puis au renfort du renfort, où il en vient trois.

— Enfin, reprit le premier, quand on ne veut pas s'en tenir au jugement de ces trois Égards, on y joint l'Égard des baillis, composé de huit baillis conventuels et présidé alors aussi par un bailli conventuel. Mais en ce cas, c'est définitif (2).

— Oh ! mais tout cela doit être d'une longueur infinie!

— Pas le moins du monde, on expose le fait, l'accusé est entendu ; point d'écritures ! Les juges opinent avec des boules noires ou blanches, la sentence prononcée en con-

séquence est rendue publique par le vice-chancelier, et tout est fini.

— Mais pour cette affaire de l'amiral de Venise que va-t-il en être ?

—Demandez au chevalier Suriano qui é tit à portée du mestre-écuyer. Il paraît que le Grand-Maître est fort irrité : Suriano a entendu qu'il ne s'agissait de rien moins que d'une requête à l'Égard de vingt années d'em prisonnement contre les trois plus coupables.

— Vingt années d'emprisonnement ! mais le Grand-Maître sait-il que son neveu de Bretagne ?...

—Ah! mon Dieu! s'écria le nouveau venu, quelle fatalité pour moi que cette querelle, je ne verrai donc pas la prima-donna ce soir!

Les chevaliers de ce groupe allaient se récrier sur le malentendu certain du chevalier Suriano quand un autre survint à la traverse.

— Allons, allons, Suriano, dit-il, nous sommes de service! n'irons-nous pas faire un tour à la caserne du fort Saint-Elme ?

—Comment donc, est-il déjà l'heure ?

— Eh ! sans doute ! il nous est bien temps d'aller voir ce qui se passe à notre régiment de Malte !

II.

La formation du régiment de Malte avait été l'un des plus grands embarras du règne d'Emmanuel de Rohan, par les querelles qu'il occasionna entre chevaliers et l'indiscipline qui s'y maintint longtemps. Sans doute les autres sujets de discorde n'avaient pas man-

qué et la division était allée quelquefois loin. Ainsi, pour la dispute de l'ancienneté dans la langue d'Auvergne entre le bailli de Loras et le commandeur du Dolomieu, la cause fut, comme on le sait, portée jusqu'en cour de Rome; puis pour les prérogatives du Turcopolier, on avait vu d'autres disputes infinies: le bailli de Vierreg, chef de la nouvelle langue Anglo-Bavaroise qui s'était entée sur l'ancienne langue anglaise, prétendait reprendre, avec le titre de Turcopolier qu'on lui rendait, les droits qui étaient attachés à cette dignité; et le bailli de Pennes, à la tête de toute la langue de Provence, se refusait à se désister de ces mêmes droits qui, depuis l'extinction de la langue d'Angleterre avaient été réunis à la charge de Grand Commandeur dont il était revêtu. Il n'y avait eu sorte de violences auxquelles on ne s'était livré dans l'assemblée de la langue de Provence, ni sorte d'inconsidérations auxquelles les chevaliers de cette langue ne s'étaient portés contre les nouveaux chevaliers Bavarois et contre le Grand-Maître lui-même. Enfin, après avoir occupé de leurs réclamations et la cour de France et la cour de Rome, les chevaliers de Provence avaient dû finir par se soumettre.

Sans doute aussi les querelles avaient été bien vives quand il fallut, à la mort de l'abbé Mainardi, prieur-général de l'église, lui donner un successeur. Cette dignité était élective, et deux concurrents se présentaient : c'étaient l'abbé Menville, auditeur du Grand-Maître, et l'abbé Lombard, depuis longues années vice-prieur de Saint-Jean. Ce dernier était soutenu par les trois langues de France; l'autre par les chevaliers des langues d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne. Menville fut élu : et telle en fut l'exaspération dans les langues de France que, le jour de l'intronisation du nouveau prieur, les chevaliers ses adversaires se retranchèrent dans les deux premières chapelles qui accompagnent le maître autel de l'église de Saint-Jean; et là, sans être retenus ni par le respect du lieu, ni par la foule immense qui le remplissait, au moment où l'on entonnait l'hymne Ambroisienne, ils couvrirent le chant de clameurs et de huées et faillirent par cette profanation exciter un soulèvement chez les Maltais.

Mais si la formation du régiment de Malte ne donna pas lieu à des dissentiments aussi violents, il en naquit cependant tant de que-

relles d'une part, entre les chevaliers, et tant de difficultés, de l'autre, pour soumettre au joug militaire une troupe désordonnée, que les embarras semblèrent devenir inextricables.

Dès les premiers temps du règne d'Emmanuel de Rohan, la formation d'un régiment de soldats étrangers avait été jugée, par les puissances qui y avaient intérêt, nécessaire au maintien de la domination de l'Ordre sur l'île. La conspiration des esclaves sous Dom Pinto avait prouvé que Malte n'était pas à l'abri d'un coup de main intérieur; et celle des prêtres sous Ximenès, que l'Ordre, isolé au milieu des nationaux, pouvait être victime des suggestions de toute puissance étrangère qui, convoitant la possession de l'île, saurait, comme avait fait alors l'envoyé de Russie Cavalcabo, capter les esprits et fomenter la rébellion. La France imposa donc à l'Ordre l'obligation de pourvoir à sa défense intérieure, lui conseilla la levée d'un régiment d'infanterie, composé de douze cents hommes dont les deux tiers seraient étrangers à Malte, et permit en même temps que la levée des recrues s'effectuât à Marseille et à Lyon. — Le pape accorda aussi que les enrôlements se fissent

à Avignon, et l'on y donna les mains dans plusieurs villes d'Italie.

Mais, au lieu d'une troupe de bon choix, capable de maintenir la paix dans le pays, on ne vit arriver à Malte qu'un ramas de tous les gens sans aveu et de tous les vagabonds qui infestaient les ports de la Méditerranée. Pouvait-il en être autrement? Dans quelle partie de l'Italie trouver un honnête homme qui voulût de son plein gré se faire soldat? et, en France, qui pouvait être tenté d'aller, à trois cents lieues de son pays, s'engager dans un service inconnu? Malte devint donc un asile pour une foule de misérables, échappés la plupart des prisons ou des galères. Tout ce qu'il y a de plus vil sur la terre reflua dans cette île. A tous ces brigands et à tous ces scélérats il fallait opposer un chef habile, plein d'une autorité ferme et sevère, et l'on nomma colonel de ces bandits un chevalier de la langue d'Allemagne, sans habileté et sans moyens, le chevalier Trucshess. Le major fut un officier français qui, n'ayant pas su établir de différence entre un régiment composé d'une jeunesse étourdie, inconséquente, légère, mais que l'honneur guide, et une troupe de gens de sac et de corde,

se conduisit dès l'origine avec une indulgence sur laquelle il ne put revenir. Aussi vit-on bientôt ces Italiens infâmes se répandre dans la ville, s'introduire dans les maisons, voler partout, tandis que dans la caserne ils se livraient aux plus extrêmes désordres et s'y égorgeaient les uns les autres. — Les Français, vicieux dans un autre genre, ne commirent pas moins d'indignités ; les uns entraient dans les tavernes, buvaient et mangeaient, sortaient sans payer ou payaient à coups de sabre ; les autres se répandaient dans la ville et la remplissaient du bruit de leurs passions les plus brutales.

Il n'y avait eu jusque là à Malte d'autres troupes que celles qui étaient fournies par l'île : la compagnie des galères, la compagnie des vaisseaux, la garde du Grand-Maître, et un régiment de trois cents hommes, connus sous le nom de chasseurs ou de *falconieri*, parce qu'ils étaient dans les attributions du Grand-Fauconier (3).

Le Maltais, qui jamais ne s'était vu ainsi vexé par une soldatesque effrénée, maudissant la tyrannie de ces nouveaux oppresseurs, ferma sa maison à tous ces brigands

étrangers. Partout ils furent repoussés avec horreur; chacun, se détournant à leur aspect, se serait cru déshonoré de se laisser approcher d'un seul. Aux premiers sentiments de concorde et d'amitié succédèrent ceux de mépris et de haine.

—Si ces soldats étaient d'honnêtes gens, se disaient les Maltais, que viendraient-ils faire dans un pays ingrat et infertile ? pourquoi abandonneraient-ils leurs pays du continent que l'on dit si beaux et si remplis de ressources, et pourquoi, lorsque dans leurs royaumes il y a des armées si puissantes et si nombreuses, se feraient-ils soldats dans cette île, s'ils n'étaient proscrits du reste du monde ?

Cependant la faiblesse et les défauts des chefs laissant chaque jour un plus libre champ aux désordres et aux excès, la Religion sentit la nécessité de les arrêter. Le colonel et le major furent changés. On donna la première de ces places au chevalier Freslon de la Freslonière, qui avait été major du régiment de Haynault, et la seconde à un chevalier allemand nommé Pfiffer.

La réforme du régiment ne pouvait être confiée à un homme plus capable de l'entreprendre que le chevalier de Freslon. Actif, juste, sévère et d'une fermeté inébranlable, il jouissait de la faveur la plus étendue auprès du Grand-Maître.

Aussitôt les choses changèrent de face; une rigueur nouvelle et nécessaire se déploya; les cachots se remplirent; l'on vit voiturer des chaînes de dessus les galères dans les casernes, et, chaque jour, des soldats passer de la caserne aux galères du port, ou bien *aux fosses* qui étaient le bagne des esclaves turcs. Pour les fautes plus légères, on ordonna la bastonnade; au moindre signe de mécontentement, les fers; quiconque osa rentrer ivre fut mis au ceps; on multiplia les revues et les inspections, et personne n'en échappa sans avis, sans réprimande, sans punition; enfin, l'on imagina des corvées inusitées, pour que les moments même en dehors du service fussent occupés par le travail.

Mais le plus grand empêchement à la réforme vint de la part des officiers eux-mêmes qui étaient tous des chevaliers. Ils ne surent

jamais faire plier l'égalité, dont ils se prévalaient entre eux, aux lois de la hiérarchie militaire. Se faisait-il un rapport des adjudants chez le colonel, les capitaines et les lieutenants, jaloux les uns des autres, prétendaient aux mêmes droits et entendaient qu'il y eût aussi rapport chez eux. Le colonel châtiait-il d'une faute, les officiers inférieurs entendaient punir à leur tour la même faute. Se donnait-il une consigne aux sentinelles, ils s'avisaient de contrecarrer celle du colonel. Si les capitaines se rendaient à la caserne, les lieutenants s'en éloignaient pour ne pas compromettre leur dignité par quelque marque de soumission aux ordres de ceux qui occupaient un grade supérieur ; à leur tour les capitaines laissaient là leurs compagnies quand ils savaient que le major les visitait. Celui-ci parti, les capitaines paraissaient et défaisaient son ouvrage ; les lieutenants venaient ensuite qui donnaient de nouveaux ordres. Ombrageux au dessus, ils se montrèrent jaloux au dessous d'eux. Les jeunes chevaliers qu'on avait attachés comme lieutenants aux compagnies du nouveau régiment, trop pleins du sentiment de leur supériorité, ne purent voir, sans en être

choqués, les distinctions de costume accordées aux adjudants, bas officiers et anspessades. Qu'était-ce donc que ces insignes dont se prévalaient des gens qui n'appartenaient par aucun titre à l'Ordre ?

Les chevaliers Perelli, de Neel, et Sandoval furent les premiers à s'en offenser et à traiter avec outrage leurs subalternes. Bientôt ce fut un soulèvement de tout le corps des officiers contre le corps des adjudants. Le Grand-Maître fut obligé d'intervenir et l'affaire occupa le conseil; les officiers furent réprimandés. Mais il fallut enlever aux adjudants les distinctions trop élégantes de leur uniforme qui avaient fait ombrage à l'amour-propre des chevaliers.

Ainsi ce ne fut pas seulement parmi les soldats que le chevalier de Freslon eut à établir et à maintenir son autorité, mais il fut secondé par le Grand-Maître. Celui-ci, pour mettre un terme à des abus qui tendaient à tout détruire, menace d'établir un conseil de guerre qui jugera les officiers insoumis ; plus tard il finit par dispenser les chevaliers de tout service militaire; de sorte que, durant longtemps, le colonel communiqua directement avec les douze fourriers qui se trouvèrent à eux seuls

chargés, sous ses ordres, de l'administration et de la direction des douze compagnies.

Mais, à l'époque dont nous avons à parler, c'est-à-dire plusieurs mois après l'insulte faite à l'amiral de Venise, il y avait déjà longtemps que la discipline était rétablie. Il est vrai que les Italiens ne furent jamais de bons soldats et que les Français ne purent jamais se plier au joug d'une discipline trop dure. Il se découvrait de temps en temps des complots de rébellion. On pendait les uns, on envoyait ramer les autres sur les galères. A part cela, le régiment de Malte avait enfin pris l'apparence d'un régiment régulier de France.

La garde des forts Manoël et Ricasoli, celle des châteaux Saint-Elme et Sant-Angelo lui était confiée, ainsi que celle des portes et de tous les postes principaux de la ville, tels que le Rastrello-Maggior et quelques autres.

Il y a sur les remparts un endroit isolé où sont réunies plusieurs pièces de canon comme en une sorte de réserve ou de parc d'artillerie, et qu'on appelait alors le poste de la Zetta; c'était un de ceux où l'on posait aussi une sentinelle. Soit que la distance à

parcourir pour y arriver eût été longue, soit que, ce jour-là, la chaleur fût effectivement bien grande, un jeune soldat qui s'y trouvait de faction semblait accablé sous le poids du jour. La guérite de pierre, embrasée comme l'ouverture d'un four ardent, n'était plus un abri, et, au dehors, sous le soleil qui la frappait d'aplomb, elle ne projetait que quelques pouces d'ombre. Le soldat mourait de soif, et la distance était trop grande jusqu'au poste ou jusqu'aux maisons les plus voisines pour qu'il pût se faire donner de l'eau. Comme cet endroit est fort désert, et que d'ailleurs, à ces heures du jour, nul ne pouvait s'aventurer à sortir ni à passer sur le rempart, il hasarda de quitter son poste et de gagner une terrasse qui se trouvait près de là; il la traverse, et frappe à une porte.

Les maisons, à Malte, dont l'architecture n'a d'ailleurs d'autre caractère que celui d'une solidité à toute épreuve, sont d'une construction simple et facile. Elles ne sont au plus que de deux étages, rarement de trois, et souvent d'un seul ; le jour pénètre dans les appartements par un balcon clos et vitré dans le goût espagnol. Ce balcon se prolonge sur toute la longueur de la façade, le vitrage

s'ouvre et forme les fenêtres. Au dessus de toutes les maisons règne une terrasse, afin que l'on puisse, à l'entrée de la nuit, venir s'y reposer des ardeurs du soleil, et respirer la fraîcheur du soir.

La maison dont la terrasse se trouvait ainsi presque de plein-pied avec l'esplanade de la Zetta, devait à l'inégalité du terrain la disposition d'avoir de l'autre côté son rez-de-chaussée et son entrée principale au niveau de la rue sur laquelle elle était bâtie, tandis que, de celui-ci, son premier étage était pour ainsi dire au niveau du rempart. La terrasse à traverser, quelques marches à descendre, et l'on était immédiatement sur le bastion. De ce côté, l'abord de la maison n'était défendu que par un grillage en fer, ordinairement fermé ; mais comme, ce jour-là, la grille se trouvait ouverte, le soldat avait donc pu pénétrer sur cette terrasse où étaient rangés dans leurs caisses des aloës et quelques plantes rares des tropiques. La porte à laquelle il avait frappé fut quelque temps à s'ouvrir : enfin une camérière maltaise parut; mais, à la vue d'un soldat, son fusil sur l'épaule, elle fit quatre pas en arrière de surprise ou de peur.

Quoiqu'elle eût pu entendre que celui-ci demandait très poliment un verre d'eau, cependant, dès qu'elle eut recouvré le mouvement que la frayeur lui avait fait perdre, elle se jeta précipitamment dans la salle voisine.

Car la porte de la terrasse donnait entrée dans un petit vestibule qui était pavé d'un cailloutage formant des mosaïques, comme on en voit à Smyrne; au fond, était le degré qui conduisait sans doute à l'étage inférieur; à droite et à gauche de ce vestibule, deux portes s'ouvrant sur deux pièces qui devaient être vastes. C'était toute la maison.

Le jeune soldat entendit la voix de la camérière effrayée qui disait :

— Jésus! Madame, un soldat! un damné soldat du régiment de Malte!

Puis une autre voix toute harmonieuse et tranquille qui répondit nonchalamment :

— Eh bien! que veut-il?

— Tout prendre et tout piller, sans doute! Il demande un verre d'eau!

— S'il demande, c'est qu'il ne veut rien prendre; et, s'il demande un verre d'eau, ce ne serait pas être chrétien que de le refuser à

pareille heure, fût-ce à un soldat ou à un mécréant.

Et tout aussitôt le soldat du régiment de Malte vit paraître devant lui, dans le vestibule à l'entrée duquel il était resté, non plus la camérière maltaise, mais une jeune femme dont la rare beauté et tout l'aspect le rendirent interdit d'admiration.

Elle tenait d'une main un verre sur une soucoupe, et de l'autre une de ces bouteilles en terre d'Espagne peintes de fleurs à couleurs vives, et qui ont la propriété de communiquer à l'eau une pureté et une fraîcheur délicieuses.

— Seigneur soldat, lui dit-elle sans l'avoir encore envisagé, et dans son doux langage italien dont chaque mot semblait une tendresse, on est bien malheureux d'être dehors par un tel soleil, et d'avoir soif sans rencontrer d'eau fraîche !

Et en même temps ayant rempli le verre, elle le lui présentait sur la soucoupe.

Mais le soldat avait sans doute oublié sa soif, car il demeura sans faire un seul mouvement pour prendre le verre qu'on lui offrait ainsi.

Cette jeune femme, qui était devant lui et

qu'il contemplait avec ravissement, avait le teint d'une blancheur éclatante ; ses grands yeux noirs avaient l'expression passionnée des femmes orientales, et leurs longues paupières, en leur donnant une langueur pénétrante, semblaient voiler d'amour son regard. A travers la délicate pâleur de son visage, un coloris lointain s'entrevoyait comme s'il eût été vaincu et forcé de s'éloigner par les abattements du jour et du climat, et qu'une émotion dût le faire revenir ; le demi-sourire de sa bouche charmante, plein de grâce et de lassitude, accompagnait le regard de ses yeux ; son front et tous ses traits étaient adorablement formés ; toutes les perfections de sa taille étaient accomplies.

Elle portait, comme les femmes levantines, ses longs cheveux nattés et retenus tout en arrière de la tête par une petite calotte de couleur cramoisie et brodée d'or, d'où les tresses s'échappaient encore et retombaient sur le cou ; la ligne harmonieuse des épaules et les jeunes grâces de la poitrine se dessinaient librement sous une de ces amples chemises en soie blanche de Broussa, à manches ouvertes d'où sortent les bras nus, et qui,

rayées alternativement de rayures mâtes et transparentes, laissent ainsi alternativement quelque chose à voir et quelque chose à deviner. Une sorte de gilet en taffetas noir, mais ouvert lui-même et sans manches, qu'elle portait par dessus cette chemise, selon la mode du levant, flottant d'ailleurs et abandonné, ne prenait que la cambrure des reins; sa jupe, d'une soie brillante nuancée ellemême de couleurs plus vives, était longue et onduleuse; elle venait sans doute de chausser précipitamment les petites pantouffles brodées à Constantinople qu'elle portait aux pieds.

— En effet, dit-elle en regardant alors le jeune homme, vous avez grand chaud, seigneur soldat, et cette eau est presque glacée: il vaut mieux attendre!

Mais le jeune homme, comme s'il revenait à lui-même et que ces mots lui fissent sentir une inconvenance, prit le verre et but d'un trait.

— Merci, Madame! dit-il en français. Mais, par grâce, veuillez m'apprendre de quel nom il peut m'être permis de vous nommer, afin que je le retrouve à l'avenir sur mes lèvres, et le bénisse comme un bienfait.

— Ah! vous êtes Français, Monsieur, dit-elle sans répondre à cette question et se prenant, elle aussi, à parler la même langue, Français de Paris? demanda-t-elle par un instinct admiratif qui pousse ordinairement à cette question les femmes en Italie.

— Non, Madame, répondit le jeune homme avec un sourire qui eut peut-être alors une sorte d'orgueil et de tristesse, je suis Français de Bretagne!

Puis aussitôt, comme si ces mots lui faisaient faire un subit retour sur lui-même :

— Mais j'oublie que je suis soldat de Malte, reprit-il, que je suis en sentinelle, et que voilà là-bas mon poste! A d'autres plus heureux que moi, Madame, de vous bénir et de vous admirer!

Et, portant la main à l'une des cornes de son chapeau galonné, il s'inclina; mais le salut qu'il lui fit ainsi en s'éloignant, eut plutôt l'air de venir d'un seigneur que d'un soldat.

— Juana! s'écria la jeune femme quand elle fut rentrée du vestibule dans la salle où la camérière était restée, Juana! s'écria-t-elle avec une pétulance extrême, car toute langueur avait maintenant disparu, as-tu jamais rien vu d'aussi charmant que ce soldat!

Quelle tournure, quel maintien, quelle grâce et puis quel air dans toute sa personne! Comme il parle doucement et profondément, et puis comme il regarde! Ah! Juana! quels yeux sont les siens! Quand il les tenait ainsi attachés sur moi, j'ai dû baisser les miens; mais, tandis qu'il buvait, je l'ai de nouveau regardé : ah! quelle rare beauté sur son visage! figure-toi qu'il est tout jeune! Es-tu bien sûre que ce soit là un soldat? Il me l'a dit lui-même, n'est-ce pas? Je n'avais jamais pris garde à eux ni à leur habit! C'est qu'il est galant, celui-ci, comme pas un chevalier! On les disait si méchants, ces soldats! Mais lui! si tu l'avais vu, mon Dieu! quand il a souri,—car je lui ai demandé s'il était Français de Paris, et il a souri et m'a dit que non, — si tu l'avais vu! c'était une tristesse, une douceur et en même temps une fierté dont je ne m'étais jamais fait idée! Il m'a dit qu'il était de Bretagne. Où est cela la Bretagne? Mais alors il est devenu sérieux. Il m'a dit encore qu'il était soldat et sentinelle, et il s'en est allé. Mais, quand il s'est éloigné et qu'il m'a saluée comme ceci...—non! il n'y a pas un chevalier qui approche de cette grâce. — Quand il

m'a saluée, il semblait, tandis qu'il s'éloignait, lui, que son regard ne me quittait pas et restait à la place où j'étais.

« Ah! Juana! dit-elle enfin en se laissant tomber sur les coussins, Juana, quel regard!

Mais la camérière n'avait rien écouté de ce flot de paroles.

— Au moins êtes-vous sûre, Madame, murmura-t-elle quand elle fut remise de sa frayeur, êtes-vous sûre que la porte soit bien fermée? Pour rien au monde, je n'ouvrirai désormais du côté de la terrasse, et, si je n'avais encore frayeur, je m'en irais fermer la grille.

— Folle que vous êtes! Cette frayeur vous sied bien, vraiment! Et qui court ici des risques? Vous peut-être, n'est-ce pas, et non pas moi? vous qui seriez ma mère! Ai-je eu peur, moi? Peur! et de qui auriez-vous peur? D'un beau jeune soldat qui s'en vient, poli comme un gentilhomme, demander un verre d'eau, et qui me bénit de le lui avoir offert? Au fait, ajouta-t-elle, mais en se parlant à elle-même, il doit faire une horrible chaleur sur le rempart à ces heures de la journée! N'est-ce pas une barbarie, mon Dieu! d'y mettre un jeune homme comme celui-là à

garder les canons? Juana, regarde donc à travers le store et par la fenêtre de la terrasse, si tu l'aperçois quelque part!

Juana souleva le rideau, se pencha vers le store qui faisait demi-jour, et répondit :

— Oui, je le vois là-bas en face! il est appuyé sur son fusil, et regarde de ce côté. Damnés soldats, murmura-t-elle, qui ne craignent pas le feu d'enfer, comment craindraient-ils le soleil!

Mais sa maîtresse ne l'entendit pas ainsi parler; car, dès les premiers mots, elle s'était levée, elle avait pris la place de la camérière, et demeura longtemps silencieuse, le front appuyé contre le store. Enfin, d'un ton délibéré :

— Juana, dit-elle, vous êtes décidément d'une négligence impardonnable! Voici ces pauvres aloës de la terrasse, je les regarde depuis une heure, qui vont mourir faute d'un peu d'eau! Vous aurez encore oublié de les arroser ce matin! aussi leurs malheureuses feuilles se retournent, voyez, à faire pitié! Et la terre, comme elle est noire et calcinée! ne dirait-on pas des scories du mont Etna?

Juana voulut répondre.

« —Et mes poivriers de l'Inde! et mes jas-

mins d'Arabie! et mes cinnamomes! Mais tout cela va périr! Allons! puisque vous n'en prenez souci, il faudra bien que ce soit moi qui m'en charge et les arrose, et j'y vais tout à l'heure!

La camérière, interdite d'abord devant les injustes reproches de négligence, mais épouvantée bien davantage de voir sa maîtresse se diriger vers la porte avec cette résolution, se jeta en travers.

— Vous sortir par ce soleil, Madame! Mais vous n'y pensez pas! Et votre teint! et vos bras! et vos mains! Il faudrait plus d'une année de soins pour réparer ce mal. Ah! quel sujet de joie pour la Marchesi! Que sont, auprès d'un tel dommage, ces plantes que j'ai d'ailleurs arrosées ce matin, que j'arroserai ce soir, et à qui toute l'eau de la citerne, à cette heure, ne servirait à rien, car le soleil l'aura plutôt bue qu'elles!

Mais, voyant que sa maîtresse passait outre, elle s'écria avec désespoir :

— Au moins prenez vos gants de Naples; prenez votre éventail, prenez votre faldetta!

Et elle courut au fond de l'appartement chercher tous ces objets.

Quant au jeune soldat, il aurait fallu être à sa place pour pouvoir dire toutes les idées qui lui vinrent à l'esprit, lorsqu'il eut rejoint ses canons. D'après tout ce qu'il savait sur la haine et le mépris que les Maltais portaient aux soldats étrangers, il avait lieu de s'étonner qu'une femme eût daigné lui parler avec autant de bonté.

Il ne songeait plus, à cette heure, au brûlant soleil dont les rayons tombaient d'aplomb sur lui ; il regardait vers cette terrasse où un autre astre bienfaisant avait lui devant ses yeux.

Cette maison maintenant close, il la contemplait, comme un temple à jamais fermé dont il ne pourrait plus revoir le seuil. Il se demandait quels mots puissants et magiques avaient autrefois la force d'ouvrir les palais enchantés; il se demandait si cette apparition qu'il avait vue, ne se laisserait pas, pour unique bonheur désormais dans sa vie, revoir une autre fois, et combien de gouttes de son sang et combien d'années de son existence il donnerait pour un seul autre regard : quand tout à coup, comme si ses désirs eussent eu la force magique des paroles qu'il invoquait, la porte de la maison s'ouvrit;

une femme en sortit, qui, selon la coutume, avait caché pour le dehors ses vêtements de l'intérieur, sous la jupe noire et la faldetta maltaise. Cette femme, il la reconnut aussitôt, malgré ces voiles, et tout son cœur se fondit d'amour à sa présence. Elle parut sur la terrasse, elle visita chaque plante, elle distribua pieusement à chacune son égale portion d'eau, elle ramena de la main quelques branches abattues et du doigt quelques feuilles contournées par la chaleur ; mais, tandis que sa main ou ses doigts agissaient ainsi, son regard semblait tourné d'un autre côté, et c'était vers le rempart.

Enfin elle parut avoir fini ; elle regarde encore une fois du côté des canons, elle jette les yeux autour d'elle comme pour voir si personne n'approche; puis, après avoir hésité, elle s'avance, elle descend alors lestement les marches de la terrasse, traverse l'espace qui la séparait du rempart, et, passant devant le soldat :

— Monsieur, lui dit-elle, en entr'ouvrant sa faldetta et le regardant de ses adorables yeux, si vous ne mourez à cette place du soleil qu'il y fait, venez demain, par grâce, me donner de vos nouvelles.

Puis, ayant dejà fait un pas pour s'en aller, mais se retournant :

— Pour tout le monde, l'entrée est par la rue, mais pour vous seul, à l'heure de la sieste, cette grille sera ouverte.

Et lui faisant de la main l'inimitable petit salut des dames Romaines, elle regagna la maison avec la légèreté d'une gazelle et disparut.

CHAPITRE III.

Apparet longè Melite, Melitentia surgunt
Littora. Conclamant Rhodii terramque salutant :
« Oh ! mihi cara, inquit Rhodius, tot cara per annos
« Quæsita, ô Melite ! dulci pro munere grates
« Accipite, ô Superi, nostris accedite votis.
« Atque hæc visa mihi pridem, mihi cognita demùm
« Insula ; tùm vates, nec vanis fallimur umbris ;
« Hæc Melite, hæc statio ; sic ripæ, pascua, turres,
« Sic montes, hoc ingenium, natura, situsque ;
« Hæc Melite et nostris respondent omnia visis.

(*Poème en l'honneur du Grand-Maître Villiers de l'Isle-Adam, intitulé* LISLEADAMUS, *par le R. P.* JACOPO MAIRE, *liv.* XXV.)

Au loin on découvre Malte, voici ses rivages qui se montrent ; les Chevaliers de Rhodes s'écrient et saluent la terre : « O Malte ! dit l'un d'eux, ô chère île, que « nous désirons depuis tant d'années! Recevez nos grâces « pour un si doux bienfait, ô dieux qui l'accordez enfin « à nos vœux ! cette île que je connaissais sans l'avoir « vue, la voilà donc enfin ! Ah ! l'intuition qui me la « montrait ne me flattait pas d'une ombre vaine ! Oui, « voilà Malte ! voilà le but ! Ce sont bien ces rivages, cette « végétation, ces tours ! c'est bien l'aspect, et le site, et « la nature que j'avais rêvés ! et tout répond bien à la « vision que j'en avais eue. »

I.

S'il vint le lendemain et s'il revint les jours suivants, faut-il s'en enquérir? Le lendemain dès l'aube, la jeune femme attendait déjà les heures qui ne descendent qu'au milieu de la journée. Elle passa la première matinée dans un trouble inexprimable. Mille soins l'occupèrent : le bain d'abord, puis après le bain les eaux parfumées pour la

fraîcheur de son visage, de son cou, de ses mains; puis les nattes de sa chevelure à tresser et le choix des bracelets pour ses bras, et celui des perles pour ses cheveux. Serait-elle assez belle pour lui plaire? Elle se hâtait comme si elle eût dû hâter ainsi l'heure. Puis venaient mille autres ordres : il fallait baisser les rideaux et les stores, la chaleur entrait déjà! — Il fallait arroser les nattes du pavé. — Il fallait dans ces vases d'autres fleurs plus nouvellement cueillies; et, ces fleurs apportées, il en fallait d'autres. — N'y avait-il déjà plus de Cyanès de Turquie pour diaprer de leur couleur pourpre ces touffes de roses trop monotones? et puis ces roses elles-mêmes, ces roses de Rhodes, que l'on dit plus odorantes à Malte que nulle part ailleurs, ne semblent-elles pas aujourd'hui sans parfum? N'y avait-il donc pas encore des Alcées d'Égypte qui sentent le musc? et ne fallait-il pas, au milieu de ces Campanules azurées qui viennent de Chypre, du Jasmin rouge d'Arabie dont la senteur est plus pénétrante que celle des fleurs de l'Oranger (4).

Ainsi s'agitait-elle. Tant de soins pour un pauvre jeune soldat du régiment de Malte!

C'est que tout amour s'empresse ainsi pour

la venue et pour l'entrée du divin messie qu'il attend : il va au devant et revêt des habits de fête et jonche la route de rameaux verts, et il appelle fils de David le simple Nazaréen qui va venir. Hélas ! après les rameaux n'est-ce pas trop tôt l'agonie et la sueur d'angoisse où le sang est mêlé, en attendant le coup de lance au cœur sur quelque Golgotha !

La pièce dans laquelle fut introduit le jeune homme ce jour-là et les jours qui suivirent, par la camérière aujourd'hui muette et révérencieuse, était bien celle où de frayeur cette femme s'était jetée la veille. Car, de l'autre côté du vestibule, c'était la chambre de nuit, tandis que celle-ci même était la chambre de jour de la belle maîtresse de ce logis : pièce spacieuse dont le plafond voûté et les murs tout blancs étaient sans ornements, et dont l'apparence était d'une grande simplicité. Elle prenait jour du côté de la rue et du soleil, à cette heure de la sieste, par un balcon clos et vitré sur lequel les rideaux étaient soigneusement baissés ; et, du côté de la terrasse par une fenêtre ouverte, devant laquelle était tendu un store en paille d'Alexandrie nouvellement mouillé

d'eau pour procurer de la fraîcheur. Tout le pavé était recouvert de ces mêmes nattes d'Égypte, et le long des murs régnait sans interruption un siège large et bas, à la manière de Turquie, avec des coussins dont l'étoffe de soie reproduisait son fond sombre et ses bouquets fleuris sur les rideaux de la fenêtre et du balcon; çà et là se trouvaient quelques piles de carreaux en cuir de Maroc; sur les tables et dans les angles, de hauts vases en terre d'Espagne étaient remplis de fleurs odorantes. Tout cela se perdait dans le demi-jour. Il y avait dans l'air un calme, une fraîcheur, une suave émanation de parfums de fleurs qui pénétrèrent tout d'abord le jeune homme d'une sensation indicible.

Le seul meuble qui pût attirer les regards se trouvait au fond de la chambre et en face de la porte d'entrée. C'était un clavecin de grand prix, blanc et or, dans le goût du siècle, rehaussé de médaillons en peinture et entouré lui-même d'un grand nombre de cahiers épars et de partitions de musique.

Mais le jeune homme n'y prit pas garde. Il ne voyait et ne regardait que la divine beauté en présence de laquelle il était admis et qu'il lui était donné de contempler.

Car il était entré, il avait déjà salué, il s'était assis à quelques pas d'elle, il la regardait; et elle osait à peine aujourd'hui lever les yeux sur lui, mise dans le même goût que la veille, belle comme la veille, mais à présent accablée devant la réalité de son attente et de son rêve.

Lui, comme la veille aussi, portait son élégant uniforme aux deux couleurs de l'Ordre; mais, au lieu que celui des galères était rouge avec les revers blancs, celui du régiment de Malte était blanc avec les revers et les parements rouges; la culotte et les guêtres étaient blanches aussi, les boutons d'or frappés de la croix de Malte, et le chapeau que le jeune soldat tenait en ce moment avec une grâce très élégante par l'une de ses trois cornes, avec deux doigts, et presque tombant au ras de terre, était galonné d'argent sur tout le bord, avec des attaches en torsades de cramoisi et d'or (5). Il y avait effectivement dans son port et dans sa taille tant d'élégance et de distinction, et sur son visage une beauté si merveilleusement délicate et parfaite, qu'à le voir ainsi, avec sa grâce de jeune seigneur, revêtu de ce galant uniforme, il avait plutôt l'air de quelque ca-

det de famille, officier aux gardes-nobles, que d'un soldat du détestable régiment de Malte.

Ce premier jour, la conversation fut d'abord bien embarrassée des deux parts et timide. — Le jeune homme parlait du hasard de la veille, de sa reconnaissance pour un accueil si inattendu, du souvenir qui ne l'avait pas quitté, des beaux yeux qui avaient daigné s'ouvrir sur lui pauvre soldat !

Mais quand il en fut venu à ce propos, celle à qui il s'adressait avait déjà repris quelque assurance, et, le regardant :

— Ne m'aviez-vous donc jamais vue autre part? demanda-t-elle.

Et comme il répondit : —Jamais.

— Quoi ! jamais, au théâtre? reprit-elle.

Et sur la même réponse négative qu'elle reçut, elle en parut éprouver quelque surprise.

— C'est sans doute, ajouta-t-elle, parce que je n'y parais plus depuis six mois.

— Et parce que jamais non plus, reprit-il, soldat dans l'île n'a mis le pied au théâtre des chevaliers.

— Du moins, dit-elle, vous savez mon nom, c'est moi qui suis la prima-donna.

Le jeune homme fit un signe d'ignorance profonde dont elle sembla plus surprise en-

core. Ce que c'est que la gloire ! avoir une renommée connue de toute l'Italie, et là, à deux pas d'elle, dans cette île, dans cette ville, dans sa maison, être inconnue, même de nom, à un jeune homme qui est devant ses yeux !

— Eh bien ! dit-elle, je m'appelle Fleur-d'Épée.

— Fleur-d'Épée ! répéta le jeune homme.

— Fleur-d'Épée ! reprit-elle : un singulier nom, n'est-ce pas ? mais qui porte en lui sa vaillantise et sa beauté ; un beau nom, ajouta-t-elle, pour une femme de théâtre et pour une maîtresse de chevalier !

A ces mots si lestement dits, mais où la liberté du ton cachait peut-être quelque secrète amertume, le jeune soldat parut éprouver un sentiment d'embarras pénible, mêlé de contrainte. Mais elle s'en apercevant :

— Oh ! n'ayez peur ! le chevalier dont je parle ne peut plus venir en ce logis, et, Dieu merci ! le titre que j'ai dit n'est désormais pour moi qu'un titre honoraire.

« Savez-vous, continua-t-elle, que pas une femme de théâtre ne peut chanter à Malte, sans se mettre sous le patronage d'un che-

valier ! Moi je pris en arrivant ici le premier venu qui s'offrit; et j'ai eu la main heureuse, car celui-là est enfermé au fort Manoël depuis six mois, et il y doit rester emprisonné vingt ans. Depuis six mois, je ne chante plus au théâtre qui d'ailleurs est fermé, et je porte le deuil de mon chevalier.

Elle souriait en disant ces mots; mais, voyant toujours quelque embarras dans le regard du jeune homme :

— Ainsi n'ayez donc peur, répéta-t-elle.

— Peur ! reprit avec feu celui-ci, oh ! ce n'est pas cela ! je sais bien, Madame, qu'un esclave ayant été surpris dans la maison d'une femme Maltaise, fut saisi, jugé et mis à mort, il n'y a pas longtemps, aux fourches de la Florianne; je sais aussi que, dans cette île, il en serait pis d'un soldat que d'un esclave, si le soldat de Malte était surpris chez la maîtresse d'un chevalier. Mais peur ! oh ! non, jamais ! le soldat périrait, je vous le jure, d'une autre mort que l'esclave, et celui qui est devant vous ne regretterait pas la vie s'il devait payer aujourd'hui même de la sienne le bonheur de votre présence.

Cela fut dit avec ce bel élan de jeunesse que la jeunesse seule sait trouver, et la fem-

me sembla épeler avec amour chacun de ces mots sur les lèvres qui les prononçaient, à mesure qu'ils en tombaient. Sans doute alors elle comprit que cet embarras auquel elle avait pris garde venait d'un autre sentiment que du péril de sa demeure ; car une ombre de tristesse passa sur son front et elle reprit :

— J'étais si jeune quand je partis de Malte! c'était à la fameuse époque où la Gabrielli vint dans l'île. J'avais été élevée au couvent des orphelines de Santa-Catarina. Un jour elle m'entendit chanter et ma voix lui plut fort. Elle me prit avec elle et m'emmena. Vous savez ce que c'est que la Gabrielli, et de quel bruit elle a rempli l'Italie? Je pris d'elle les premières leçons, et puis le célèbre Pacherotti me perfectionna dans le chant. — Quand je débutai à Milan, dans l'opéra de *Sophonisbe*, je balançai tout d'abord le talent de la Marchesi qui chantait dans le même genre ; il se forma deux partis qui applaudissaient à l'envi et se battaient ensuite dans les rues.— Depuis, j'ai chanté, non sans quelques succès, à Rome au théâtre d'Argentina, à Venise au théâtre de San-Benedetto, et dans les principales villes d'Italie.

Enfin, si je suis revenue à Malte, ce n'était pas uniquement pour chanter au théâtre des chevaliers ; et, si j'y demeure encore depuis six mois que je n'y chante plus, je puis vous le dire à vous, c'est pour y mener à fin une affaire secrète qui m'y a conduite.

— Et ce chevalier ? dit le jeune homme...

— Oh ! ce chevalier, interrompit-elle, a été emprisonné bien à temps. Car il était maussade à l'excès, et si mal appris que, tout neveu du Grand-Maître qu'on le dise, c'est à ne pas croire qu'il soit gentilhomme.

— Neveu du Grand-Maître ! s'écria le soldat.

— Eh ! oui, mais cela n'a pas empêché qu'il n'ait été condamné à vingt ans d'emprisonnement. Ce fut à propos de cette attaque faite à messieurs les officiers de Venise...

—Neveu du Grand-Maître ! mais je croyais que le prince Camille de Rohan était le seul parent que se connût dans Malte monseigneur le Grand-Maître. Hélas ! allait-il ajouter, je ne connais donc rien à toute cette grande famille de Rohan.

—Il est vrai que de ce neveu-ci le Grand-Maître, m'a-t-on dit, ne fait pas marque. Et aussi bien, comme je vous le disais tout

à l'heure, il n'est bon non plus ni à connaître ni à reconnaître. Le Grand-Maître lui a coup sur coup, dès son arrivée, fait prendre la mer pour deux caravanes consécutives, ce qui, dit-on, ne se fait jamais; et il était à peine revenu de la seconde caravane quand il s'est attiré cette fâcheuse affaire d'emprisonnement qui fit si grand bruit. Étiez-vous à Malte à cette époque? demanda-t-elle au jeune homme.

— J'étais au service de Malte, répondit celui-ci; mais, à cette époque, j'étais détaché dans l'île de Goze où, depuis quelque temps, ma compagnie avait la garde du fort Chambray.

— Oh! l'île de Goze! un véritable lieu d'exil, dit-on! ainsi vous n'avez pu connaître cette grande affaire, et par conséquent vous n'avez pu voir le beau chevalier dont nous parlions.

— Pas du moins à cette époque, répondit le soldat.

— Alors donc, jamais! car auparavant, ainsi que je vous le disais, il ne fit que paraître, et jusque-là il tint constamment la mer. Mais vous n'avez rien perdu. Figurez-vous, reprit-elle avec ce sentiment qui lui avait fait

deviner tout à l'heure quelque amertume pénible chez le jeune soldat et qui lui faisait maintenant tracer un portrait devant l'odieux duquel tout sentiment de rivalité devait disparaître, figurez-vous un chevalier, jeune il est vrai, mais...

— Madame, veuillez de grâce ne m'en parler jamais! interrompit le soldat; aussi bien, et puisqu'il est pour vingt années renfermé dans le fort Manoël, autant vaudrait dire qu'il est mort.

— Et n'y plus jamais penser, n'est-ce pas? ajouta-t-elle; c'est vous qui l'avez dit! Ainsi ne soyez donc plus triste, triste comme vous étiez tout à l'heure, triste comme vous étiez hier quand vous m'avez dit que vous étiez de Bretagne. Est-ce donc bien loin d'ici la Bretagne?

— Oui, bien loin! loin, de toute la largeur de la mer et de toute la longueur de la France! hélas! à l'autre bout du monde.

— Et vous y avez laissé votre famille sans doute, votre mère peut-être? vous êtes encore si jeune!

— Ma mère? elle était morte avant que je partisse; ma famille? il n'est peut-être personne au monde de qui je puisse désor-

mais me faire reconnaître ; j'ai tant souffert depuis le jour où je me suis trouvé appartenir à l'ordre de Malte, et durant ces deux années qui ont suivi ! J'ai tant souffert !

Fleur-d'Épée considérait en silence ce jeune et charmant visage, tout à la fois si fier et si mélancolique et sur lequel les souffrances de l'âme n'avaient cependant encore laissé aucune altération.

— Oh ! qui vous a vu une fois vous reconnaîtra toujours, dit-elle ; et puis d'ailleurs n'avez-vous pas votre nom pour vous faire connaître ? votre nom que vous ne m'avez pas encore dit à moi, et que cependant j'aimerais tant à savoir !

Le jeune soldat sembla hésiter comme vaincu par quelque intime douleur :

— Le ciel m'est témoin, dit-il, que, depuis que je suis dans cette île, mes lèvres n'ont jamais dit mon nom à personne. Car celui dont on m'appelle n'est pas le mien, et celui-là, ce nom que je porte ici, m'est odieux comme un vêtement d'infamie. Vous ne le prononcerez jamais ! Mon nom !...— et il hésitait encore, — celui que m'a donné ma mère, vous voulez le savoir ?

— Oui, répondit Fleur-d'Épée.

— Je m'appelle Alain, dit-il.

Ils se revoyaient souvent et ce fut alors pour eux leur saison de bonheur. Il avait trouvé dans cet amour une félicité sans nom qui avait jusque là manqué à sa jeunesse, et qui, par sa douceur infinie, lui faisait oublier le malheur de sa condition présente. Il semblait par instants avoir rencontré dans cette île le fruit délicieux et perdu qui se cueillait autrefois sur le rivage africain de Gabès et qui faisait oublier.

On eût dit qu'elle aussi, en se laissant aller à cet amour, le seul qu'elle eût connu, se fût séparée de toute sa vie passée, et se fût retrempée dans une pureté nouvelle. L'amour l'avait purifiée et les allégresses qu'il lui jetait au cœur la reportaient aux candides joies des innocentes années.

Il y avait entre eux de longues heures pleines d'adorations, de tendresses et d'enfantillages charmants. Un jour, elle lui avait donné une bague d'or qui s'ouvrait comme une bague d'alliance. Sur chaque moitié de l'anneau il y avait un mot gravé : sur l'une MOI; sur l'autre, TOI. — De sorte que la bague, en se refermant, pressait alors l'un contre

l'autre, entre ses deux moitiés, les deux mots sympathiques qui se trouvaient ainsi réunis.

Et un jour, après les tendres baisers sur les mains qu'elle ne retirait pas, comme le jeune homme lui avait demandé bien bas d'autres faveurs plus chères, elle l'avait regardé avec un étonnement naïf, et, après un silence, elle avait dit avec une moue charmante : Nenni.

Mais avec tant de regret et d'adorable tristesse qu'Alain avait baisé, sur les lèvres qui le laissaient tomber, ce refus plus charmant peut-être que le consentement demandé.

Lui, sur la simple bague qu'il lui donna, il avait fait graver ce mot : Nenni.

Depuis lors, quand revenaient les longs instants qui passent si vite et où l'on ne se dit rien, parce qu'aucune parole au monde ne saurait rendre la félicité de deux âmes qui écoutent le silence où elles s'entendent s'aimer, combien de fois Alain, perdu dans des extases aussi profondes que le bleu infini du ciel de Malte, la main chérie dans les deux siennes, ne trouva-t-il pas, au retour de ces silences, sous ses lèvres et sous ses baisers, le mot écrit sur l'anneau ? et combien de fois les

yeux alors fixés sur ceux de Fleur-d'Épée ne répéta-t-il pas ce mot : Nenni ?

Nenni était ainsi devenu un doux reproche et une douce attaque : le refus s'était fait demande.

Il y avait d'autres jours où elle n'était que chant et musique, son amour se mettait en fête et lui faisait tant de bruit au cœur qu'il lui fallait le répandre et l'exhaler en divins airs.

Assise devant son clavecin, tout chantait en elle, et mains qui couraient sur le clavier, et doigts agiles qui frappaient les notes, et blanche poitrine qui se soulevait, et lèvres amoureuses qui disaient les mots d'amour, et regards qui les exprimaient en visible langage. La voix sonore s'échappait en éclats, en sons voilés, en mourants accents qui renaissaient pour se développer en jets grandissants et soutenus, pour pétiller en mille fusées, pour se balancer sur mille cadences, descendre et puis mourir et puis renaître encore.

Lui l'écoutait avec ses yeux, avec son âme. Quelquefois elle s'interrompait:

— Ami, lui disait-elle, chantez donc avec moi. Ce serait un si beau concert!

— Hélas! je ne saurais!

— Oh! que oui, si vous vouliez! toute âme qui aime a son chant dans la saison d'amour, comme les oiseaux en celle du printemps. Tenez, j'entends des chants dans votre cœur.

Alors elle appuyait doucement la tête sur la poitrine du jeune homme.

— Oui, Fleur-d'Épée! des voix fortunées qui vous disent toutes : Je t'aime!

Et elle se redressait et frappait sur le clavecin la première note de quelque refrain.

— Allons, lui disait-elle, ami, commencez donc!

Mais il ne savait que quelques chants bien simples de son lointain pays de Bretagne. Il y avait dans ces airs naïfs ainsi reproduits sur ce rocher et si loin du sol natal, comme un parfum insensible de la fleur jaune des genêts sauvages dans les halliers, ou comme celui que répand dans les vergers la fleur étoilée des pommiers en avril, ou celui des bruyères roses sur la falaise ardue des grèves.

Un jour, assis à ses pieds, il lui avait dit les premiers mots d'un air qui s'enroulait sur lui-même et ramenait sans cesse la même note, en même temps aussi que les paroles du chant s'enroulaient l'une dans l'autre et

reproduisaient de la sorte le même mot répété.

— Chantez-le donc ami, lui avait-elle commandé, et voici comme il chanta :

Ah ! ta main dans la mienne,
Laisse-la bien longtemps !
Pourvu que je la tienne
Ainsi te regardant,
Est-il bonheur, ma reine,
Et rien qui vaille autant
Que ta main dans la mienne,
Quand je la tiens longtemps ?

Et quand, n'y prenant garde,
Ton regard si charmant
A son tour me regarde
Me regarde longtemps,
Est-il, dans ce que garde
D'azur le firmament,
Quand ton œil me regarde,
Rien qui soit plus charmant ?

Mais je sais une chose
Qui vaudrait mieux pourtant,
Et celle-là, je n'ose
L'espérer de longtemps !
N'est-il que lis ou rose,
Las ! en les respirant,
Sur qui lèvre se pose
Se pose bien longtemps ?

Elle avait fait de cet air son air favori. C'était par lui qu'elle finissait toujours. Mais elle le chantait avec des variations à l'infini, des élans de voix, et des retours, et des accompagnements chaque fois divers.

— C'est vous qui chantez, lui disait-elle, alors, écoutez!

Mais quand, après mille transformations et par une transition subite, elle reproduisait l'air dans sa simplicité première :

— Maintenant c'est moi, disait-elle, c'est moi qui chante.

Et si elle lui prenait la main :

Est-il bonheur de reine,
Et rien qui vaille autant
Que ta main dans la mienne,
Quand je la tiens longtemps ?

Si elle baignait son regard dans ses yeux :

Est-il, dans ce que garde
D'azur le firmament,
Quand ton œil me regarde,
Rien qui soit plus charmant ?

Et s'il lui arrivait ce qu'un jour où le jeune homme avait fermé les yeux, qu'elle se penchât vers lui et qu'elle approchât impercep-

tiblement le souffle et les lèvres de ses cheveux et de son front :

N'est-il que lis ou rose,
Las! en les respirant,
Sur qui lèvre se pose,
Se pose bien longtemps ?

Et l'expression qu'elle savait donner à ces paroles était ineffable.

Ainsi s'écoulèrent pour eux les heureuses journées de ces premiers temps d'innocence dans leur amour.

II.

Cependant le moment vint où les causeries se firent plus intimes et où l'amour heureux dut amener la confiance. Ce n'était pas sans peine que Fleur-d'Epée avait conduit Alain à lui parler de ce passé vers lequel il ne se reportait qu'avec effort et amertume. Enfin

il lui avait raconté son heureuse enfance en Bretagne, puis l'époque où les temps étaient devenus plus graves, la mort de sa mère, et son voyage à travers la France. Il lui avait dit comment il avait perdu ses bagages sur le Rhône, et comment un misérable, en le dépouillant, à Marseille, de l'habit de voyage qui renfermait plus que sa fortune, les preuves de son état et de sa condition, avait fait un soldat du régiment de Malte de celui qui n'était parti de Bretagne que pour être chevalier de l'Ordre. Plus d'une fois Fleur-d'Épée l'avait ramené sur ces détails, et malgré qu'Alain eût parlé chaque fois avec une sorte de mystère d'un sort plein de grandeur qui devait l'attendre à Malte, Fleur-d'Épée en était demeuré là dans ses questions, soit qu'elle interprétât cette grandeur réservée au jeune homme par le seul état de simple chevalier distant de tout un monde de celui d'un soldat; soit que, par une réserve facile à comprendre, elle craignît d'insister sur une comparaison qui ne pouvait qu'être bien douloureuse entre deux destinées si différentes.

Ce n'est pas non plus qu'elle doutât des paroles du jeune homme. Elle aimait, donc

elle croyait; mais elle croyait comme on fait en rêve sans bien se rendre compte de cette réalité lointaine. C'était devant elle le beau jeune soldat qui parlait, c'était ainsi qu'elle l'avait d'abord vu, qu'elle l'avait connu et qu'elle l'avait aimé : elle ne pouvait se résoudre, même en imagination, à le voir se changer en chevalier, de peur que quelque chose ne changeât en même temps dans le point de vue de sa tendresse; mais elle écoutait ces récits de son histoire avec quelque secret orgueil de ne s'être pas trompée dans son amour.

— Oui, oui, se disait-elle vaguement à elle-même en le contemplant tandis qu'il parlait, cette taille haute et bien prise, cet air noble et séant, désignaient au premier coup-d'œil la distinction de sa naissance. Où donc aurait-il pris ailleurs que chez une mère de haut rang ce je ne sais quoi de fier, de tendre et de touchant répandu sur sa physionomie, et qui donne à ses grâces un prix charmant, mille fois au dessus de sa beauté?

D'autres fois elle se prenait de satisfaction : s'il eût été chevalier, leurs destinées ne se fussent pas rencontrées, il eût sans doute été entraîné loin d'elle par des con-

jonctions contraires ; il eût aimé ailleurs, il eût été aimé par une autre qu'elle ; et, dans son égoïsme d'amour, elle se prenait à bénir Dieu qui n'avait fait tant de malheur que pour qu'elle en fût heureuse.

D'ailleurs, dans aucun de ces récits, Alain n'avait prononcé le nom de sa famille : et elle ne le lui avait pas demandé. Que lui importait? il se nommait Alain, c'était le nom choisi par sa mère, ce doux premier nom des jeunes années alors consacré par les tendresses de la famille, et qui plus tard n'est jamais non plus prononcé que par des bouches qui aiment. A elle étrangère et amante lui en fallait-il donc un autre ?

Il y avait des jours où elle cherchait à le distraire des tristesses qui suivaient d'ordinaire ces récits.

— Ainsi, lui disait-elle, le traître qui vous a dépouillé avait donc précédemment commis quelque crime, puisque le cavalier de maréchaussée qui vint alors à passer lui reprocha d'avoir donné un coup de couteau...?

— Il avait commis un crime, je n'en doute pas, et il en était capable, car il commit envers moi une lâcheté, la plus indigne des lâchetés au moment où j'allais peut-être me

rendre à ses prières et partir volontairement à sa place avec les recrues maltaises.

— Hélas! aussi bien, mon ami, êtes-vous parti! Mais quelle différence pour votre sort! Dites-moi, si vous le voyiez jamais, le reconnaîtriez-vous?

—Je le reconnaîtrais entre mille, dussé-je vivre cent ans. Une physionomie à l'envers, où rien ne perçait qu'une malignité noire et impudente, un nez épaté, une bouche mal meublée et qui ne semblait n'être fendue horriblement que pour qu'il en sortît davantage de mensonges, jeune il est vrai...

— Oh! mon ami! et voilà quel signalement il voulait vous faire prendre pour le vôtre! Mais comment ceux qui avaient reçu son engagement ont-ils pu s'y tromper et vous faire partir à sa place?

— Je vous ai dit, Flora, que les caporaux des recrues, la veille, étaient ivres, quand ce misérable fut s'enrôler : tout au plus si le lendemain ils se souvenaient de la taille, de l'habit et du nom. La taille était à peu près la même, quant à l'habit, il partit avec le mien et me laissa celui qu'il portait. C'était, je vous l'assure, un singulier ajustement.

—Quel ajustement avait-il donc? demanda

curieusement la femme, Alain, vous ne m'aviez pas encore dit cela.

— Ah! Flora! j'aurais bien autre chose à vous dire.... Il portait, je le vois encore d'ici, une anglaise de calmouc, une culotte noire, de méchantes guêtres blanches aux jambes, et sur la tête un mauvais chapeau à trois cornes. Ce fut l'anglaise de calmouc qui me resta sur les épaules; c'est ainsi que je fus conduit au fort Saint-Nicolas, par les deux cavaliers de maréchaussée, nu tête et dans un accoutrement, vous le voyez bien, qui pour le reste se ressentait du voyage, et d'ailleurs montrait assez sa recrue.

— Cependant, insista Fleur-d'Epée, qui avait souri à ce détail de la tournure du vagabond et qui ne semblait pas convaincue que jamais on eût dû prendre son cher Alain pour une pareille recrue, cependant vous auriez pu réclamer, protester....

— Auprès de qui? de ces caporaux toujours ivres? c'est ce que je fis, mais à quoi bon? eussent-ils reconnu la méprise, ils en devaient profiter : il leur fallait un homme qui manquait sur les rôles, et qui avait reçu vingt-cinq livres, j'étais ramené comme dé-

serteur, ils me tenaient, je devais partir.

« Il est vrai qu'en arrivant au fort, je m'informai de quel chef dépendaient ces deux subalternes : c'était, me dit-on, du chevalier de Foresta, préposé par la Religion pour veiller au dépôt des recrues. Par malheur, il était dangereusement malade; n'importe : je voulus pénétrer jusqu'à lui; mais les caporaux, craignant l'effet de mes plaintes, me firent renfermer dans le donjon. Le vaisseau partait le lendemain et partait sans eux. Il est vrai que je conservai jusqu'au dernier moment un vague espoir que le misérable qui me faisait ainsi prendre sa place, en découvrant dans mon habit des papiers qui ne pouvaient lui servir, trouverait moyen de me les faire parvenir. Cette attente me soutint jusqu'au départ. J'avais un pied sur le navire que je me retournais encore pour voir s'il n'accourait pas; mais enfin on appareilla, on leva l'ancre, et je passai malgré moi à la surprise et à l'admiration dont est saisi tout homme qui pour la première fois voit fuir la terre et un vaisseau courir se perdre entre le ciel et l'eau.

— Mais quand vous arrivâtes à Malte, mon ami, n'avez-vous donc pas reclamé ?

— J'en eus auparavant l'occasion. Il faut donc tout vous dire! uand je fus revenu du premier étonnement que me causait le départ, je jetai les yeux sur le navire; c'était une manière de cutter qui se nommait le *Prophète Elie*. Le capitaine, vingt recrues, à peu près autant de Maltais, qui repassaient dans leur île, cinq chevaliers et six matelots, voilà tout l'équipage.

— Ah! du moins il y avait des chevaliers! s'écria Fleur-d'Épée.

— Oui! répliqua le jeune homme, mais je n'en avais jamais vu qu'un seul, et celui-là, le vieil ami de ma mère dont je vous ai parlé, le commandeur de Rigondie, était d'un visage ouvert, d'un accueil prévenant, d'un abord affable pour tous. Ceux-ci ne me semblèrent pas de la même espèce, tant ils différaient de celui que j'avais connu. J'ai compris plus tard que, se trouvant là pour ainsi dire en contact avec les passagers qui étaient leurs sujets Maltais et les recrues qui allaient être leurs soldats, ils avaient leur dignité et leur rang à garder. Ils étaient donc, tels que je les ai revus depuis tous dans l'île, fiers, hautains, méprisants, se redressant comme des rocs inaccessibles. Mais aussi

qu'était-ce, grand Dieu! que ces recrues parmi lesquelles je me trouvais confondu! — Flora, j'ai honte de vous en parler et de vous le dire. Une vingtaine de bandits dont la plupart venaient d'éviter les poursuites de la justice par une prompte fuite. Un nouveau chef leur avait été donné, que je n'avais jamais vu. Là un déserteur, là un escroc, là un voleur, là quelque chose de pire, car tout était bon pour le régiment de Malte. Il n'y avait pas de différence à me trouver en pareille compagnie ou dans le fond d'un cachot, entouré de malfaiteurs. L'équipage nous regardait comme un ramas de brigands et de scélérats; les passagers Maltais se retiraient de nous, comme pour se laver de notre voisinage. On aurait cru s'avilir en nous adressant la parole, on aurait rougi de nous répondre. Si des Maltais dont le costume et la physionomie n'annonçaient rien que de vulgaire se permettaient d'affecter autant de mépris pour nous, comment pouvais-je m'imaginer que des chevaliers auraient eu d'autres manières à notre égard!

« C'est alors que je sentis amèrement quelle folie j'aurais faite de prendre librement le parti de passer à Malte comme recrue

à la place de celui qui m'en avait tant supplié la veille! Un jour de plus me donnait déjà un siècle d'expérience.

« Cependant je ne pouvais détacher mes yeux de ce groupe de chevaliers. Ils étaient graves et paraissaient s'entretenir des évènements de France. Je cherchais à lire sur leur visage, auquel d'entre eux je devais m'adresser pour faire valoir mes droits.

« Vingt fois je me levai, vingt fois un sentiment pénible, un sentiment de contrainte indicible me força de me rasseoir. Enfin, je pris le moment où le chevalier de Francion, que j'avais entendu nommer ainsi, traversait le pont de long en large en s'entretenant avec le commandeur de la Madelaine, je me levai, je m'approchai du chevalier.

« — Monsieur, lui dis-je, je ne suis pas ce que je parais être ici, je suis victime d'une erreur ou d'un faux, j'en appelle à votre justice.

« Mais le chevalier, continuant sa promenade et sa conversation sans avoir paru me voir ou m'entendre, me laissa marcher à ses côtés et ne me répondit pas ; la rougeur me monta au front; c'est la plus vive humiliation que j'aie connue :

« — Monsieur, répétai-je en élevant la voix, et me plaçant de manière qu'il fût forcé de voir, j'en appelle à votre justice pour une déloyauté dont je suis victime, et qui fait de moi une recrue forcée.

« — Eh ! qu'est ça? dit le chevalier en s'arrêtant à demi comme s'il m'entendait pour la première fois et m'apercevait à travers un nuage, une recrue? une réclamation ? mon cher, vous réclamerez à Malte, si bon vous semble, et devant la congrégation de guerre. Nous autres, nous ne sommes de rien ici; en attendant, veuillez, s'il vous plaît, garder votre place.

« Il me désignait en même temps, d'un geste méprisant de la main, l'avant du vaisseau, tandis que, tournant sur les talons pour reprendre son tour de promenade, il se dirigeait lui-même vers le gaillard d'arrière. Je crus remarquer que, dans ce moment, les autres chevaliers du groupe s'étaient retournés et que leurs yeux me parcouraient de la tête aux pieds. »

Le jeune homme s'interrompit et s'essuya le front avec une sorte de mouvement désespéré; Fleur-d'Épée le regardait avec une

compassion douloureuse, elle lui tendit la main.

— Pauvre ami, lui dit-elle, et que fîtes vous alors ?

— Ce premier coup de mépris me fit l'effet d'un coup de massue. J'en demeurai anéanti. Je me trouvai, sans savoir comment, assis à ma place sur l'avant. J'envisageai pour la première fois une distance infinie et qui ne se pourrait combler entre ces chevaliers et moi. Je n'avais connu jusqu'alors que des inférieurs et des égaux, et le regard que je jetai sur l'avenir fut celui dont on mesure un abîme. Bientôt je calculai tout le prix de ces papiers que j'avais perdus. Je maudis mon imprudence, je me serais jeté dans la mer pour regagner les rochers de Marseille que je voyais encore au loin, si je n'avais eu un secret espoir, faut-il vous l'avouer, un espoir que j'ai gardé longtemps, et qui peut-être a paralysé l'énergie des démarches que j'aurais pu faire dans ces premiers temps, celui que des titres d'un si grand prix pour moi et qui ne pouvaient servir qu'à moi, me seraient envoyés à Malte. Alors, je réclamerais preuves en main. Je faisais ainsi au scélérat qui m'avait dépouillé l'honneur

de le croire capable d'une lueur d'honnêteté et de générosité.

« A cet anéantissement, où je tombai d'abord, je gagnai du moins de ne pas contracter d'habitudes avec les malheureux, perdus d'honneur, avec lesquels j'étais confondu, et qui m'appelaient leur camarade. Cependant le voyage fut sans cesse contrarié, tantôt par des calmes, tantôt par des coups de vent; le roulis ne laissait aucun répit, de sorte que, débarrassé de la plupart de ces recrues qui cherchèrent dans l'entre-pont un refuge à leur malaise, je demeurai presque toujours seul à l'avant du navire. »

— Et ce malheureux voyage fut-il bien long? demanda Fleur-d'Épée.

— Le trajet dura vingt-sept jours. Je ne vous dirai pas ce que je souffris; je n'avais, pour me soutenir, que l'espoir que je vous ai dit. Plongé dans les réflexions les plus accablantes, je n'en sortais que pour jouir du spectacle admirable qu'offre une mer tranquille ou agitée. Ces flots qui venaient jusqu'à moi, à travers golfes et détroits, étaient peut-être les mêmes qui avaient baigné les côtes de Bretagne. Machinalement je laissais s'y égarer mes yeux et ma pensée. Tantôt

unie comme une glace, la mer me laissait voir le lever du soleil dans toute sa majesté ; tantôt je la regardais s'agiter et se soulever par gradation. Je voyais ses ondes se briser et fondre par fusées sur notre vaisseau.....

— Mais n'eûtes-vous aucune tempête, interrompit Fleur-d'Épée?

— Aucune, répondit Alain en souriant faiblement. J'en suis fâché pour vous, car tout récit a sa tempête obligée, excepté le mien. Hélas ! non ; ni subite obscurité répandue sur les flots, ni ces éclairs redoublés qui sillonnent la nue, ni ces vagues en fureur, ni ces montagnes d'eau dont le sommet blanchit d'écume, ni ce tonnerre qui gronde au loin, s'approche, se brise et tombe avec un fracas épouvantable ; ces voiles déchirées flottant au gré des vents, ces matelots pâles et tremblants, ce pilote interdit : — rien de tout cela. — Seulement nous apprîmes, par un navire qui se rendait à Marseille, que, deux jours auparavant, un sloop nommé *la Septimane*, et qui était chargé, comme nous, de recrues et de passagers maltais, s'était brisé sur les rochers des îles Stromboli. Combien j'ai regretté depuis qu'un pareil sort n'eût pas été le nôtre !

« Enfin, après vingt-sept jours de mer, nous découvrîmes Malte et ses forteresses. De loin, et dans la brume du matin, l'île ne semblait qu'une ligne blanche au ras de l'eau; mais quand nous en fûmes tout près, le soleil se leva et dissipa le brouillard. Mes regards embrassèrent tout à la fois et le port et le majestueux amphithéâtre qui l'environne. D'un côté, un fort enseveli dans de nombreuses fortifications; d'un autre, le roc vif taillé en murailles, ici formant des embrâsures, là des portiques; plus loin, des pavillons flottant au haut d'une forteresse assise sur un rocher; vis à vis de nous, un port d'une étendue prodigieuse, des barques d'un genre nouveau pour moi traversant d'une ville à l'autre; à droite, un édifice peu élevé, mais d'une architecture imposante; à gauche, encore des forteresses, encore des embrâsures, encore des canons : tout cela d'un aspect imposant et magnifique.

« A cette vue, j'oubliai tout, et le voyage, et les fatigues, et les malheurs de ma condition présente. J'étais ému, j'étais debout, j'aurais voulu m'écrier; je saluais cette terre de Villiers de l'Isle-Adam, et cette ville du grand Lavalette, et ce glorieux étendard de

la Religion de Saint-Jean que j'apercevais pour la première fois et dont je ne pouvais détacher mes yeux, et cette mer illustre qu'avaient tant de fois sillonnée les galères victorieuses.

« Je reconnaissais tout comme si j'étais déjà venu dans cette île, tant les discours du vieil ami de ma mère m'avaient rendu familiers ces lieux que je devais voir un jour. Voilà la pointe où Dragut fut tué par un boulet; voilà le bourg où prit terre Villiers de l'Isle-Adam, nouvelle Rhodes qu'il venait fonder et qui se devait nommer plus tard la Cité victorieuse; voilà devant moi le promontoire Scéberras, à la pointe duquel se fit cette héroïque défense qui découragea les Turcs et sauva Malte. Ce fort rebâti sur le lieu même, avec ses prodigieuses défenses et cette haute tour qui signale les vaisseaux en mer, c'est le château Saint-Elme; cet autre à gauche, c'est le fort Ricasoli; là-bas, dans l'éloignement, avec ses quatre rangs de batteries, c'est le château Sant'Angelo; et là-haut, je le reconnais à ce grand étendard qui flotte, là-haut c'est sans doute le palais du Grand-Maître.

Ce ne fut qu'après avoir répondu à toutes

les questions que nous firent les gardes et les sentinelles du premier fort qu'il nous fut permis de passer outre, et que je pus voir la superbe perspective de l'intérieur du grand port; l'effet de ces digitations profondes qu'il enfonce entre cinq presqu'îles couvertes d'édifices; l'ensemble de toutes ces forteresses réunies et de ces trois villes La Valette, La Vittoriosa et La Sangle, assises en amphithéâtre autour du port, avec la couronne de clochers, de coupoles, de phares et de moulins à vent, qu'elles élèvent par dessus leur ceinture de remparts : coup d'œil qui ne ressemble à celui d'aucune ville au monde, et qui ne le cède peut-être à aucune en magnificence. J'admirais tous ces édifices superposés, et si solidement construits, qu'ils me semblaient autant de palais; je m'étonnais de ces hauts et formidables bastions qui leur servent de base, de la blancheur de ces murs et de ces maisons, et de tout ce qu'il y a de grandiose en effet et d'étrange dans l'arrivée et dans l'aspect de Malte.

« C'était le matin, à ces premières heures qui précèdent la chaleur du jour, et où tout, dans les villes du midi, est animation et mouvement. Mille rumeurs s'élevaient du port, mais

dominées et couvertes par le grand bruit de cloches éternel à Malte, et qui plane au dessus de cette ville guerrière comme un dôme d'atmosphère sonore et religieuse.

« Cependant nous avancions toujours. Ici c'étaient les galères, les galères à l'ancre qui attiraient mes regards surpris par la grandeur de leur masse et leur structure bizarre, ici les barques que j'avais aperçues d'abord; puis, au milieu du murmure et du mouvement de ceux qui allaient et venaient, des cris inusités, un langage et des vêtements d'un aspect oriental; mais, surtout et partout, ce qui frappait mes yeux, à la poupe des navires et à celle des galères, au haut des mâts et des forteresses, sur les arsenaux, les palais et les églises, dans la Vittoriosa et dans la cité Valette, de près et dans l'éloignement, c'était la croix blanche en champ rouge, le pavillon de cette grande Religion de Malte, incessamment arboré chaque jour, et qui donnait à la ville, ainsi perpétuellement pavoisée, un air de combat et de fête et d'éternelle victoire.

« Mais plusieurs barques environnaient notre bâtiment : voilà nos chevaliers à répondre à maintes et maintes questions, et à

échanger des bonjours avec d'autres chevaliers; nos Maltais à satisfaire d'autres Maltais. Moi, je n'étais accueilli par personne!.. Je vous l'avoue, en ce moment tout mon enthousiasme tomba; mais je songeai à la maison de ma mère, et des larmes me vinrent aux yeux. »

Le jeune homme se tut. Il y eut un moment de silence que n'interrompit point Fleur-d'Épée, car il reprit de lui-même.

— Les chevaliers quittèrent le navire, et je ne les revis plus; mais nous autres, nous dûmes passer sur la barque de santé, montée par un nouveau chevalier, commissaire de la marine. Celle-ci sortit du grand port par l'entrée même que nous venions de franchir, et, doublant la pointe du fort Saint-Elme, nous conduisit dans les bâtiments du lazaret, où je demeurai jusqu'au lendemain livré à mes inquiétudes. Le lendemain, vers le milieu du jour, et après quelques formalités remplies, une autre barque nous déposa à la porte Marsamuschet; mais je n'entendis pas le murmure des habitants que j'avais remarqué la veille à notre entrée dans le port. Soit que cela dépendît de l'heure de la journée, qui était différente, soit que cette partie de la

ville fût plus solitaire, il régnait partout le plus grand silence. Quand nous fûmes montés dans la ville, je promenai mes regards étonnés autour de moi, sans apercevoir d'autres personnes que les soldats qui occupaient ce poste. Je ne songeais pas même encore que cet habit qu'ils portaient allait devenir le mien. L'on nous fait avancer le long des remparts qui font face au fort Manoël : partout le même silence, partout la même solitude. J'ai toujours été subitement impressionné par les lieux, les objets et les sensations extérieures. J'eus alors dans mon cœur un pressentiment de mon infortune. Tant que j'avais eu un délai devant moi, j'avais reporté mon espérance au delà de ce délai ; à présent que je touchais au terme, une idée subite d'abandon m'envahissait tout entière. Je sentis mon néant. Je me trouvai comprimé dans ces murs où j'entrais pour la première fois ; je devinai vaguement que ma plainte n'aurait pas même le retentissement du bruit de mes pas, dans cette ville qui pesait à présent sur moi du poids d'une invincible puissance ; je jetai un regard sur les misérables qui m'accompagnaient, sur leur accoutrement et sur le mien. Grand Dieu! quels

compagnons et quelle recommandation !

« Nous marchions toujours, lorsqu'un peu plus loin que la batterie Saint-Sébastien, on nous introduit dans le vestibule d'un bâtiment assez vaste, de là dans un corridor où l'on nous range en haie ; puis l'on nous annonce le colonel. Il paraît ; c'était un homme de petite taille, d'un regard aussi brusque que sa parole. Il se nomme le bailli de Freslon. »

— Je l'ai vu, dit Fleur-d'Épée.

— Il parcourt la file, passe et repasse, et ordonne qu'on nous conduise à la congrégation de guerre où il ne tardera pas à nous rejoindre.

— Enfin, dit Fleur-d'Épée, vous allez donc réclamer !

— Pendant la route, j'examinais les rues, les maisons closes qui cachent leurs balcons sous des tribunes vitrées ; je ne voyais ni n'entendais personne ; ma surprise augmentait à chaque pas. Tout bruit m'eût semblé préférable à ce silence lugubre. Enfin, nous arrivons sur la place : là j'aperçus quelques hommes mal vêtus et quelques soldats que la curiosité attirait sur notre passage. Nous entrions à la congrégation de guerre.

« Voilà l'instant de la crise, me dis-je en ce moment ; allons, du courage ! Comme le cœur me battit alors !

« Nombre de chevaliers étaient là à nous attendre. Le chevalier de Ligondez, provéditeur, assis au bout d'une longue table, tenait en main le paquet, le fatal paquet des enrôlements. Il lit à haute voix les engagements, il appelle les hommes, et, à mesure qu'ils passent devant lui, il compte vingt-cinq livres complémentaires de la pareille somme déjà payée par les recruteurs, à Marseille, et que touchait aussitôt le fourrier de la compagnie où la recrue devait entrer.

« Je ne sais quel malheur voulut que je fusse appelé le dernier. Ce fut un malheur, sans doute, car, arrivé là, le chapitre des plaintes et des réclamations était déjà épuisé: chaque homme, à tort ou à raison, avait eu un grief ou un faux à relever dans l'acte de son enrôlement. Ceux qui étaient enrôlés pour huit ans avaient prétendu ne s'être engagés que pour six années ; ceux qui l'étaient pour six avaient réclamé pour un engagement de quatre ans. Pas un qui n'eût eu quelque plainte à faire entendre : la mienne en

devait être affaiblie d'autant. Enfin, on m'appelle.

« — Monsieur, dis-je en m'avançant vers le chevalier de Ligondez, je me refuse à toucher les vingt-cinq livres que vous déposez entre les mains du fourrier ; ce serait reconnaître un engagement qui est un faux manifeste : le nom dont vous m'avez appelé n'est pas le mien ; il y a ici substitution de personne....

« — Ah ! ah ! s'écria le colonel en m'interrompant, voici du nouveau, et nous allons avoir affaire à un parleur... Vous n'êtes pas en France ici... Mais ce serait à n'en pas finir s'il fallait les écouter tous, comme si, à chaque arrivage de recrues, ce n'était pas la même comédie à voir recommencer !

« —Croyez-moi, me disait en même temps le chevalier de Ligondez, prenez les vingt-cinq livres comme les autres, gardez la paix et appliquez-vous à faire votre devoir de soldat.

« — Jamais ! repris-je, jamais je ne consentirai....

« — Jeune homme ! interrompit plus sévèrement le provéditeur, si vous aviez des réclamations à faire sur la nature de votre en-

gagement, c'était à Marseille qu'il fallait les faire entendre, à Marseille où M. le chevalier de Foresta y eût fait droit, et non pas ici où nous ne pouvons les vérifier.

«—Ah! mais, dit un autre chevalier, qui jeta les yeux sur l'acte d'enrôlement par dessus l'épaule du chevalier de Ligondez, il a réclamé à sa façon, car la note en marge porte qu'il a déjà été repris à Marseille comme déserteur.

« J'ouvrais la bouche pour faire observer que le chevalier de Foresta était trompé dans le choix qu'il avait fait de ses caporaux de recrues ; que ceux-ci compromettaient là-bas l'honneur et l'équité de la Religion, quand le colonel, m'interrompant de nouveau :

«—Allons, que cela finisse ! Nous en avons assez de ces récriminations et de ces impostures. Souvenez-vous que nous vous surveillerons, et que nous avons ici des fers, des cachots et des galères ! — Et le voilà qui se promène de long en large, frappant de temps en temps la terre avec sa canne.

«A ce mot d'imposture, j'avais levé les yeux sur le bailli de Freslon. Sans doute le regard menaçant que je lui lançai et le geste que je fis pour me porter en avant furent remar-

qués du chevalier de Ligondez, car aussitôt :

— Fourriers, dit-il, emmenez cet homme, conduisez-le à la caserne, et qu'il y soit sur-le-champ incorporé dans sa compagnie. — Si nous ne nous trompons, ajouta-t-il en se tournant vers le colonel et comme on m'emmenait, M. le bailli de Freslon aura quelque peine à le réduire.

« Voilà, Flora, quel fut le sort de ma réclamation.

— Quoi! vous êtes-vous donc arrêté là ? A votre place, j'aurais...

— A ma place, vous n'auriez rien fait de plus. D'abord ce mot d'imposteur m'exaspéra. Je pris en haine tous ces chevaliers; puis le calme me revint, je me résolus à tout souffrir plutôt que de m'exposer à subir une pareille humiliation. Je me sentis grandir sous l'injure, je méprisai leur mépris, je me réfugiai dans ma propre estime et dans mon droit. Je sentis en moi quelque sérénité comme celle des martyrs. Et puis, un jour, me disais-je, je les confondrai sans réplique. Car, ainsi que je vous l'ai dit, j'avais alors l'espoir, et je le conservai longtemps, que ces titres qui prouvaient mon état me seraient prochainement renvoyés, et je

les voulais attendre pour protester à la face du ciel et devant tous, sans qu'aucun osât désormais m'appeler imposteur. »

Feur-d'Épée secoua tristement la tête, comme si elle n'était pas convaincue.

«—Mais j'oubliais, continua-t-il, une autre scène qui acheva de me réduire et qui fit que j'acceptai silencieusement mon sort jusqu'au grand jour que j'espérais bientôt voir venir. Le fourrier, qui avait été plus ému de ma plainte que de celle de tous les autres ensemble, parce qu'il m'avait vu refuser les vingt-cinq livres, n'ayant pas trouvé à la caserne le capitaine de ma compagnie, me conduisit à l'auberge de Provence. Nous attendîmes près de trois quarts d'heure dans le vestibule. Le chevalier qui devait être mon capitaine paraît enfin. Le fourrier lui adresse la parole en italien, après quoi le chevalier jette sur moi un regard de côté, me mesure de l'œil et détourne dédaigneusement la tête. — Le fourrier et lui continuent la conversation en s'avançant dans la rue. Je les suivais à quelque distance; comprenez-vous cela, Flora, je les suivais! Arrivés sur la place, le fourrier me fait signe d'avancer, et le chevalier me demande du ton le plus méprisant : « Que

veut dire le prétendu engagement dont on parle! Cela ne se conçoit pas... Croyez-moi, ne faites pas tant le difficile, vous pourriez vous en repentir. Et puis, qu'espérez-vous faire? Sortir d'ici? pour aller où? Chez de misérables parents d'où sans doute la pauvreté vous a chassé....

— Monsieur, interrompis-je vivement, mes parents valent peut-être mieux que les vôtres, et ne sont pas faits pour être méprisés : vous pourrez un jour vous en apercecevoir.

« Le chevalier rougit, ouvrit un œil menaçant et se mordit les lèvres.

— Fourrier, dit-il, à la première faute que fera ce coquin, mettez-le aux fers. Dieu me damne, si je ne le fais pourrir en un cul de basse-fosse.

« Il faut vous dire que nous nous trouvions alors en face du palais du Grand-Maître ; tous les chevaliers en sortaient, quand celui qui venait de nous quitter les rejoignit. Au récit qu'il leur fit, je le pense, et aux regards peu favorables qu'ils jetèrent de mon côté, je compris que je n'aurais désormais rien à attendre de la bienveillance, mais seulement du droit le mieux prouvé.

— Quoi donc! est-il possible, demanda Fleur-d'Épée, que pas un seul ne vous ait accordé un témoignage, une parole d'intérêt?

— A moi? Jamais! et je n'y aurais pris garde. Accepter leurs faveurs, les grades qu'ils m'ont offerts depuis, c'eût été comme pour l'argent de l'enrôlement, c'eût été accepter mon sort! Je n'ai fait que le subir; je me suis soumis à la force des choses en attendant de l'avenir, ce que l'avenir, hélas! ne m'apporta pas.

— Mais depuis....

— Depuis lors bien du temps s'est écoulé; mais quand le terme arrivera, je n'aurai du moins accepté d'eux que le nom qu'ils m'ont imposé.

— Le nom qu'ils vous ont imposé?... Quel nom est donc celui-là, mon ami, que vous ne me l'avez pas encore dit?

— Ce nom? Montalan! un nom infâme, le nom du traître qui m'a dépouillé; un nom qui me pèse comme le déshonneur, qui n'est pas mon nom de gentilhomme, le nom de mon père, mon nom de Bretagne, le nom de ma famille?

— Montalan! répéta Fleur-d'Épée; ce nom n'est pas laid pourtant.

— Mais ce n'est pas le mien! vous dis-je. Ne comprenez-vous donc pas ceci, Flora? Et ce nom de Montalan, tenez, ne le prononcez jamais, il souille votre bouche, et il me semble qu'il me flétrit devant vous.

— Eh bien! ami, dites-moi le vôtre, votre nom de gentilhomme. Je vous le jure, j'ai déjà oublié cet autre.

— Le mien, Madona Flora! à quoi bon vous le dire, et que vous apprendrait-il? C'est comme mon blason, y connaîtriez-vous rien?

— Si fait, répondit Fleur-d'Épée; tout le monde à Malte sait blasonner : c'est ici la ville des armoiries et de l'Héraldique.

Le jeune homme s'était levé, car l'heure où il devait se retirer était déjà passée; mais, déjà prêt à sortir, il revint sur ses pas; et, comme s'il était vaincu dans son secret et forcé d'en dire le dernier mot :

— Eh bien! dit-il, connaissez-vous ceci : Je porte écartelé de Gueule aux neuf Macles d'or qui sont de ma mère.....

Fleur-d'Épée, déjà distraite, s'était accoudée sur le clavecin, où ses doigts frappaient

vaguement quelques notes ; mais à ces mots, qu'elle entendit, elle se redressa soudain :

— De Gueule aux neuf Macles d'or !... s'écria-t-elle. Mais ce que vous dites là, le savez-vous bien, ce sont pièce pour pièce les armoiries du Grand-Maître !

— J'écartèle de Gueule aux neuf Macles d'or qui sont de ma mère et qui sont de Rohan, répéta, non sans quelque solennité, le jeune soldat ; et d'Azur à l'Écureuil d'or qui est de Jocet et qui est de mon père.

Puis, là-dessus, il sortit.

— Neveu du Grand-Maître et chevalier de Jocet! s'écria enfin Fleur-d'Épée, quand il fut déjà loin et qu'elle recouvra la parole, ah ! je sais maintenant quel autre ici a pris ta place et ton nom ! Ah ! la malheureuse femme que je suis !

CHAPITRE IV.

François de Lorraine, grand-prieur de France, père du duc de Guise, vint à Malte avec deux galères, et avait sa capitanie, la poupe dorée et les tentes de bon drap, les banderolles et autres ornements à proportion. Il mit pied à terre avec vingt-quatre pages vestus d'escarlatin ; et, quelques jours après, vint son navire chargé de toutes sortes de biens et de provisions. Il présenta à l'Église conventuelle l'effigie de saint Jean-Baptiste, l'aigle de saint Jean l'Évangéliste, et la statue de Moyse, tout de bronze, et de riches parements pour le grand autel, et autres présents à la chapelle de Notre-Dame de Philerme.

(Baudoyn. *Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Hiérusalem*, liv. xiv.)

I.

Quelque temps après qu'Alain se fut éloigné, la camérière ouvrit la porte de la chambre de jour où Fleur-d'Epée était demeurée plongée dans ses réflexions, tour à tour agitée ou immobile, et lui demanda si elle ne voulait pas recevoir Monsieur le

Bailli de Manosque, qui attendait au bas du degré la permission d'être admis auprès d'elle.

Fleur-d'Épée hésita un moment; puis, calculant sans doute qu'Alain ne pouvait revenir de sitôt :

— Faites monter Monsieur le Bailli, dit-elle; mais d'abord levez le store du côté de la terrasse.

Car tel était le signal convenu : le store baissé, elle était seule et Alain pouvait entrer de ce côté; le store ouvert, elle était sortie, ou n'était pas seule. Depuis long-temps et à chaque heure du jour, le store était baissé.

Cependant Fleur-d'Epée se leva et disparut dans sa chambre de nuit, tandis que le Bailli de Manosque était introduit dans celle qu'elle venait de quitter, et il y demeura quelque temps seul.

C'était un vieillard de taille au dessus de la moyenne, encore droite et mince; si rigoureusement qu'il fût vêtu et conformément aux statuts, son habit noir laissait jour à une profusion de linge d'une finesse, d'une blancheur et d'une recherche extrême; il avait les cheveux soigneusement coiffés et

recouverts d'un nuage de poudre; il portait un brillant de grand prix dans la dentelle de son jabot, un autre au petit doigt de la main gauche, et il tenait à la main un jonc à pomme d'or; sa grande croix de l'Ordre et ses boucles d'or étaient d'un éclat irréprochables.

Le Bailli de Manosque était fort connu dans l'Ordre, pour sa science des traditions, des statuts et des coutumes, pour son exactitude sur l'étiquette et sa connaissance du cérémonial ainsi que des généalogies : il était, du reste, d'une famille qui s'était toujours fait gloire de mettre à Malte et dans tous les chapitres possibles. Bien des chevaliers de son nom s'étaient succédés à Rhodes et à Malte, depuis la fondation; il disait qu'en comptant bien, il en pouvait trouver quatre-vingt dix-sept sur les listes des prieurés, comme les Castellanne; et il affectait de se soucier peu de cet adage, à l'usage de la langue de Provence, qui, pour désigner les familles d'alors les plus fécondes en chevaliers, disait : Pontevez, Glandevez et Barras.

Sa figure avait cette amabilité d'expression dont le type semble avoir disparu avec les

vieillards du siècle dernier ; et quoique les années eussent empreint dans les rides et sur la couleur de son visage la trace irrécusable de leur passage, les yeux demi-clos au fond de leur orbite, si profondement creusée qu'elle fut, conservaient comme une lumière et un arrière reflet de jeunesse, les dents étaient demeurées belles, et les commissures du nez et de la bouche s'étaient façonnées de manière à garder, même dans la gravité, une expression de sourire, aujourd'hui bienveillant, sans doute charmant jadis.

Car les vieillards de ce temps pouvaient se résigner à tout perdre de la jeunesse, hors la grâce et l'esprit. Ils en gardaient jusqu'au bout l'allure, l'intention et le langage; et, comme en ratification de leur droit, la poudre était venue qui, cachant les cheveux gris et blanchissant les jeunes têtes, semblait avoir nivelé tous les âges.

Quand Fleur-d'Epée rentra, elle surprit le Bailli de Manosque qui s'accommodait devant le trumeau; mais celui-ci, se retournant et venant à sa rencontre, et lui offrant la main :

— Que j'ai payé bien cher, Madame, dit-il en la conduisant vers une chaise longue où

elle s'assit, les moments que j'ai passés près de vous et qu'ils ont été suivis de peine cruelle !

En même temps, il lui baisa une main, puis l'autre ; puis avec une galanterie moitié tendre, moitié respectueuse et qu'autorisait l'âge, il réunit ces deux charmantes mains dans une des siennes et les baisa toutes les deux à la fois.

— De quelle peine entendez-vous parler, Monsieur le Bailli? lui demanda Fleur-d'Epée, en levant les yeux sur lui avec inquiétude ; auriez-vous donc été malade, ou bien quelque malheur....?

— Non pas cela, répondit le Bailli en s'asseyant sur un fauteuil, à quelques pas d'elle, non pas cela : je parle de la peine d'être demeuré si longtemps sans apercevoir vos beaux yeux, et d'avoir été repoussé chaque fois que je me suis présenté à votre porte ; j'en ai eu de l'humeur comme un dogue. Vrai, votre vestibule, fût-il rempli de griffons, d'autruches, de loups-garoux et de coqsigrues qui en défendissent l'entrée, vous ne seriez pas mieux gardée.

— Oh ! monsieur le Bailli, quelle belle

garde d'honneur et que vous me la formez d'un bon choix !

— Mais, c'est qu'au moins Juana, votre camérière, vaut à elle seule tous ces monstres-là !

Le Bailli et Fleur-d'Epée, se prirent à rire.

—Ce n'est pas caprice, non, reprit celle-ci en se composant un air sérieux et jouant négligemment la tristesse; mais, en vérité, j'ai été malade à périr, les veilles me tuaient, depuis longtemps je ne suis pas bien du tout; j'ai un fond d'abattement qui me fait peur; il m'a bien fallu me jeter dans le régime, fermer ma porte....

— Oui, oui, régime de veuve et de belle veuve, encore éprise du même feu; cela vous fait grand honneur au moins, depuis plus de six mois que cela dure ! et l'on ne parle que de cela depuis l'auberge de Provence, jusqu'à celle des Bavarois[1], ces nouveaux venus qui se sont entés sur la langue d'Angleterre ! Porte close, fenêtres aussi, une solitude de récluse, un deuil.....

Le vieux Bailli s'arrêta, car au regard qu'il jeta sur la personne de Fleur-d'Epée, il ne la vit rien moins qu'en deuil.

Quand on lui avait annoncé le Bailli de

Manosque, elle avait dû se retirer pour donner un coup d'œil à sa toilette, et au bout d'un moment elle était revenue, non pas en grande parure, mais en deshabillé fort séant, sa robe en mousseline des Indes ouverte et sans paniers, la jupe comble de falbalas, avec un corset garni d'une échelle de rubans couleur de rose noués galamment.

En ce moment elle était à demi couchée sur sa chaise longue, elle avait pris une navette garnie d'or et faisait des nœuds par contenance; son attitude était pleine de grâce et ne dérobait aucun des charmes de la taille. Ce que l'on voyait de ses épaules était d'une jeunesse, d'un contour et d'une blancheur adorables; sa jupe, un peu relevée par l'ouvrage du hasard, laissait voir, dans une mule toute mignonne, un pied d'une délicatesse et d'une forme parfaite ; son regard doux et languissant, sa physionomie animée et touchante, portaient une expression de tendresse indicible qui aurait remué un cœur plus insensible que celui du vieux Bailli.

Aussi demeura-t-il quelque temps à la contempler.

— J'allais dire que vous étiez en deuil, reprit le Bailli de Manosque, mais je vois là des rubans couleur de rose qui me donnent un formel démenti ; d'un autre côté, vous vous plaignez de vapeurs qui vous excèdent, et je vois un charmant visage, qui fort heureusement ne s'accorde pas le moins du monde avec vos plaintes. D'aventure, ma chère enfant, ne me donneriez-vous pas aussi un démenti sur un autre point, et quand je dis que vous êtes inconsolable, seriez-vous toute consolée ?

Ce n'était pas la première fois qu'il était revenu jusqu'à Fleur-d'Épée, ce que l'on disait d'elle, que le regret de l'emprisonnement de son chevalier causait la solitude où elle se renfermait : elle s'en était sentie aise et n'avait rien fait pour mettre à néant ce bruit. Ce fut d'abord un moyen de se dispenser de paraître, de se dérober aux empressements des autres prétendants, et, plus tard, de donner à Alain tout son temps et tout son amour..... Peut-être, à cette question du bailli de Manosque, regretta-t-elle de n'avoir pas pris garde à des rubans de deuil, cependant elle répondit :

— Je n'ai aimé qu'une fois en ma vie, Monsieur le bailli, et c'est d'un amour qui ne finira qu'avec moi.

— Eh! bien! c'est grand dommage en vérité, belle dame; d'abord pour tous ceux que vous n'aimerez pas, et puis aussi pour vous même qui aimez là quelqu'un, il faut le dire, de bien indigne d'un tel amour.

Fleur-d'Épée ne releva pas les yeux, occupée qu'elle était, en ce moment, de sa navette et de ses nœuds, et elle ne répondit que par un sourire empreint de quelque doute.

— Quoi! vous ne m'interrompez pas comme d'habitude? vous ne me défendez pas de continuer? vous ne changez pas de propos? Dieu sait que ce n'est pas la première fois que je vous chapitre à cet égard, tant je m'estimerais heureux de vous ouvrir les yeux. Tenez, je sors du fort Manoël, je viens d'y voir votre chevalier : eh bien! dussé-je attirer sur moi vos foudres et vos carreaux, je suis forcé de le dire, il est plus maussade, plus vulgaire, plus odieux que jamais, c'est au point que je n'y retournerai plus.

— Que vous a-t-il donc fait de si déplaisant aujourd'hui?

— N'attendez pas de moi que je vous le répète, je ne le saurais, et avant d'avoir achevé, j'aurais expiré d'angoisse. Ce ne sont que façons basses de s'exprimer, et que pensées à l'avenant: pas un sentiment qui dénote un cœur noble. Si fait pourtant, il m'a parlé de vous et chargé de quelque message, et voilà pourquoi je me suis efforcé de pénétrer aujourd'hui jusqu'en ce sanctuaire si bien gardé; mais pour tout le reste, oh! fi donc, je me sens des nausées rien qu'à songer à ces manières et à ce langage qui lui mériteraient à eux seuls ses vingt années de prison.

— Ne m'avez-vous pas dit, monsieur le Bailli, qu'il les avait autrement bien méritées?

— Lui! mais, vrai Dieu, il les a méritées vingt fois. N'est-ce donc rien que d'être allé grossièrement insulter sur son propre vaisseau la personne de Monsieur l'amiral de de Venise? et auparavant que n'avait-il pas fait? tenez, je le connais depuis son arrivée dans l'île, et rien qu'à le voir se présenter, je l'ai jugé tel qu'il s'est montré depuis.

Jusqu'à ce jour, Fleur-d'Épée avait écarté tout propos qui avait trait à ce chevalier

qu'elle n'avait ni aimé, ni regretté, qu'elle avait à peine connu ; d'abord ce fut indifférence, et plus tard elle se sentit blessée de ce souvenir dans son affection pour Alain. Mais aujourd'hui un secret sentiment de curiosité et de rapprochement ne lui permit pas de laisser tomber les paroles du bailli.

— Monsieur le bailli, dites-moi donc comment il s'est présenté ? je suis sûre que vous êtes bien sévère à son endroit.

Mais le bailli de Manosque, emporté par son sujet, continuait :

— Ce n'est cependant pas qu'il soit de même espèce que ces nouveaux venus qui abondent aujourd'hui dans l'île et que Monsieur le grand-maître reçoit avec trop de facilité. On a beau dire qu'ils font les preuves des bisaïeux et bisaïeules paternels et maternels, je soupçonne que, parmi ces bisaïeux, il en est plus d'un qui fut un noble de la cloche, un maire ou un échevin de quelque bonne ville, — savonnettes à vilains que tout cela ! — Ou bien un anobli par quelque charge de secrétaire du roi, par quelque charge de robe : comme si de la robe d'un magistrat on prétendait faire la cotte d'armes d'un guerrier, et attacher à cette robe les privilèges de

la vraie noblesse; ou comme si des gens qu'on n'a jamais vus les armes à la main pour le service de leur pays, pouvaient arrêter, à force d'argent, le sang roturier qui coule dans leurs veines! Non, non, le bisaïeul lui-même, pour que les preuves soient régulières, doit avoir été gentilhomme de nom et d'armes. C'est mon avis, j'y persiste. Quant à la bisaïeule, il est malheureusement arrivé que la noblesse épuisée par les dépenses inévitables dans la guerre, a depuis longtemps été obligée pour se soutenir, de trafiquer, si j'ose ainsi dire, de son sang par des mariages inégaux. Mais ce que je dis ici n'est pas le cas du chevalier de Jocet. Vraiment non, les Jocet sont bons gentilshommes et d'épée, sans illustrations c'est vrai, mais d'ancienne extraction dans leur province, ce qui veut dire vieux comme le sol. Quant aux Rohan...

Ici Fleur-d'Épée, craignant que le bailli, une fois sur ce terrain, ne devînt intarissable, lui répéta sa question.

— Quoi, vous désirez connaître cela! se récria le bailli, d'honneur le cas est nouveau? serait ce donc, ma belle dame, qu'ainsi que les vieilles femmes qui aiment mieux dire du mal d'elles-mêmes à leur confesseur, plutôt

que de ne point parler d'elles; les jeunes aiment mieux entendre dire du mal de leur amant, plutôt que de n'en entendre rien dire ?

— Trève aux railleries, Monsieur le bailli, dit en souriant Fleur-d'Épée, comment donc se présenta-t-il à vous?

— Comme un cuistre, car il n'avait pas même la grâce d'un écolier. Il sortait de chez le Grand-Maître quand il se rendit chez moi; il avait à me remettre une lettre, une lettre posthume d'un de mes plus anciens amis, du commandeur de Rigondie, qui s'était retiré depuis longtemps dans sa commanderie en Bretagne. Au nom qui me fut annoncé et au nom de celui dont ce jeune homme me remit la lettre, je le gracieusai fort. Cependant le premier coup-d'œil que je jettai sur lui, n'avait pas été satisfaisant: figurez-vous qu'il ne savait ni entrer, ni saluer, ni parler, ni s'asseoir. Je lus d'un bout à l'autre la lettre de mon vieil ami; il louait à outrance son jeune protégé qui promettait, me disait-il, d'être un cavalier accompli : son éducation était parfaite ; il avait fait ses humanités et ses académies, il n'était pas neuf à l'apprentissage des armes; quant à ses ma-

nières, elles étaient du premier bon, sa figure intéressante, son extérieur et ses sentiments ceux d'un gentilhomme, sa naissance telle qu'à Malte elle devait mettre à même de tout; il ne lui manquait peut-être que l'air du grand monde, et cette aisance dans le jargon qui a pris la place du véritable esprit, mais il serait à meilleure école à Malte que nulle part ailleurs, pour acquérir les façons de l'extrêmement bonne compagnie. — Le commandeur de Rigondie me priait de m'y employer et de diriger ce jeune homme, puis il en tirait le pronostic : il aurait acquis bien vite le vol des dames et le jargon de la galanterie; fait et né comme il était, il parviendrait à toutes les fortunes de l'Ordre. Bref, mon vieil ami ne tarissait pas. Sa lettre était longue, et je la lus en entier : mais eussiez-vous, ma belle dame, toutes les guimauves de l'univers à mon service, je n'entreprendrais pas, si je tenais en main cette lettre, de vous en faire tout haut la lecture, car le disparate m'étoufferait à la gorge, et, malgré votre amour, vous sauterait aux yeux.

Fleur-d'Épée, devenue pensive et triste, avait suivi chaque mot de cet éloge :

— Oui, oui, se dit elle alors à elle-même mais à demi-voix, dans la rêverie où elle tombait, sa figure est intéressante, son air et ses sentiments sont ceux d'un gentilhomme! fait et né comme il est, il pouvait prétendre à toutes les fortunes de l'ordre de Malte, oui, c'est bien cela !

— Comment c'est bien cela! s'écria le bailli, vous voilà comme le commandeur de Rigondie ! non, mille fois non.—Je suis fâché de vous contredire, Madame, mais ce n'est pas cela du tout ! Que les femmes soient inexplicables dans leurs préférences, c'est convenu : mais qu'un homme d'un esprit sain, comme mon vieil ami qui avait vu le monde et qui avait toujours été mêlé aux meilleures compagnies, portât un tel jugement sur un tel jeune homme, c'est ce que je n'ai jamais compris. J'eus beau me dire qu'il l'avait vu naître, puis grandir; qu'il l'avait suivi des yeux enfant, puis jeune homme ; je ne m'expliquai pas un pareil aveuglement, et je ne me le suis jamais expliqué.

« Tenez, ce fut à ce point que je crus m'être trompé, et quand j'eus fini la lecture de cette lettre, je me frottai les yeux et je regardai de nouveau ce jeune chevalier;

mais je le revis tel que je l'avais vu, un corps mal fait, point d'air, de taille, ni de contenance; je ne vous parle pas de la disgrâce de sa figure, une physionomie en dessous.....

— Oh ! vous êtes bien sévère, et ne l'avais-je pas dit? interrompit Fleur-d'Épée, que l'incartade du bailli avait rendu à elle-même.

Celui-ci fit un signe de tête négatif :

— Je ne demandais qu'à être indulgent; je lui parlai, mais quelles réponses me fit-il, et dans quel langage trivial ne me les fit-il pas! Une façon de s'exprimer basse et commune, je vous le répète! Tout ce qu'il faisait et disait était d'une maussaderie et d'un gauche insoutenable. Où donc le commandeur de Rigondie avait-il la tête? Je n'y tins pas. « — Le commandeur de Rigondie était-il tombé en enfance dans ces derniers temps, lui demandai-je doucement et d'un air d'intérêt. — Le commandeur de Rigondie ? répéta-t-il, mais il se porte bien, je pense. » Notez que le commandeur de Rigondie était mort depuis plus d'un an! Je vous dis ceci, parce qu'alors et depuis, et sur tout sujet, je n'en ai su tirer qu'incongruités et balourdises, et je vous en cite une entre mille. Pour tirer au court, je m'informai quel accueil il venait de recevoir du

Grand-Maître; et quand j'appris que l'Éminentissime lui avait assigné pour demeure l'Albergo de France, où il aurait, comme les autres chevaliers de sa langue, un logement, les tables du trésor, et un domestique; et lui avait fixé de plus quelque deux cents louis de pension sur sa cassette : je compris que monseigneur le Grand-Maître l'avait jugé ainsi que je faisais moi-même, et que ce beau chevalier ne prendrait jamais l'état de neveu.

— Quoi ! n'a-t-il donc en vérité jamais pris l'état de neveu !

— Jamais, que je sache ! bien est vrai qu'il a fait beaucoup de bruit de sa parenté dans les auberges des langues et ailleurs, et auprès de vous peut-être pour vous séduire, belle dame ; mais tout cela est demeuré à l'état de bruit de sa part, sans que le Grand-Maître l'ait reconnu par un seul mot. J'ai toujours pensé que monseigneur de Rohan, peu satisfait à première vue, voulut le mettre à l'épreuve, et l'épreuve ne fut pas brillante.

— Cependant le propre fils de la sœur unique du Grand-Maître a bien le droit...

— Tarare ! fit le bailli, que pouvait-il es-

pérer de plus? Une plus forte pension? Sachez, ma chère enfant, que tous les biens de l'Ordre en France sont aujourd'hui sous le séquestre; que les responsions des prieurés ne rendent plus une obole au sacré trésor; que cependant beaucoup de gentilshommes français accourent en foule ici pour faire les vœux de Malte, parce que, dans l'émigration et le dénuement de la noblesse française, Malte leur semble offrir une ressource; sachez aussi que le Grand-Maître est trop généreux pour les écarter, soit par insuffisance de preuves dans les bisaïeux et bisaïeules, soit par défaut d'argent dans le trésor de l'Ordre, et que pour soutenir, dans ce dépourvu de tout revenu, les trois langues de France et ces chevaliers qui arrivent n'ayant plus que la cape et l'épée, il vide jusqu'au fond ses propres coffres et son épargne particulière.

— Mais, dit encore Fleur-d'Épée, le rang ne se compose pas seulement de pensions et d'argent, et pour un neveu si proche...

— Oui, s'il avait été autre, interrompit le bailli, le Grand-Maître, je n'en doute pas, se fût montré différemment. Mais ne voulez-vous pas qu'il mît un pareil personnage, pardon si

je vous blesse, en parallèle et de pair avec le prince Camille de Rohan, avec le prince Camille qui, quoique cousin éloigné, car il n'est pas des Rohan-Polduc mais des Rohan-Soubise-et-Montbazon, a pris le titre et l'état de neveu; avec le prince Camille qui a parcouru toute l'Europe avec un faste et une magnificence sans égale, qui a tous les dehors du plus grand seigneur qui se puisse voir et de plus ici un rang dans les nues, qui tient les commanderies de Pézénas dans la langue de Provence, de Sommereux et de Castres dans la langue de France, et qui, pour achever, est grand croix de l'Ordre, et grand prieur d'Aquitaine! Eh! que vous en semble?

Fleur-d'Épée avait défendu tout à l'heure les droits de neveu du Grand-Maître, en songeant à celui qu'elle aimait; mais, à cette interpellation du bailli, envisageant par contre-coup en elle-même ce qu'était le Montalan, elle demeura sans réponse.

— Bon Dieu! reprit le bailli, il n'avait pas besoin d'appartenir de si près au Grand-Maître pour arriver aux commanderies, il suffisait qu'il fût de Bretagne, et qu'il payât de sa personne. Le Grand-Maître affectionne

pardessus tout les chevaliers de cette province, sans doute en souvenir de son malheureux père. Aussi les chevaliers de Bretagne, qui sont ici ont pris un grand vol depuis ce magistère, et leur fortune en appellera d'autres.

« Le chevalier de Jocet eût fait comme les chevaliers de Boisgelin et de Guébriant, qui ne font que d'arriver, mais que je vois en bon chemin de parvenir; comme les chevaliers de la Bourdonnaye, de Lenjame et de Cornulier, qui ont les commanderies de la Guerche, de Thévalle et de la Rochevilledieu ; comme le chevalier de Calan, qui est devenu bailli, et qui tient la commanderie de Mauléon ; comme le chevalier de Freslon, aujourd'hui bailli, qui est pourvu pour son compte de la commanderie de la Feuillée, puis encore de la commanderie magistrale de Piéton[1], et qui a déjà fait arriver son neveu, de même nom que lui, au généralat des galères. Il est vrai que le bailli de Freslon est de tout à la cour du Grand-Maître; il vint à Malte, il y a longtemps déjà, avec une ambassade qui fut dépêchée ici par les états de Bretagne : depuis il y est demeuré, et.....

— Monsieur le bailli, interrompit encore

Fleur-d'Épée, vous n'avez donc pas su ce qui se passa entre le Grand-Maître et le chevalier dont vous parliez, à la première audience qu'obtint celui-ci de son altesse éminentissime.

— Quand ce beau neveu me vint faire sa première visite, il sortait de chez l'éminentissime Grand-Maître. Mais il ne me rendit rien que ces détails de cassette et de pension, tels que je vous les dis, et je ne me sentis pas de cœur à lui demander autre chose. Je devinais, de reste, ce qui en avait dû être. Je ne l'ai vu qu'une seule fois en présence du Grand-Maître, et je n'ai pas su que depuis il ait remis les pieds au palais; c'était le soir de ce même jour où il me fit sa visite. Il y avait réception au palais magistral. Car l'éminentissime Emmanuel de Rohan, il est bon peut-être de vous le dire, est le premier qui ait introduit ici l'usage de ces réceptions de soir. Dans les commencements elles étaient fort nombreuses : on y voyait les barons maltais qu'il voulait rapprocher de sa personne, et mettre ainsi en contact habituel avec les chevaliers; mais nos barons, offusqués sans doute de cet éclat auquel ils n'étaient pas faits, peut-être aussi de la prépondé-

rance que leur faisaient sentir les chevaliers, se sont retirés peu à peu et sont rentrés dans leur sauvagerie. On dit cependant qu'ils en ont assez vu pour apprécier leur prince, dont l'accueil et l'abord ont captivé leurs cœurs, et pour lequel ils professent toute vénération.

« En ce temps-là, car Monseigneur est encore le premier qui ait reçu les femmes, on voyait aussi à ces réceptions les étrangères de distinction, des sœurs et des nièces de bailli, de chevaliers et de commandeurs, je parle des nièces et des sœurs bien constatées; car voyez-vous, ma belle dame, il y a ici des nièces et des sœurs de contrebande. Quant aux cousines, elles sont prohibées à quelque degré que ce soit, du moins au palais. Mais des baronnes maltaises, on n'y en a jamais vu une seule. Le Maltais est trop jaloux.

— Au fait, monsieur le bailli, les barons de l'île ont-ils bien tort de prendre des précautions? Mais, vous me le disiez donc, vous vîtes ce soir-là le chevalier... le chevalier dont vous parlez, devant le Grand Maître, au palais?

— Ce soir-là, il y avait foule au palais. C'est ici comme à la cour, c'est le pays des protestations et des grimaces : on flairait le

nouvel arrivé, il n'était question que de sa parenté, on voulait tâter le pouls à cette nouvelle fortune; le chevalier de Jocet était accablé d'un déluge de politesses. J'avais l'œil de son côté, il me semblait que le Grand-Maître y jetait quelque fois les regards. Ce que je voyais me faisait peine. Votre pauvre chevalier, dans son coin, ne savait ni se tenir, ni répondre, ni se résoudre à bouger. Je pris mon temps, et, me dirigeant de son côté, je le tirai un moment à l'écart. — « Morbleu! lui dis-je, votre gouverneur ne vous a-t-il donc pas enseigné le monde? Vous n'avez pas besoin de vous alambiquer l'esprit en un torrent de phrases élégamment obscures, comme c'est la mode, ou en une foule de mots barbares échafaudés l'un sur l'autre; parlez simplement si vous voulez, mais répondez à qui vous parle, parlez ici comme vous le faisiez chez votre mère ou chez le commandeur de Rigondie. » Il me regarda moi-même d'un air de l'autre monde, et ne me répondit pas. — « Eh bien! lui dis-je, saluez du moins, saluez qui vous aborde. Avez-vous appris les danses graves? Cela va sans le dire, vous avez fait votre académie! — Les danses graves? répéta-t-il. — Oui, le menuet, la contredanse,

qui animent les grâces du corps et enseignent à faire les révérences. Je ne vous dis pas de vous ployer en courbettes prosternées, espèce de révérence fort à la mode en ce temps-ci, et qui a été inventée pour faire le contraste de ceux qui saluent en financiers, c'est-à-dire comme vous le voyez faire là, avec une légère inclination de tête : l'une n'est pas moins marquée au même coin de la fatuité que la première; mais saluez comme vous l'ont enseigné vos maîtres, comme vous le pouviez faire à votre école militaire de Kergu. Du naturel et de la simplicité! Remuez-vous, mordieu, car on vous observe. » Là-dessus je m'esquivai.

Ici le bailli s'interrompit de lui-même, et, tirant d'une des poches de sa veste une boîte d'or enrichie d'émail et de peintures en miniature, il l'ouvrit avec une grâce particulière, et la présenta à Fleur-d'Épée.

— Ceci, dit-il en souriant, pour faire passer le reste! Il y a du cachou, des pastilles au safran et à la violette. Cela vient en droite ligne de Paris et de la rue des Lombards, je vous recommande les pastilles ambrées, qui font fureur.

Fleur-d'Épée y mit les doigts et en prit

une, lui-même une autre, puis ayant serré sa bonbonnière, il continua :

— Il ne parut pas d'abord faire compte de ce que je lui avais dit, car il ne bougea de la même place. Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment du souper de monseigneur le Grand-Maître, comme on passait d'un salon dans l'autre, et que le bailli de Venouse et le grand-prieur de Barlette étaient là à la porte, faisant les mille façons d'usage pour le pas et la main, et à qui marcherait le premier, le bailli bien résolu, vous le comprenez, à n'entreprendre pas sur son droit, le grand-prieur bien décidé d'avance à ne faire de façons qu'autant qu'il en fallait pour la politesse, tous les chevaliers arrêtés derrière: ne voilà-t-il pas que votre chevalier de Jocet sort de son coin, traverse le salon en coudoyant toute la terre, passe entre le bailli et le grand-prieur, prenant la main sur celui-ci, le pas sur tous les deux, et sans plus de façon qu'un laquais qui aurait porté les flambeaux! Je vous laisse à juger l'énormité et le scandale. La rumeur qui s'en fit vint, je le crois, jusqu'à monsieur le Grand-Maître, car je le vis dans l'autre salon se retourner, et rien ne lui échappe.

— Est-ce donc pour cela, demanda Fleur-d'Épée, que le nouveau venu dut partir en caravane, et prendre précipitamment la mer?

— Oh! que non pas! Ceci n'était pour lui que peccadille auprès de ce qui devait suivre. Qui en fut le premier surpris? ce fut moi; car je l'avais observé chez Dona Olympia, qui est sœur du commandeur d'Alventosa, une certaine après-midi que je l'y avais rencontré, et qu'il y fut question de jeu. On avait proposé un biribi et un cavagnol, chacun avait adopté ce qui lui convenait. On avait présenté les tableaux, on s'était mis au jeu avec beaucoup de désordre, comme c'est l'habitude par les caprices continuels des joueurs qui veulent être tantôt à une table, tantôt à l'autre. Enfin chacun avait trouvé son emploi. Les jeunes chevaliers qui ne jouaient pas, adossés sur les fauteuils des dames, leur contaient à l'oreille cent sornettes et en recevaient quelques fois des coups d'éventail pour la forme. Lui seul était en peine de sa personne. J'entendis que le chevalier Barvalis s'amusait à ses dépens : « — Quoi? vous ne savez aucun jeu? Ni le piquet, ni la bête, ni l'hombre, ni grande ni petite prime,

ni le hoc? Ne jouez-vous pas, par hasard, le lansquenet ou la bassette? — Eh! non, je ne sais que le brelan, répondit-il. » Le brelan, notez bien! un jeu qui ne s'avoue pas, un jeu de corps de garde! Eh bien! à quelque temps de là il se trouva cependant qu'il savait le reversi, et qu'il le savait malheureusement à ne pas s'y tromper.

— Quel rapport a donc ce jeu, monsieur le bailli, avec la faute dont vous parliez?

— C'est tout simplement qu'il a commis une faute au jeu. Ah! vous finirez, je l'espère, ma chère enfant, par ouvrir les yeux sur son compte. Ce fut le bailli Caraffa qui s'en aperçut un jour que ce malencontreux chevalier avait l'honneur de jouer à la partie du bailli chez le commandeur de Pontremoli, car il frayait plus volontiers avec ceux des langues étrangères qu'avec les chevaliers de notre nation. Comme la fortune était toujours pour le chevalier de Jocet, le bailli crut s'apercevoir de quelque chose. A la partie suivante, et comme les cartes étaient déjà jetées au panier, le bailli rappela le valet de chambre, reprit les cartes dans le panier et les examina. Elles se trouvèrent pipées. Le lendemain, le chevalier de Jocet reçut du

Grand-Maître l'ordre de rejoindre l'escadre des galères qui était pour six mois en croisière sur les côtes de Tunis.

Fleur-d'Épée demeura en silence.

— Je le vois bien, vous êtes anéantie des faits que je vous raconte. Voilà pour la première caravane. Quant à la seconde, elle fut également contre son gré. Il s'était enivré, me dit-on, au milieu des Faquini du port, et en compagnie qu'on ne nomme pas, dans quelque cabaret, du côté de la Mandrague, et s'était montré en cet état par la ville qu'il osa traverser de jour sans vergogne de son habit, de sa croix de chevalier et de son honneur. Dans l'intervalle, il ne demeura donc que peu de temps à Malte, mais assez longtemps pour se salir de la sorte, devenir la fable de la ville, et se perdre sans retour. Il ne faisait que revenir de cette seconde caravane, avec force plaintes de tous côtés à son sujet, quand il eut le bonheur de vous voir à votre début ici, et de vous éblouir, je le pense, ma chère enfant, par l'étalage de sa parenté, les promesses de son crédit et de sa protection?

Fleur-d'Épée rougit, baissa les yeux et se tut.

— A quelque temps de là vint cette attaque à M. l'amiral de Venise ; le reste, vous le savez comme moi, depuis lors il est en prison.

— Pour vingt ans ! dit Fleur-d'Épée.

— Eh ! eh ! fit le bailli, on ne sait ni qui vit ni qui meurt.

Ceci fut dit avec un sourire du coin de la bouche, un air de mystère, et un regard oblique lancé sur Fleur-d'Épée.

— Quoi donc, serait-il à ce point malade.....? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répondit le bailli; ainsi, belle dame, calmez vos esprits. Mais comment donc en sommes-nous venus à discourir si longuement sur ce chapitre?... Ah ! ah ! je vous disais d'abord qu'il m'avait chargé d'un message pour vous, et je l'oubliais. Si je suis allé le voir, c'est que monseigneur le Grand-Maître n'en a donné la permission qu'à moi, et, comme la permission demeurait inutile, m'en a prié. J'y suis allé deux fois depuis six mois, ce n'est pas trop, et je n'y retournerai plus. Désormais, je le vois, les meilleurs conseils auprès de lui seraient inutiles. Aussi bien aujourd'hui m'interrompait-il à chaque instant pour me

parler, devinez de quoi? De ce vol qui fut fait, il y aura bientôt trois ans, à l'image de Notre-Dame-de-Philerme. Il est si ignorant de tout, qu'il n'en avait rien entendu dire durant qu'il était ici libre de sa personne. La dernière fois je lui en avais touché un mot, ce mot a porté fruit, car aujourd'hui il ne tarissait pas de questions, et sur la description du collier, et sur son prix sans prix, et sur le nombre des rangs, et sur la pierre du fermoir... Je crois, ma parole, qu'il m'a demandé le nombre des perles. Il serait plaisant qu'il se fît dévôt, car il m'en a parlé plus longuement et avec plus d'attendrissement que pas un chapelain conventuel de notre église Prieurale. Au reste, belle dame, ajouta le bailli avec une galanterie un peu surannée, est-il étonnant, quand on a pu vous voir de si près, qu'on se connaisse en trésors?

— Monsieur le bailli... interrompit Fleur-d'Épée.

— Oui, oui, toujours pétrie de grâces et d'attraits! Belle comme le jour, sans avoir besoin d'aucun art pour le paraître! Vous aurez beau dire, la douleur n'y fait rien. Je n'oublierai jamais ce jour où, pour la pré-

mière fois, vous avez chanté sur notre théâtre. Voyez-vous, vous m'avez fait oublier la Gabrielli. Une voix comme la sienne, mais avec des notes hautes plus émouvantes, un air de visage qui m'a rappelé le sien, mais avec infiniment plus de jeunesse et plus d'agréments dans la figure, avec plus de charme...

— Monsieur le bailli, disait Fleur-d'Épée pour échapper à ces compliments, il me semble que vous oubliez une chose.

— Laquelle donc, ma belle dame? Eh! laissez-moi le temps d'achever : Avec plus de charme, disais-je, plus de charme mille fois...

— Vous oubliez votre message, monsieur le bailli.

— C'est vrai, dit le bailli de Manosque, mais auprès de vous on oublierait bien autre chose que les messages d'un pareil sire. Comme je le quittais donc, votre chevalier m'a dit : « — Oh! çà, mon cher bailli. (Un jeune homme dans cette position et de cet âge m'appeler son cher bailli!) Oh! çà, m'a-t-il dit, donnez-moi votre parole que vous ferez ce que je vais vous demander. » Bref, il m'a demandé, par grâce, et même

m'a fait promettre que je pénétrerais jusqu'à vous, que je vous recommanderais un certain paquet cacheté qu'il a dû vous remettre avant d'aller prendre son logement au fort Manoël, et qui renferme des lettres, les lettres de sa mère, dont le souvenir, m'a-t-il dit, est son bien le plus cher, le seul bien qui lui reste. Il vous prie de le serrer soigneusement, comme vous feriez de la relique la plus sainte et d'un dépôt sacré, et de le tenir prêt à sa première demande.

En même temps le bailli de Manosque se leva pour prendre congé.

— Tenez, dit-il, je ne sache à ce chevalier qu'une seule bonne qualité, celle d'aimer ainsi le souvenir de sa mère. Cela prouve en sa faveur. Ah! j'en oubliais une autre, celle de vous aimer aussi, belle dame! Mais de celle-là, quoique je n'aie pas le droit d'être jaloux et que je ne sois plus à l'âge des amoureux, je m'en sens offusqué, et vous feriez bien de la lui interdire.

Enfin il sortit, et quand Fleur-d'Épée fut demeurée seule, elle recueillit un moment ses esprits. Après les derniers mots qui avaient suivi le récit d'Alain de Jocet, elle avait tout aussitôt songé à ce paquet scellé

que le Montalan avait remis en ses mains; et voilà que la visite du bailli de Manosque, qui avait semblé devoir détourner de ce dépôt sa pensée, l'y ramenait au contraire brusquement.

— Vraiment oui, se disait-elle, des lettres de sa mère! Il ferait beau voir! Si ce sont des papiers, et il en convient, ce sont alors des papiers volés, ce sont les titres d'Alain, ceux qu'Alain a si longtemps attendus, puis désespéré de voir arriver. Mon Dieu! mon Dieu! que de malheur pour lui dans ce paquet détourné! que de bonheur si je lui rendais ce qu'il renferme!— et je le lui rendrai.

Alors animée par cette inspiration qu'elle allait restituer d'un seul coup à Alain son rang et sa fortune, avec quelques preuves irrécusables de son état dont l'odieux Montalan n'avait osé ou n'avait pu lui-même se servir, elle se dirigea vers un coffre de forme lourde et carrée, qui était posé sur une table contre le trumeau, et dans lequel elle renfermait les objets les plus précieux à son usage. C'était une de ces cassettes en bois des îles, massive comme un coffre-fort, avec des ferrements en cuivre, sur les arêtes, contournés en forme de trèfles, et une serrure à

cadenas en cuivre poli comme les ferrements eux-mêmes. Elle prit une clef qu'elle portait sur elle; puis, ayant ouvert les trois tours de la serrure, elle passa les doigts dans un double fond, et en ramena un paquet grand comme la main, enveloppé de papier et scellé de deux cachets.

— Oui, se dit-elle en considérant l'empreinte du cachet sur la cire, voilà bien l'écartellement de l'écu en quatre quartiers: Au premier et au quatrième, l'Écureuil qui est de Jocet ; aux deuxième et troisième, les Macles qui sont de Rohan. De belles armoiries, sur ma parole, et bien bonnes à voler ! qu'en place de l'écureuil d'or on mette seulement aux quartiers d'honneur la croix d'argent de Saint-Jean, et ce seront, à s'y tromper, les armoiries mêmes du Grand-Maître régnant!

Puis, comme si cet examen n'était destiné qu'à vaincre une hésitation secrète, et à fortifier sa résolution, d'un seul coup elle brisa les deux cachets et ouvrit l'enveloppe.

Ce qu'elle vit d'abord fut une boîte en chagrin noir de Turquie.

Dans cette boîte, qu'elle ouvrit vivement, il s'en trouvait une autre en racine de frêne; et, sur celle-ci, ces mots d'une écri-

ture mal formée, d'une orthographe grossière, avec la date de Malte, du jour, du mois et de l'année :

« Ce qui est dans cette boîte m'appartient, à moi, chevalier de Jocet. »

Enfin, elle ouvrit la boîte en racine de frêne, mais ce qu'elle aperçut alors parut la fasciner d'admiration et d'effroi, car la posant sur le coffre devant elle, et se reculant sans pouvoir en détacher les yeux :

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, le collier de la Gabrielli ! le collier de Notre-Dame-de-Philerme !

II.

La Gabrielli était une célèbre cantatrice de ce temps-là qui avait rempli toute l'Italie du bruit de sa renommée. Elle la devait autant à son talent qui était incomparable, qu'à sa beauté qui avait été merveilleuse et qu'à ses caprices qui étaient les plus étranges

du monde. Pendant nombre d'années qu'avait duré sa longue carrière, elle avait incendié bien des cœurs. Princes et souverains, comme les simples mortels, lui avaient payé leur tribut; et sa grande fortune, à laquelle les libéralités du dernier empereur * avaient mis le comble, lui avait créé depuis longtemps une existence hors de pair. Rien n'égalait la magnificence qu'elle étalait : ses profusions étaient d'une courtisane, son train celui d'une reine. C'était une femme souverainement glorieuse, qui, dans la chambre comme au théâtre, voulait agir et vivre en princesse; et, quoiqu'il n'y eût sorte de fantaisies qu'elle ne se permît, elle était parvenue à un degré de considération qui ne se pouvait comparer qu'à sa célébrité. Elle traitait sans conditions avec les têtes couronnées qui se disputaient le bonheur de l'entendre : et l'infant de Parme Don Philippe, qui en fut si longtemps et si passionnément épris, et l'impératrice Catherine II, quand la Gabrielli se rendit en Russie, durent en passer par les termes qu'elle voulut leur dicter. C'est elle qui, demandant pour ses honoraires

* Joseph II.

dix mille roubles à l'impératrice: « —Je ne paie pas, répondit Catherine, mes feld-maréchaux sur ce pied-là. — Eh bien! répondit la Gabrielli, que Votre Majesté fasse chanter ses feld-maréchaux. » Mais avec les princes d'Italie, c'était encore moins de façons. Quelquefois au théâtre, le rideau levé, la salle pleine jusqu'aux combles, et le prince dans sa loge, ainsi qu'il lui arriva devant le vice-roi de Palerme, elle refusait de chanter ou chantait entre ses dents et si bas qu'on ne l'entendait point; et si on l'envoyait avertir de s'observer, puis prévenir du mécontentement auguste, puis menacer de la part du prince: « —Il me fera crier s'il veut; chanter, jamais. » Et si, comme cette même fois, elle poussait les choses jusqu'à ce point qu'on dût l'envoyer en prison, mais avec tous les égards qu'on aurait mis pour une personne de la plus grande distinction, ce lieu se transformait par ses soins en un séjour de plaisir et de magnificence : c'était grande table soir et matin, grand jeu et de toutes les sortes à la fois, et, en hommes qu'elle recevait, la plus illustre, la plus grande et souvent la meilleure compagnie. Elle distribuait beaucoup d'argent dans la prison, payait les dettes des

malheureux captifs et chantait devant eux chaque soir, de manière à faire envier au prince le sort des prisonniers : voilà pour ses fantaisies. Quant à sa fortune, une dépense soutenue, un train de maison superbe, une livrée immense, des équipages au plus leste, des valeurs en diamants, en pierreries et en portefeuille pour des sommes qu'on ne saurait dire. Quant à sa beauté, des adorateurs qu'elle conserva jusqu'au dernier jour de sa vie qui fut longue, car elle devait faire dire, comme autrefois Ninon, que d'un vin délicieux on veut boire jusqu'à la lie.

Il n'avait rien moins fallu, pour la faire venir à Malte, que le fameux tremblement de terre qui faillit, en 1783, engloutir la Sicile et la Calabre, et qui ruina de fond en comble deux villes, Messine et Reggio. La Gabrielli quittait alors la prison magnifique du vice-roi de Palerme, et s'était rendue à Messine pour s'y faire entendre.

Aussitôt qu'on apprit à Malte la nouvelle de ce grand désastre de Sicile, on ordonna d'armer à l'instant les galères qui, par bonheur, se trouvaient alors au port, car ce n'était pas la saison où elles tenaient la mer; et tel fut l'empressement avec lequel on s'y

porta, que, dans l'espace d'une nuit, le maître et l'esclave, l'officier et le subalterne y travaillant à l'envi, elles se trouvèrent au matin prêtes à mettre à la voile, et approvisionnées de tout ce que des circonstances aussi urgentes pouvaient rendre nécessaire. On y embarqua aussitôt les plus habiles chirurgiens de l'Ordre, de grandes caisses de médicaments, nombre de tentes et de lits : elles sortirent du port, et le soir du même jour elles atterraient les plages de la Calabre. Les désastres produits par le tremblement de terre s'étendaient à plus de soixante milles ; chaque jour de nouvelles secousses causaient de nouveaux malheurs et de nouvelles terreurs. A la crainte d'être ensevelis sous les décombres de leurs maisons, les Calabrais et les Siciliens joignaient celle d'être engloutis dans les entrailles de la terre : des montagnes, des rivières avaient disparu, et les courriers dépêchés pour demander du secours trouvaient d'autres montagnes là où avaient été des plaines, et des torrents impraticables là où il n'y avait jamais eu de ruisseau. La mer n'offrait pas de refuge aux dangers menaçants de la terre, et ses vagues

immenses ne s'entr'ouvraient que pour laisser voir des abîmes.

Cependant le rivage de Messine, bordé d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, pâles, défaits, à moitié nus, vit apparaître en mer les galères de Malte, et se déployer au dessus des flots, comme un arc-en-ciel inespéré, la bannière de Saint-Jean. Mais, en approchant, quel lamentable spectacle frappa les regards des chevaliers ! Les superbes édifices qui environnaient autrefois les quais et le port de Messine n'offraient que des débris, et leur ancienne splendeur ne se reconnaissait plus qu'à la trace des ruines. De larges ouvertures se découvraient dans les massifs de la citadelle ; un seul mur de la cathédrale subsistait encore, et, debout, semblait contempler la destruction de la cité. Pas une maison n'était restée dans son entier, et la population répandue dans les campagnes environnantes présentait l'image de ces peuplades immenses de Tartares nomades établis momentanément sur un sol étranger.

Alors descendirent à terre les chevaliers et les équipages des galères. Ils s'empressent au milieu de ce peuple de blessés et de mourants ; ils visitent les demeures de ces mal-

heureux habitants, et le silence des unes n'est pas moins redoutable que les plaintes qui sortent des autres. Ils distribuent à pleines mains les secours et les aumônes ; des tentes sont dressées qui vont devenir un hôpital, des lits y sont étendus ; les plus à plaindre y trouveront un abri et de généreux soins, tandis que ceux qui meurent de faim accourront à des distributions de vivres, et, trois semaines durant, recevront chaque jour, à des heures fixes, de la soupe et des viandes, du riz et du pain. Non seulement les chevaliers assisteront à ces distributions, mais encore elles se feront par leurs mains.

Ainsi l'a voulu, réglé et ordonné le Grand-Maître dans des circonstances qui ne furent pas les moins glorieuses de son règne ; car il était dit qu'Emmanuel de Rohan, quelques années avant que ne s'éteignît à Malte l'Institution des chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, donnerait ainsi au monde un exemple de la charité des premiers temps, et ferait, peu d'instants avant la fin, briller l'Ordre d'une flamme si pure qu'elle rappellerait l'éclat des anciens jours.

Enfin les Galères purent s'éloigner des côtes de la Sicile, et ce fut alors que la Ga-

brielli, tournant les yeux vers Malte, d'où était venu vers ce peuple de Messine le secours et la vie, se résolut à se rendre dans l'île des chevaliers. Il fallut lui donner pour elle sule la poupe de la capitane, et pour sa suite et ses équipages une galère tout entière de celles qui allaient ainsi rentrer vides au port.

L'arrivée à Malte fut un vrai triomphe par le concours et les acclamations de tout le peuple qui avait à fêter cette fois un retour plus honorable que pas un des plus victorieux : mais un incident tout à fait imprévu fut le débarquement de la Gabrielli.

Elle ne mit pied à terre que pour monter dans un carrosse peint en camayeux d'un bleu obscur. Les endroits les plus tendres et les plus voluptueux des métamorphoses d'Ovide étaient exprimés sur les panneaux ; les moulures en étaient d'un or rembruni dans le dernier goût. Il était doublé d'un velours à la reine lilas, brodé en chenilles couleur de rose, et traîné par six chevaux isabelle à crins noirs, des plus fringants, nattés en bleu et les cocardes de même. Le postillon, encore enfant, était aussi exigu que le cocher lui-même, avec son plumet et son manchon,

était énorme; derrière étaient montés cinq ou six grands laquais; quatre coureurs des mieux tournés précédaient cet équipage, et quatre heiduques d'une taille démesurée l'entouraient.

Les carrosses que l'on voyait d'ordinaire à Malte, ceux de monseigneur le Grand-Maître et quelques-uns de ceux de MM. les baillis, étaient sans doute fort magnifiques, mais d'un tout autre air. Ceci donc était rare et nouveau. Tous les yeux se portaient dans celui où la Gabrielli se laissait voir plus parée de ses propres charmes que de son ajustement, quoiqu'il fût des plus galants et des mieux entendus. Elle avait la plus grande mine du monde, la coiffe avancée, peu de rouge, et jouait la physionomie abattue qui convient à une femme de qualité à la suite d'un voyage.

On oublia pour la suivre, pour la voir, pour la devancer et la revoir les secourables galères et les malheurs de Messine. On se demandait son nom, on se le disait. Qui fut bien applaudie? ce fut elle.

Tout ce jour on ne s'entretint que de sa personne. On en citait mille preuves de délicatesse, de générosité ou de désintéressement,

et mille autres traits plus fantasques les uns que les autres. Ici l'on racontait comment, à Florence, un seigneur fort avare étant venu rendre visite à la belle cantatrice, et la dentelle de ses manchettes s'étant déchirée à une épingle de l'habit de la Gabrielli, celle-ci, pour railler le Florentin du regret qu'il en avait témoigné, lui envoya le lendemain vingt-cinq bouteilles de vin d'Asie, et à la place des bouchons c'étaient les plus riches dentelles de Flandre. Là, d'autres chevaliers rappelaient comment à Vienne l'ambassadeur de France qui se croyait son amant préféré, étant venu à se découvrir un rival heureux dans l'ambassadeur de Portugal, emporté par sa jalousie, s'élança sur la Gabrielli, et l'aurait percée de son épée sans la résistance qu'opposa le juste au corps qu'elle portait. Le Français, éperdu, rentre en lui-même, se jette à genoux et obtient sa grâce, mais à condition de rendre son épée; et sur cette arme, dont la Gabrielli fit trophée, elle avait fait graver ces mots avec la date du jour: « Épée de M. l'ambassadeur de France qui osa en frapper la Gabrielli. » — Enfin, les conversations sur son sujet furent infinies.

Le lendemain, quand elle parut au théâtre,

ce furent moins des applaudissements que des transports à tout rompre. C'était encore une nouveauté de voir des femmes sur le théâtre que le Grand-Maître don Pinto avait fait bâtir à Malte. Longtemps les chevaliers s'étaient amusés à y représenter eux-mêmes des comédies italiennes et françaises ; et tous, jusqu'aux jeunes chevaliers que l'on choisissait pour remplir les rôles de femmes, quoiqu'ils n'eussent pas sous les yeux de bons modèles à imiter, s'en acquittaient on ne peut mieux. Mais depuis quelques années des troupes italiennes venaient de temps à autre y chanter l'opéra, et l'on y avait déjà fêté une ou deux cantatrices en renom. Qu'étaient-elles cependant en comparaison de la Gabrielli !

Quand elle parut en scène, ce fut comme un astre brillant qui éclipse tout ce qu'on a vu jusque là. Elle était de la taille la plus avantageuse. Ses cheveux, d'un blond cendré admirable et plantés dans la perfection, accompagnaient merveilleusement un visage dont les traits étaient de la dernière délicatesse et l'ensemble plein d'expression. L'art de paraître toujours jeune n'était pas un des moindres de cent autres qu'elle possédait. Toutes ses grâces étaient infiniment relevées par cet

air du grand monde et ce ton de cour qu'elle possédait au suprême degré. Comme elle remplissait le rôle de Didon dans l'opéra de Metastasio, elle était parée d'un habillement superbe où le goût surpassait la richesse : elle était coiffée presque sans poudre avec des fleurs et des diamants habilement placés dans sa frisure, un soupçon de bonnet et le chignon relevé comme on le portaitalors ; sa robe, d'une étoffe du dernier goût, blanc, gris de lin et or, car elle ne craignait rien tant que les couleurs éclatantes qui éteignent les yeux, était chargée de dessins en pagodes et de figures chinoises; la polonaise et les parements assortis en chenilles et en frisailles; le corset garni de pierreries; la petite oye entière et d'une élégance parfaite, et ses manchettes à trois rangs du point d'Angleterre le plus exquis.

Elle reçut tout d'abord les applaudissements avec des airs de souveraine ; puis, jetant quelques mots derrière son éventail aux chevaliers du bel air qui encombraient la banquette des deux côtés du théâtre, elle assura qu'elle avait le gosier embarrassé, la voix éteinte et qu'elle chanterait à faire peur. De proche en proche, le bruit s'en répandit

aussitôt dans la salle. Allait-elle faire comme à Palerme?

Cependant l'orchestre lui donna la mesure; dès les premières notes elle entra dans son rôle, et alors elle déploya toutes les ressources de ce talent enchanteur qui depuis longtemps ravissait l'Italie. Il eût fallu inventer de nouveaux termes pour exprimer l'effet qu'elle produisit. Sa voix, d'une étendue immense, et que caractérisait une action vive et passionnée, avait une flexibilité prodigieuse et parcourait si rapidement et avec tant de netteté les tons les plus variés, qu'il semblait impossible d'en suivre les inflexions rapides, ou fortes, ou flûtées, mais toujours également surprenantes. Elle excellait presque autant dans le récitatif que dans le chant, car en même temps que dans le chant son exécution merveilleuse donnait idée du plus haut point auquel le talent puisse atteindre, quelques paroles de son récitatif, avec un simple accompagnement, tant son expression était vraie et sa voix touchante, excitaient une émotion que jamais personne n'a depuis inspirée. Enfin, elle chantait à l'âme autant qu'à l'imagination.

Aussi tel fut son succès à Malte, que bien

longtemps après et à travers bien des évènements, on en garda souvenir; et qu'au bout de dix années, le vieux bailli de Manosque n'avait rien trouvé, pour comble d'éloges, de mieux à dire à la belle Fleur-d'Épée, si non, ce qui était vrai, que par les charmes de son visage et de sa voix elle lui avait rappelé la Gabrielli.

Quand la Gabrielli eut fait quelque séjour dans l'île, qu'elle eut été fêtée de toutes parts, qu'elle eut reçu force bals et mascarades, que les baillis lui eurent donné force festins dans leurs palais, que les commandeurs l'eurent reçue dans leurs villas avec force grandes collations et biribis; après qu'elle eut visité toutes les curiosités de l'île de Malte et de l'île de Goze; après que les chevaliers italiens eurent fait mille sonnets en son honneur et les chevaliers de France mille madrigaux à sa louange; enfin, après qu'elle eut été rassasiée d'hommages, elle tourna les yeux d'un autre côté et songea à partir.

Elle partit, emmenant avec elle dans sa suite et parmi son train trois ou quatre Maltais qu'elle voulait protéger : et dans ce nombre une enfant de quelque dix années qu'elle

avait entendue chanter un jour par hasard, dont la voix et la beauté lui plurent, qu'elle voulut dès lors former pour le théâtre, et qu'elle nomma Fleur-d'Épée pour en faire sa cour aux chevaliers.

Ceux-ci cependant n'avaient pas laissé la Gabrielli partir, sans exiger d'elle la promesse de revenir dans leur ville : et elle l'avait promis volontiers. Chaque année, depuis lors, cette promesse lui avait été rappelée, chaque année elle avait opposé des empêchements et des défaites. Six et sept ans s'étaient ainsi écoulés, lorsqu'un jour le bruit se répandit dans Malte que la Gabrielli allait revenir, sans que le temps qui avait passé eût exercé ses droits ni sur son visage ni sur sa voix, plus belle enfin et plus recherchée que jamais.

Si les chevaliers se réjouirent à cette nouvelle, bien des sœurs et des nièces de chevaliers et de commandeurs se sentirent atteintes au cœur d'une angoisse mortelle. Elles se rappelaient avec un dépit amer le temps où la présence de la Gabrielli avait fait déserter leurs autels, et où tous les hommages de leurs plus fidèles adorateurs s'en étaient allés brûler aux pieds de la divinité

redoutable qui allait revenir. Parmi celles qui ressentirent le plus vivement cet abandon d'alors et cette funeste nouvelle d'aujourd'hui, était dona Olympia, sœur du commandeur d'Alventosa, et qui tenait, disait-on, par des liens plus intimes et moins facilement avouables au chevalier don Martin Garcez de la langue de Castille, et d'une famille de Grand-Maître. Au temps de la Gabrielli, le chevalier Garcez était alors la fleur des pois ; il s'était distingué par son enthousiasme pour la fameuse cantatrice, et dona Olympia par l'état qu'elle avait fait de son abandon et de ses larmes. La Gabrielli partie, il avait bien fallu que don Garcez revînt à ses premières chaînes, et dona Olympia se montrait jalouse de le bien garder.

Cependant, la nouvelle qui s'était dite d'abord à l'oreille, se répandait, se confirmait ; elle s'était fait jour, elle était publique et dans la bouche de tous. Il n'était dans les albergos des Langues que chevaliers vieillis hélas ! de sept années, qui s'ajustaient et se regardaient avec complaisance dans les miroirs et se faisaient galants ; il n'était que commandeurs pleins de vent et de frivole, et de la douceur du souvenir de leurs jeunes

années, de leurs grâces aux fêtes et de leurs belles galanteries, qui se faisaient braves et se raffermissaient sur les arçons; tandis que les plus jeunes chevaliers, ceux qui n'avaient pas vu cette beauté fameuse, parce qu'à sept années de là ils ne dataient de rien, se tenaient silencieux, souriaient et attendaient.

Mais au moment où la nouvelle de ce retour faisait le plus rage, voilà qu'une autre nouvelle sort de l'église prieurale de Saint-Jean, parcourt en un clin d'œil la ville, absorbe l'autre nouvelle, met à néant toute autre émotion, consterne tout l'Ordre, tout le peuple, toute l'île : L'image miraculeuse de Notre-Dame de Philerme a été volée, volée dans sa propre chapelle, volée de son plus beau joyau. — Par qui? on ne le savait dire. — Comment? on ne le pouvait comprendre. Mais le fait certain, le fait avéré, le fait incontestable, c'est que le collier, le fameux collier donné soixante-dix ans auparavant par le chevalier d'Orléans, Grand-Prieur de France, avait disparu.

Les grands-prieurs de France s'étaient toujours signalés par leur magnificence dans le don que tous les dignitaires de l'Ordre, Grands-Maîtres et Grands-Prieurs, baillis et

commandeurs étaient tenus d'offrir à l'église prieurale et conventuelle de Saint-Jean de Malte, l'année même de leur avènement; mais depuis Jacques de Bourbon, qui succéda dans la dignité de Grand-Prieur de France à Pierre de Cluis et qui donna cette magnifique tapisserie où, sur un fond de soie rehaussé d'or, on voyait les portraits de tous les Grands-Maîtres représentés au naturel, depuis Jacques de Bourbon jusqu'au dernier prince de Conti, aucun, pas même le Grand-Prieur de Vendôme, n'avait fait un aussi superbe cadeau que le chevalier d'Orléans.

C'était un fil de perle à double rang que la reine Marie de Médicis, au temps de sa splendeur, avait donné à son fils Gaston d'Orléans et que celui-ci légua à son neveu le roi Louis XIV, avec toutes les raretés précieuses dont il avait le gout à un si haut point et qu'il avait réunies à son palais du Luxembourg. Ce fut le seul collier dont Anne d'Autriche daigna jamais par les mains de son fils entourer son admirable cou; ce fut aussi le seul de tous ses dons que Louis XIV fit jamais redemander à madame de Montespan, après que sa royale maîtresse eut été éloignée de la cour : et il ne le redemanda que pour en parer madame

la duchesse de Bourgogne quand celle-ci prit le rang et les honneurs de dauphine. A la mort de cette incomparable princesse, il passa à madame la duchesse de Berry, comme à l'épouse du seul petit-fils de France qui restât. Enfin quand madame de Berry mourut elle-même à la Muette, ce collier faisait partie du fameux écrin que madame de Mouchy s'était fait donner par la princesse mourante et que le régent reprit lui-même des mains de cette trop avide dame-d'atours de sa fille.

Plus tard quand le chevalier d'Orléans, bâtard du régent, acheta de monsieur de Vendôme la dignité de Grand - Prieur de France, comme cet achat et cette vente étaient un évènement inoui et qui devait soulever tout l'Ordre, il comprit que son cadeau d'avènement devait être tel qu'il fermât toutes les bouches : alors, soit qu'il l'eût obtenu de sa mère, soit qu'il le tînt de l'insouciante prodigalité du régent lui-même, le cadeau qu'il envoya à Malte, et qu'il dédia à Notre-Dame de Philerme, ne fut rien moins que le fil de perles de Gaston d'Orléans.

Il n'y a pas de termes pour décrire ce que c'était de rare, de précieux, d'inestimable.

Chacune des perles de ce magnifique collier était d'une grosseur inouie, d'une pureté sans tache, d'une rondeur et d'une égalité parfaite, et du plus bel orient qui se puisse imaginer. Toutes les perles connues et fameuses dans le monde, pas plus celles des Borgia que celles qui étaient héréditaires dans la maison d'Egmont-Pignatelli, n'avaient rien qui approchât de celles-ci : chacune d'elles valait une province, le collier valait un royaume. Enfin, pour achever, le fermoir était d'une seule opale grande comme on n'en avait jamais vu d'autre, si transparente, si parfaite, avec tant d'éclat, avec des jets si lumineux et si belle par elle-même qu'on avait jugé superflu de l'entourer d'aucun brillant. De sorte que rien n'était plus simplement, plus noblement, plus royalement beau que ce double rang de perles incomparables, fermé par une pierre précieuse qui semble elle-même moitié perle moitié diamant, et qui était, comme celle-ci, d'une rareté sans prix.

Il va sans le dire, qu'à Malte on ne trouva rien à opposer aux empiétements du chevalier d'Orléans, et qu'on se retrancha, pour justifier un pareil silence, dans le respect

qu'inspirait la haute dignité dont était revêtu le régent du royaume de France.

Quelque temps après la disparition de cet inestimable trésor, le plus regrettable de tous ceux dont s'enorgueillissaient la chapelle de Notre-Dame-de-Philerme et l'église prieurale de Saint-Jean, la Gabrielli étant alors à Turin, il arriva que le prince Savelli y donna un bal où tout le monde dut venir en masque. Chacun s'empressa d'y paraître avec éclat, et le prince, dans le dessein de plaire à la Gabrielli et de lui donner une idée de sa magnificence, avait porté la somptuosité au dernier excès. La façade de son palais était illuminée et garnie de pots-à-feu; et, quoiqu'il eût donné tous les ordres imaginables pour maintenir l'ordre au dehors et empêcher le tumulte, on avait toutes les peines à arriver jusqu'à la porte, tant étaient grands l'embarras et l'affluence des carrosses et des chaises. Du reste, le lieu était magnifique. C'était une enfilade de grandes pièces meublées superbement; dans quelques-unes, destinées à toutes sortes de jeux inventés pour se ruiner, on s'y livrait avec fureur, et, quoique avec beaucoup de désordre et de distraction, on y montrait beaucoup d'avi-

dité, on regardait les yeux et les jeux de ses voisins, on était emporté dans la perte et insolent dans le gain; dans les salons à danser on voyait une foule incroyable de masques des deux sexes, habillés magnifiquement, qui présentaient le coup-d'œil le plus brillant et le plus diversifié. D'ailleurs le bal était comme il fallait qu'il fût pour être trouvé beau par les gens du bon air : on ne pouvait pas s'y remuer ; et, comme il n'y a rien de si misérable que de danser au bal et rien de si absurde que de s'y amuser, ils étaient servis à souhait, car à peine avaient-ils la liberté d'y respirer. Cependant, vers le milieu de la nuit, un cavalier, déguisé en chauve-souris, traversait tous les salons, semblant chercher quelqu'un qu'il ne rencontrait pas, ayant beaucoup de peine à percer la foule, et paraissant se soucier fort médiocrement de ce qui se passait autour de lui. Une ou deux fois déjà il s'était informé si l'on n'avait pas vu quelque part une femme masquée, en blanc avec des réseaux d'or; lorsqu'enfin il en aperçut une vêtue de cette façon et qui attira d'abord ses regards par la grace et la justesse de sa danse. Quoiqu'on jouât le menuet de Cupis, et que le mouve-

ment fût différent, elle ne perdait pas un instant la mesure et faisait le pas de Marcel avec une précision singulière. Il hésita, puis se glissa derrière, attendit avec impatience le moment de danser avec elle, et alors lui débita beaucoup de fadaises dans cet aimable fausset qui était consacré pour le bal; elle y répondit dans le même goût, le lutina beaucoup, puis le trouva insupportable, se plaignit de sa folie outrée, voulut lui lever plusieurs fois le taffetas de son masque, lui fit quelques-unes de ces questions qu'on adresse à tout le monde, joua la personne déroutée, feignit d'être ennuyée au possible de lui et de ses propos, y répondit cependant; et, après la danse, voyant qu'il se décourageait et s'apprêtait à la quitter, le tirant à part : « — Vous vous méprenez, lui dit-elle, c'est la Gabrielli que vous cherchez; elle est là, dans l'autre salon. » Alors le cavalier la quitta, et, après mille travaux, parvint à une pièce où la compagnie était un peu plus choisie. Tout d'abord il aperçut la Gabrielli démasquée qui dansait un menuet avec le prince. Elle avait, en effet, un domino blanc, garni de réseaux d'or, une coiffure dans le même goût, beaucoup de diamants dans sa

frisure, et au cou un seul fil de perles à deux rangs. A cette vue, le cavalier s'approche précipitamment de la Gabrielli. Le menuet finissait. «—Pour Dieu, Madame, lui dit-il, ramenez votre capuce, ramenez-le à l'instant.» Cela fut dit avec un trouble auquel on ne pouvait se méprendre et qui donnait tant d'autorité à ces paroles que la Gabrielli y obéit instinctivement. «—Y a-t-il longtemps, demanda-t-il, que vous avez baissé votre capuce et quitté le masque? — Pas une minute, répondit-elle, et seulement comme le menuet touchait à sa fin. — Dieu soit loué, personne n'aura peut-être pris garde à ce que vous portez au cou! » Puis, s'approchant encore plus près et d'une voix plus basse: «—Il y va de votre honneur et de votre sûreté. Le collier que vous portez vient d'être volé à Malte, dans l'église de Saint-Jean. C'est le collier de Notre-Dame-de-Philerme. Je sais comment il est venu dans vos mains. Renvoyez-le à Malte, renvoyez-le sur-le-champ, gardez-vous surtout que personne ne le reconnaisse et que personne ne vous le puisse voir.»

Au nom de Notre-Dame-de-Philerme, la Gabrielli s'était retournée avec effroi vers

son interlocuteur mystérieux. Mais déjà les dernières paroles de celui-ci se perdaient dans le vide ; il s'était éloigné, et elle ne le retrouva plus à ses côtés. Elle eut soin de ne plus baisser son capuce, et bientôt elle eut quitté le bal.

Cette nuit-là, la Gabrielli ne put fermer l'œil, et elle demeura sous ses rideaux qu'il était depuis longtemps grand soleil ; enfin elle sonna ses femmes, on fit jour dans son appartement, et, quand elle se mit à sa toilette, elle avait la vivacité et l'air délibéré de quelqu'un qui sait à quoi s'en tenir sur un doute pénible et qui agit en parti pris. Car une fois qu'elle fut demeurée seule :

— C'est bien cela, se dit-elle, et je ne me trompe pas, le trait est de dona Olympia qui a voulu, par l'éclat terrible qu'aurait amené sur moi ce collier, m'empêcher à tout jamais de revenir à Malte. Voilà qui est d'une perfidie horrible, et je reconnais bien la femme au tour sanglant qu'elle a voulu me jouer. Je la reconnais aussi vrai que j'ai reconnu hier le chevalier dom Garcéz à sa voix, quoiqu'il cherchât à la déguiser, mais, au premier moment et dans son trouble, il s'est oublié. Pourquoi donc ce grand trouble du

chevalier? Ne serait-ce pas que la dona Olympia se serait servie de lui pour avoir en main le collier de la madone miraculeuse? Le chevalier Garcez n'a-t-il pas un frère qui est lui-même Diacos à Saint-Jean de Malte? Une occasion facile, vraiment! Et puis un prétexte est si vite pris par une maîtresse! c'est une curiosité, une envie, un caprice de femme; on veut voir, on veut tenir en main, rien qu'un instant, rien qu'une minute, ces perles fameuses pour les comparer avec d'autres. On pleure, on a des vapeurs, on feint d'être grosse. Enfin on obtient ce qu'on veut, le chevalier dom Garcez est si faible! Une fois ce collier en main, on le renferme dans un étui, on a un messager fidèle, une occasion prête; on l'adresse à la Gabrielli avec une lettre tendre; puis la lettre, l'étui et le messager partis, on se félicite et l'on se dit : la Gabrielli est perdue! la Gabrielli ne remettra jamais les pieds à Malte, et je garderai en paix mon chevalier. — Pauvre chevalier! comme il a bien vite pris une barque, une felouque, quoi que ce soit qu'il ait trouvé dès qu'il aura connu la chose, pour traverser la mer, pour accourir jusqu'ici, pour se laver d'une complicité in-

volontaire et se relever d'un moment de faiblesse, et pour me jeter à l'oreille ces mots : « Renvoyez à Malte le collier! renvoyez-le sur-le-champ! » Car ce grand trouble qui l'a fait accourir jusqu'ici et tomber comme une bombe au milieu du bal du prince de Savelli, n'était pas tout entier, je le crains, soulevé par le péril de ma sûreté et de mon propre honneur.

Ici la Gabrielli parut réfléchir un moment; et prenant dans un meuble à son usage une lettre qu'elle relut et considéra avec attention : — Pouvais-je m'y tromper? se dit-elle encore ; la lettre veut être d'un homme, mais l'écriture est contrefaite et le tour en est d'une femme. Point de signature, on veut traiter en reine celle qui est la reine des cœurs ; heureux un jour, si l'on obtient, en retour, un baiser pour chacune des perles qui composent ce collier. — Comme si ces effets-là ne se payaient pas au porteur! comme si je n'étais pas, avant tout, bonne catholique, quoique femme de théâtre, et que je dusse hésiter un moment à rendre à Notre-Dame-de-Philerme les perles qu'on lui a dérobées!... Non, non, je ne saurais, sans parler des risques, garder une heure de plus ce qui est

un bien d'église : et pour tous les trésors du monde je ne voudrais me rendre coupable de vol et de sacrilège, non pas même pour conserver un amant, ainsi qu'a besoin de le faire dona Olympia.

Là dessus la Gabrielli prit une boîte où d'ordinaire elle serrait les perles qui lui appartenaient et qui était en racine de frêne, parce que la racine de cet arbre a la propriété de conserver aux perles leur éclat et de les empêcher de s'éteindre. Elle la vida des joyaux qu'elle contenait, puis elle y mit, en se signant dévotement et non sans l'avoir encore admiré, le collier de Notre-Dame-de-Philerme; elle la ferma soigneusement, et cela fait, elle manda un officier de sa maison.

C'était un Maltais, ainsi que l'indiquait son nom de Calcédonio, qu'elle avait emmené de l'île lorsqu'elle en était partie il y avait sept ans; elle connaissait le dévouement de ce jeune homme et sa fidélité sans bornes. Après avoir quelque temps conféré avec lui, le résultat de cet entretien fut qu'il gagnerait en traversant les montagnes par Fenestrelle et Pignerolles, Marseille, où les occasions de départ étaient plus nombreuses et plus faciles qu'à Gênes ; qu'il s'embarquerait aussitôt pour Malte,

et qu'une fois arrivé dans l'île, si le bruit du vol fait à l'église était public, il eût à déposer dans le tronc de la chapelle de la Vierge en l'église prieurale de Saint-Jean, la boîte dont elle le chargeait. Elle ajouta quelques recommandations et quelques promesses : qu'il eût à porter cette boîte sur lui-même afin de ne point s'en séparer, et qu'à son retour elle le marierait, en lui donnant une grosse dot, avec celle qu'il aimait.

Calcédonio était parti, et avait heureusement accompli son voyage à travers les montagnes et une partie de la Provence, lorsqu'aux environs de la ville d'Aix, s'étant laissé rejoindre par un compagnou avec qui il avait soupé dans une hôtellerie et auquel il avait laissé voir quelque argent, celui-ci, sur la route, le frappa par derrière d'un coup de couteau quand il s'y attendait le moins, et le laissa pour mort sur la place.

Au moment même, la maréchaussée passait; un vagabond fut arrêté, quoiqu'il niât à grands cris d'être le meurtrier : le mourant fut transporté à l'hôpital d'Aix et le vagabond conduit dans les prisons.

Mais avant qu'on eût pu le confronter avec le malheureux Calcédonio, et dans la nuit même, il s'était évadé.

Ce vagabond avait gagné Marseille pour y chercher un refuge en s'enrôlant dans le régiment de Malte. Cependant, avant d'en venir là, il dépensa tout l'argent dont il se trouvait nanti, à mener joyeuse vie dans des endroits obscurs; et quand l'argent fut dépensé, il se rendit chez un orfèvre de la rue des Juifs et lui offrit un collier qu'il tenait dans une boîte en bois brut et qu'il avait à vendre.

Le juif prit le collier des mains du vagabond, y jeta un coup d'œil, le remit dans la boîte et rendit la boîte au vagabond, sans prononcer un seul mot.

Celui-ci entra chez un autre juif qui tourna et retourna le collier entre ses doigts, fit un sourire et une grimace de mépris, et dit au drôle: «—On n'a jamais vu de perles de cette grosseur, ni d'opale de cette grandeur. Vous avez pris cela chez quelque fille. Ce ne sont que perles de Rome et verre soufflé; vous n'en trouverez pas une obole. » Puis le lui rendit. Cependant comme celui-ci sortait, il le rappela et lui en offrit quelques deniers; mais le vagabond ne voulut pas. «— Je ne l'ai pas pris à une fille, pensa-t-il, mais je le donnerai à quelque fille. J'aime mieux cela! oui, si j'en trouve une à mon gré, chez la Tau-

maru ou chez la Mogarbine, à qui je passe les bras autour de la taille, je lui passerai le collier autour du cou et elle en sera fière comme une reine. » Et il serra la boîte dans une poche de son haut-de-chausses.

Là dessus il fut s'enrôler dans le régiment de Malte; il toucha les vingt-cinq livres de l'enrôlement et les mangea en un jour. Il en était là, fort soulagé de ne se point trouver poursuivi, et par suite regrettant fort sa liberté qu'il venait de perdre, quand il rencontra sur son chemin un jeune gentilhomme qui voulait prendre passage pour Malte et qu'il trouva moyen de faire partir à sa place. C'est assez dire que le vagabond se nommait Montalan, et le gentilhomme Alain de Jocet.

CHAPITRE V.

Aiton, roi d'Arménie, en sa Tartarie, portait d'azur à trois testes de royens d'argent couronnées d'or.

(*Martyrologe des chevaliers de Malte.*)

I

Un an et plus s'était écoulé depuis lors, sans que la Gabrielli eût entendu dire un seul mot du message ni du messager. Elle se perdait en conjectures infinies, elle avait d'abord inventé mille prétextes à ce silence, mais aujourd'hui ses inquiétudes n'avaient

plus de bornes. Elle n'avait plus le théâtre qui pût la distraire par ses enivrements, car elle s'en était insensiblement retirée; elle n'étais pas non plus retournée à Malte, et si jamais elle en avait eu la pensée, son aventure de Turin l'en eût suffisamment détournée. Elle se trouvait donc à Rome, où elle devait mourir à quelques années de là, toujours occueillie avec empressement et visitée par les personnes de la plus grande distinction, menant grand état de maison, donnant des concerts où elle chantait encore, mais visiblement attristée par l'âge et secrètement aussi par l'inquiétude qui s'y joignait. Elle songeait à ce message non rempli, et sa dévotion s'en alarmait, car les craintes de la fin dernière commençaient chez elle à percer; elle songeait au silence du messager, à sa disparition sans traces, et s'en tourmentait fort, mais sans que jamais un seul nuage se fût élevé dans son esprit qui eût terni l'estime qu'elle avait fait de Calcédonio et de son intacte probité.

D'un autre côté, elle n'avait osé écrire à Malte et n'eût osé le faire pour avoir des nouvelles de son messager; car s'il avait été saisi par quelque émissaire de l'Ordre, s'il était retenu dans les prisons, si l'on instrui-

sait son procès, dans quelle terrible affaire ne se fût-elle pas jetée? elle avait été si longtemps reine dans l'Italie et dans l'Europe qu'elle voulait mourir en gardant, dans tout leur éclat jusqu'à la fin, son honneur et ses honneurs de reine, et sans jeter sur ses dernières années le triste retentissement dont une pareille affaire les eût couvertes.

Ce fut au milieu de ces agitations secrètes, au milieu de ces incertitudes et des mille suppositions qui les accompagnaient, au milieu de cette inquiétude qui chez elle était devenue permanente, que l'arrivée d'une jeune fille à Rome vint lui offrir un moyen de sortir de peine et d'avoir à Malte une émissaire dont elle pourrait être sûre. Il ne s'agissait de rien moins que de Fleur-d'Epée, cette jeune fille emmenée de Malte, qu'elle avait formée pour le théâtre, qui dernièrement avait débuté avec un grand éclat à Venise et à Milan, et qui venait aujourd'hui se faire entendre à Rome. Elle reproduisait avec une merveilleuse similitude de nature, tout ce qu'on avait admiré chez la Gabrielli, mêmes airs de tête, même démarche, même charme dans la voix et dans toute la personne, avec ce goût singulier et brillant qui

n'avait été qu'à elle seule; de sorte que celle-ci se saluait et s'admirait elle-même dans cet astre nouveau qui s'était formé à son image et qui devait perpétuer la trace de son souvenir en le ravivant de sa jeune beauté.

D'ailleurs tels avaient été pour Fleur-d'Épée les soins de la Gabrielli, qu'elle en était devenüe pour ainsi dire la mère et qu'elle était en droit de demander tel service que ce fût à celle qu'elle appelait sa fille.

— Mignonne, lui dit-elle un jour, tout est donc prêt pour votre départ et vous allez donc avant peu vous trouver à Malte? quels changements doivent y être survenus depuis le temps où j'y suis allée! alors rien n'était plus brillant que cette ville de chevaliers, mais les malheurs de France ont là-bas un terrible contrecoup. Cependant vous pouvez compter sur une réception qui vous dédommagera de ce que vous perdez à Rome... je vous ai dit la mienne : il vous reviendra quelque chose de toutes ces belles galanteries d'alors, et vous y trouverez, pour vous fêter, d'autres chevaliers jeunes et empressés, à la place de ceux que j'ai connus et qui auront vieilli.

« Mais, continua-t-elle, si votre affaire là-bas doit-être le théâtre, et l'applaudissement que vous exciterez, — Tous ces chevaliers seront à vos pieds! — mon affaire à moi, celle pourquoi je vous envoie et qui doit demeurer secrète entre vous et moi, ma mie, secrète à tout jamais, c'est d'ouvrir vos yeux et vos oreilles pour tout voir et tout entendre, afin de ne pas perdre un mot de ce qui se dira devant vous touchant Notre-Dame-de-Philerme, et de me le rendre en m'écrivant aussitôt.

— Notre-Dame-de-Philerme ? demanda Fleur-d'Épée.

— C'est une image miraculeuse dont la chapelle était à Rhodes, au mont Philerme : elle fut apportée à Malte, sa chapelle est aujourd'hui la première du côté de l'épitre, dans l'église de Saint-Jean, et, si j'ai bonne mémoire, en avant de la chapelle de la angue d'Auvergne. Les chevaliers y ont grande vénération, et ses richesses en témoignent ; vous verrez la balustrade d'argent massif, la lampe d'or, et tout ce que la piété de bien des générations de chevaliers y a amoncelé de trésors. De mon temps on m'y fit voir le plus magnifique collier qui fût au monde. C'est de quoi je veux vous entretenir. Vous

souvenez vous, mignonne, qu'un jour étant à Turin, vous vîntes à ma toilette, et vous souvenez-vous de ce que vous y vîtes?

— Eh! mon dieu, Madame, rien sans doute que d'habitude : un grand empressement de seigneurs faisant vos louanges; quelques-uns, des mieux auprès de vous, vous racontant à demi-bas, mais de façon que tout le monde l'entendît, quelque aventure galante recemment arrivée, cè qui causait quantité de plaisanteries entre les jeunes seigneurs et beaucoup d'embarras parmi les dames.

— Oui, oui, et pour lors les éventails sont d'un grand secours: on minaude, on se cache le visage, car ne rougit pas qui veut, mignonne, et il est très disgracieux pour une femme de l'avoir entrepris sans y réussir. Mais il ne s'agit pas de cela; je parle d'une toilette de soir, et de ce soir même où je vous conduisis au bal, avec un déguisement pareil au mien, chez le prince Savelli. Quoi! vous n'y êtes pas? Vous ne vous souvenez pas qu'après avoir posé mes mouches, je vous fis voir la plus belle et la plus rare chose du monde, un collier?...

— Ah! oui, Madame, un fil de perles admirables, avec un fermoir d'une opale grande

comme cela! Vous l'admiriez fort et ne pouviez vous lasser de le regarder. Je m'en souviens et...

— Le reconnaîtriez-vous jamais, si vous veniez à le voir, mignonne ?

— Vraiment oui, répondit Fleur-d'Epée, je ne vous l'ai vu porter que cette fois, mais je le reconnaîtrais rien que du premier coup d'œil : un joyau d'une si rare magnificence et d'une telle beauté ne saurait s'oublier. Mais quel rapport...?

— Cela a rapport avec Malte où vous allez ainsi vous rendre par amour de moi, avec notre Dame-de-Philerme dont je vous parlais, avec Calcédonio, votre fiancé, que vous ne revoyez plus ici, belle ingrate qui ne m'en demandez pas de nouvelles et qu'il aimait pourtant d'un si tendre amour; mais malgré cela ou plutôt à cause de cela, vous ne l'aimiez vous-même que de sorte : c'est toujours ainsi! J'avais rêvé cependant de vous le donner un jour pour mari; je ne présageais point le grand vol que vous deviez prendre, mignonne, et votre belle fortune au théâtre. Enfin Calcédonio est parti depuis plus d'un an, et je vais vous dire pour quel sujet.

Alors elle lui raconta quelle spoliation

sacrilège avait été commise à Malte envers Notre-Dame-de-Philerme, et combien grand en avait depuis été le bruit, à Rome même et dans toute l'Italie; comment elle reçut, un jour, à Turin, par une voie qu'elle ne connut pas et d'une main qui ne se nommait pas, le plus magnifique cadeau que reine au monde pût recevoir; comment, ayant trouvé occasion de s'en parer pour la fête du prince Savelli, elle fut avertie, au milieu du bal, par un cavalier masqué jusqu'aux dents, qu'elle portait au cou la dépouille de Notre-Dame de Philerme. Elle lui dit aussi comment, le lendemain même, elle fit partir Calcédonio pour Malte, et chargé de quel message; et quelles étaient ses transes et ses alarmes depuis tant de temps qui s'était écoulé sans qu'elle en eût reçu la moindre nouvelle.

Enfin elle n'omit rien, ni ses craintes, ni ses scrupules, ni ses soupçons à l'égard de dona Olympia et du chevalier don Martin Garcez. Elle donna mille instructions à Fleur-d'Épée, sur la manière dont elle devait se conduire à Malte, sur le choix qu'elle y devait faire en prenant pour cavalier servant, mais en tout bien tout honneur, celui des chevaliers qu'elle croirait le mieux en cour, ainsi

que le plus à portée de lui donner des éclaircissements et de la tenir au courant de ce qui se passait; pour le reste, elle s'en confiait à son discernement et à son habileté.

Quand Fleur-d'Épée arriva à Malte, elle savait donc toute son île et ses chevaliers par cœur, et elle tomba au milieu des magnificences par lesquelles on y fêtait l'escadre de la seigneurie de Venise. Il n'était déjà plus question de Notre-Dame de Philerme, mais de rivalités bientôt suivies de querelles avec les Vénitiens. C'était alors le propos général et le sujet de la conversation de tous. Elle n'avait encore chanté que trois fois au théâtre, lorsque le théâtre fut fermé, la troupe italienne renvoyée par précaution du Grand-Maître, et son chevalier, celui qu'elle avait accepté pour cavalier servant, mis en prison au fort Manoël.

Il y a des choses qui occupent en leur temps et qui en vieillissant s'anéantissent. Fleur-d'Épée espéra donc qu'après ces querelles du moment, on reviendrait aux anciennes préoccupations. Elle résolut de se tenir jusque là renfermée dans sa maison, et elle s'y endormait dans ses doux loisirs d'Italienne, heureuse de soleil, de chants et

de fleurs, quand elle en fut réveillée par l'amour qui entra soudainement dans sa demeure et dans son cœur.

Cependant son chevalier, le faux chevalier de Jocet, comptait dans sa prison les semaines qui succédaient aux semaines, les mois qui succédaient aux mois, et malgré le temps qui s'écoulait, le temps si long pour les prisonniers, il ne se trouvait peut-être pas absolument malheureux, car il avait au fort Manoël bonne table et bon gîte, ce qui lui avait souvent manqué; et il supportait assez philosophiquement sa disgrâce, lorsque la dernière visite du bailli de Manosque vint éveiller dans cette âme grossière une lueur que la première visite y avait fait briller à demi, et exciter en lui la flamme d'une avidité inextinguible.

Sans doute avant d'arriver à Malte il avait commis quelqu'autre coup heureux, car il s'y était présenté en assez convenable équipage. Mais il n'eût jamais hasardé d'y venir, s'il eût connu qu'Alain de Jocet avait pu s'y rendre lui-même, Alain de Jocet qui devait à son compte être mort en mer; car, à cette époque, le bruit s'était répandu puis confirmé à Marseille, qu'un navire nommé la *Septimane*, sur lequel avait été embarqué

tout ce qu'il y avait alors de recrues et de passagers Maltais, avait péri corps et biens en échouant durant la nuit contre les rochers des îles Stromboli. Ce fut sur cette nouvelle qu'il se résolut à faire usage des titres qu'il avait gardés, et à se présenter hardiment à Malte comme neveu du Grand-Maître.

Sans doute aussi quelqu'autre Juif, meilleur connaisseur que les premiers, lui avait offert du collier qu'il avait d'abord si vainement tenté de vendre, un prix qui ne se comptait plus en deniers, et qui lui avait donné vaguement l'idée que cet objet pouvait être de quelque valeur, car la boîte en racine de frêne se trouvait plus tard enfermée, par les soins de Montalan, dans un étui en chagrin de Turquie, arrière-réserve pour la retraite, en cas de mésaventure à Malte, mais que le succès de sa hardiesse et la cassette du Grand-Maître l'avaient empêché jusque là de vouloir liquider en écus. Si bien qu'avant de se rendre en prison, il avait enfermé l'étui lui-même dans une enveloppe cachetée qu'il avait remise à Fleur-d'Épée, avec l'intention peut-être, quand elle partirait de l'île, de lui faire savoir qu'elle eût à briser les cachets et à se parer de ces perles ; car s'il devait demeurer

vingt années en prison, à quoi bon alors cette ressource? vingt années c'est la vie; et s'il en sortait, à quoi bon encore? le neveu du Grand-Maître saurait bien s'en passer.

Ce n'est pas qu'il eût à recompenser chez Fleur-d'Épée d'autres faveurs que celle d'avoir pu, quelques jours durant, l'approcher à toute heure. Il en était bien d'autres qu'il s'était vanté d'avoir obtenues, mais si quelques-uns le croyaient, lui-même mieux que personne savait à quoi s'en tenir. Elle avait accueilli ses soins, voilà tout. Cependant la beauté et le charme de cette adorable créature n'avaient pas été sans faire impression sur ce cœur, si abject qu'il fût; et le grand deuil qu'elle menait de lui, au point de ne vouloir plus paraître ni sortir, surtout depuis ces derniers temps, ainsi qu'il l'avait connu, le flattait infiniment dans son amour-propre d'homme à bonnes fortunes. D'ordinaire, même chez les plus vils, cet amour-propre est fort généreux.

Il n'était que le bailli de Manosque qui eût la permission de visiter le prisonnier; et le bailli n'en avait pas abusé. Pour lui si connu pour son exacte observance des règles les plus étroites de la politesse, autant valait se trouver en présence de quelque phénomène

du règne animal ou végétal, qu'en face du Montalan. Tels étaient les propos, les gestes, les attitudes, les questions de celui-ci, que le vieux seigneur passait de la surprise à l'étonnement, et de l'étonnement à l'ébahissement. Montalan, bien loin de rendre au bailli les trois révérences d'usage que lui adressait celui-ci, se levait à peine quand il entrait dans la chambre; il s'asseyait avant que le bailli ne fût assis; il abandonnait ses bras et ses jambes en des attitudes incroyables, et se renversait en des postures inouies; il interrompait le bailli de Manosque au milieu d'une phrase ou d'un récit ; il lui faisait des réponses de l'autre monde ou bien des questions saugrenues auxquelles le vieux chevalier se cabrait, retournant la tête comme si une troisième personne était là, qui aurait parlé, et présentant l'oreille dans le vide ainsi que font les sourds. Car, tandis que le bailli suivait le fil de son récit et de ses idées toujours circonscrites aux limites du savoir-vivre, à la hauteur et au niveau des sources où puise la bonne compagnie, entre les rives faciles et bien nivelées de la parfaite bienséance, les pensées et les paroles du Montalan s'en allaient, par des passages étroits et ténébreux, vers des régions

basses et inconnues, avec des bouillonnements et des clapotements glauques comme les eaux d'un égoût. De là par instants entre lui et le bailli des dissonances singulières et des interruptions qui faisaient que celui-ci demeurait la bouche ouverte et les yeux étonnés, au milieu d'une phrase qu'il n'achevait désormais que par un léger haussement d'épaules.

Au reste, ce contraste de savoir-vivre, Montalan l'avait senti lui-même dès son arrivée dans l'île: car il s'était exclusivement jeté dans la compagnie des chevaliers des langues d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, devinant ainsi qu'entre étrangers la distinction ou l'inélégance du langage et des manières est plus difficilement saisissable, et que ce qui n'est ici que commun et grossier passe quelquefois ailleurs pour original et pour imprévu. Mais au fort Manoël Montalan n'avait pas le choix et laissait ainsi, devant le bailli de Manosque, carrière à sa belle nature.

Cependant le bailli n'avait pas été sans revenir sur les récits et les impressions d'autrefois, et par suite il avait parlé de la Gabrielli et puis aussi du vol qui avait été fait à Notre-Dame-de-Philerme.

Ce vol et son importance, et le mystère dont il était demeuré couvert excitèrent d'abord l'attention de Montalan; plus tard, quand il fut seul, il eut le loisir d'y réfléchir et son esprit se reportait vers cette coïncidence singulière que l'homme qu'il avait frappé et dépouillé aux environs de la ville d'Aix, et dont il avait pris en même temps le passe-port, y était désigné comme appartenant à la Gabrielli; qu'un collier précieux avait été volé, vers le même temps, à Malte et qu'il avait trouvé sur cet homme un collier de perles... il est vrai que ces perles étaient sans grande valeur, lui avaient dit les premiers juifs, si bien qu'ayant appris d'abord que la Gabrielli était une comédienne, il avait jugé lui-même que le collier n'était sans doute que parure et clinquant de théâtre.

Cependant une pensée en amenait une autre: cet homme dont il avait été contraint de remettre le passeport aux mains des cavaliers de la maréchaussée à Marseille, lorsqu'il s'enfuit avec les habits d'Alain, cet homme, il avait de cela bonne mémoire, était désigné sur ce papier comme Maltais. Enfin de souvenirs en conjectures, il en vint à cette vraisemblance, que la Gabrielli, séduite par la vue des

trésors de l'église de Saint-Jean, y avait fait, après son départ de l'île, enlever, par quelque Maltais qui lui était affidé, le plus précieux joyau de Notre-Dame-de-Philerme; que le Maltais porteur de cet objet s'était trouvé sur le chemin d'Aix, et que plus tard lui, Montalan, avait eu entre les mains, sans en connaître la valeur, un trésor inappréciable.

A peine cette supposition se fut-elle montrée à l'état de nuage, que soudain le nuage prit consistance et figure, la figure prit forme et couleur, et sortit du cerveau de Montalan, armée de pied en cap, comme la Minerve antique, avec son armure qui devint bientôt à l'épreuve du doute, et sa lance qui détruisait tous les arguments contraires. Si l'homme qui était nanti de ce joyau semblait s'en aller plutôt vers Marseille qu'en revenir, c'est qu'en pareille aventure il y a sur les chemins mille détours à prendre; si les joailliers de la rue des Juifs avaient fait peu de cas des perles de la miraculeuse madone, c'est qu'ils n'y connaissaient rien. Un autre juif ne s'était-il pas trouvé qui avait offert du collier d'abord cinquante écus, puis deux cents, puis trois cents et bientôt mille; et qui depuis avait vainement cherché Montalan dans toutes les hôtelleries de la ville et des faubourgs, ainsi

qu'il le connut ? Mais lui-même partait alors pour Malte et du moins en abordant dans cette île il avait, grâce au dernier juif, compris qu'un moyen de retour lui restait et qu'il n'avait pas brûlé ses vaisseaux.

L'apparence, en devenant ainsi certitude, brillait au grand jour d'un tel éclat que les yeux de Montalan en étaient aveuglés. Un seul renseignement lui demeurait à obtenir, c'était de se faire décrire par le bailli de Manosque, quelle était la forme et la richesse du collier de la Madone ; là, pour son dernier doute levé, le trait décisif. Mais le Bailli quand reviendrait-il ?

Jamais amant n'attendit la venue de sa maîtresse avec plus de fièvre et d'émotion, de tremblements au cœur, d'alternatives d'espérance et de craintes, que n'en eut le prisonnier du fort Manoël, dans l'attente de la visite du Bailli ; il en était venu à souhaiter ardemment la présence du vieux seigneur dont auparavant il se souciait si peu, tant il était sûr que chacune des paroles de sa bouche allait se changer pour lui, comme autrefois celles de la fée des contes, en perles et en pierres précieuses ; il allait, à mesure que s'écoulaient les jours, sans qu'il le vît venir, jusqu'à l'accuser de dureté et

d'oubli, et comme volontiers on se croit dû ce que l'on souhaite, d'ingratitude.

Enfin, il arriva que le bailli de Manosque voulut bien se rendre au fort Manoël, moins pour y suivre, il est vrai, l'impulsion de son cœur, que pour obéir à une prière du Grand-Maître.

Tout d'abord il lui fallut répéter ce qu'il avait dit, l'autre fois, de la venue de la Gabrielli dans l'île, et du vol commis dans l'église de Saint-Jean, non pas que Montalan l'y amenât sans transition, mais avec une suite de détours par lesquels il voulait mettre d'accord des rapprochements et des dates qu'il avait dans l'esprit. Cette fois encore il interrompait le Bailli, mais comme c'était par des questions qui témoignaient d'un intérêt croissant, et non pas de son irrévérencieuse distraction, le Bailli se complaisait aux détails.

— Eh! oui, mille fois oui, dit-il enfin, le collier était d'une valeur inestimable; vous me demandez de quelle forme il était et de quelle nature, le voici en un mot: deux rangs d'admirables perles fines, avec un fermoir d'une seule opale.

Une sueur froide passa sur le front de Montalan, un éblouissement devant ses

yeux, le collier qu'il avait eu entre les mains était bien à deux rangs de perles, et le fermoir d'une seule pierre qui lui était inconnue.

Là dessus, quand la voix lui revint, cent questions sur ce qu'était la rareté des perles; mais cent autres sur ce qu'était une opale.

— Une opale, demandez-vous? répondit avec distraction le Bailli comme s'il en cherchait quelqu'une parmi les dentelles de sa poitrine ou sur les bagues de sa main, une opale? n'en avez-vous donc jamais vu? comment vous dirai-je? c'est une pierre qui semble passer de l'état opaque de la perle à la transparence de la pierre précieuse, en se colorant des reflets de l'arc-en-ciel.

C'était bien cela! Montalan avait remarqué ces teintes d'arc-en-ciel sur la pierre qui fermait le collier, et que le juif de Marseille lui avait dit n'être que du verre coloré. Perles et fermoir, c'était donc le collier, le collier de Notre-Dame de Philerme!

Oh! misérable lui, qui a eu entre les mains durant si longtemps un si rare trésor et qui n'en a pas reconnu la valeur! oh! misérable lui, qui s'en est dessaisi et qui a confié à la foi d'une femme, d'une femme

qui d'un moment à l'autre peut quitter l'île, d'une femme qui n'aura peut-être pas eu la religion du dépôt, ce dépôt qui renferme une fortune de roi ! Maudite soit l'ignorance des Juifs qui ne lui ont pas enseigné le prix de ce qu'il possédait, ou plutôt bénie, car ils l'auraient acheté ! maudite soit Malte où il est venu, et cet habit de chevalier qu'il a pris, et ces sujétions qu'il s'est imposées et ces peines qu'il a subies, lui qui aurait pu parcourir toute la terre, riche à jamais, libre, plus heureux que pas un prince, rien qu'en payant seulement d'une perle de ce collier chacune des années de sa vie, sa vie dût-elle durer cent ans.

Alors, à travers le grand trouble qui lui faisait en ce moment bondir le cœur, et l'angoisse désespérée qu'il ressentait, il était comme celui qui, dormant et rêvant, entrevoit devant lui des perspectives d'une étendue infinie, vers lesquelles il veut s'élancer, mais dont les pieds demeurent invinciblement attachés au sol ; l'âme de cet homme s'élançait au dehors de la prison sur un rayon lumineux, à travers un nuage d'or, planant au dessus de tous les royaumes de la terre ; mais en même temps il se sentait invinciblement retenu entre les murailles du fort, dont,

à chaque élancement, il rencontrait au devant de lui la pierre.

Cependant le Bailli avait pu continuer sans être intèrrompu de quelque temps :

— Une opale de cette grandeur, de cette pureté, de cette transparence et de cet éclat, était plus précieuse qu'aucun diamant au monde. D'où venait celle-ci et qui pourrait le dire? de Gaston d'Orléans? mais avant lui? Avait-elle au moyen-âge surmonté la couronne de quelque empereur d'Allemagne, ou bien avait-elle été enchâssée dans quelque saint reliquaire, sur un autel? avait-elle brillé sur le poignard de quelque calife d'Orient, sur la poitrine de quelque idole dans l'Inde, ou sur le front de quelque roi Mogol? et dans les temps anciens, avait-elle fermé le bandeau d'un César ou d'un Ptolémée, ou soutenu l'aigrette de ces rois Assyriens qui régnaient sur des satrapes? ces trésors-là datent sans doute des premiers âges du monde, alors que le soleil était plus chaud et la terre plus féconde, et que tout était lumière, éclat et rayonnement. Quant aux perles, c'était l'assemblage le plus rare et le plus parfait. Les pêcheurs qui jettent la sonde au fond des golfes de Coromandel et de Golconde, parmi les madrépores et les co-

raux, et qui les retirent une à une du sein de la mer, n'en virent pas deux fois dans leur vie de pareilles. Chacune d'elles était peut-être la merveille d'un siècle.

— Ce collier se fût donc vendu bien cher? murmura le prisonnier, à l'oreille duquel chaque parole du bailli avait résonné comme un lingot d'or qui tombe dans un creuset rougi au feu.

— Vendu ! qui parle de vendre ? ces objets-là se prennent à qui les a, ou se donnent par qui les tient, ils ne se vendent jamais. Vendre ! il ferait beau voir ! vendre le bien de notre église de Saint-Jean ! L'église reçoit, mais n'aliène ni ne vend, et Saint-Jean de Malte, sachez-le bien, Monsieur, moins qu'aucune autre église.

— Aussi ne le demandais-je que pour terme d'appréciation.

— Oh ! bien alors, dit le Bailli avec un geste en l'air, de l'or plein cette chambre, de quoi rebâtir la ville avec ses citadelles.

A ces mots, Montalan fut saisi d'un mouvement de rage désespérée, il se maudit lui-même : avoir eu entre ses mains une pareille fortune et l'avoir livrée à une femme qui, par curiosité, a peut-être ouvert l'écrin, et qui, par

imprudence, ignorance ou hasard, peut ainsi, d'un moment à l'autre, faire reconnaître dans Malte, et rendre à l'église ce que l'église de Saint-Jean ne doit plus ressaisir. — Oh! que ne peut-il se faire envoyer par elle, maintenant, à l'heure même et dans la prison, le dépôt qu'il lui a confié! mais tout ce qui lui parvient est visité par les geôliers : le collier serait reconnu; un pareil envoi perdrait tout à jamais. Que ne peut-il, pour parvenir jusqu'à elle, se frayer avec les ongles un chemin à travers la pierre! Que ne peut-il, lui qui pourrait rebâtir la ville avec ses citadelles, pousser un rugissement de telle force que les murs de la forteresse où il est enfermé s'écroulent et s'ouvrent pour lui faire passage!

En ce moment le Montalan, se tordant les mains sur la bouche pour se contenir, fit entendre une sorte de râle si désespéré que le bailli le considéra avec un mélange de surprise et de pitié. Puis, après quelque silence :

— Les jours de prison sont durs à porter, je le comprends, dit le vieillard, surtout dans la jeunesse; car les années de captivité sont une portion de la vie qu'on retranche au prisonnier : et il n'y a dans la vie que les an-

nées de jeunesse qui comptent. On entre jeune dans la prison, on en sort vieux; c'est toute une existence perdue. Cependant ne vous désespérez pas, monsieur le chevalier. J'aurais dû vous le dire plus tôt, mais ce n'est pas ma faute si nous nous sommes écartés du but de ma visite : je venais savoir de la part de monseigneur le Grand-Maître quelles étaient vos dispositions pour le présent, et vos sentiments pour l'avenir; il lui faudrait des promesses, des garanties, et alors il ne serait point impossible qu'un jour, que prochainement peut-être...

— Quoi! s'écria Montalan hors de lui, quoi, le dites-vous bien? serait-il possible qu'un jour, que bientôt je sorte de cette prison, que je sois libre?

— On ne sait ni qui vit, ni qui meurt, répondit tranquillement le bailli. L'escadre de la seigneurie de Venise, après être revenue au mouillage de Malte, car cette guerre de Venise contre Tunis n'en finit, venait à peine de sortir du port quand elle a été forcée d'y rentrer par un triste motif : l'amiral Angelo Emo, pardon si je vous rappelle ce nom, est tombé fort dangereusement malade. S'il venait à mourir, l'offense qui lui a été faite mour-

rait avec lui. Dans ce cas, il serait possible qu'en considération des deux autres chevaliers condamnés à la prison pour le même fait et en même temps que vous, monseigneur le Grand-Maître usât de son droit de grâce, mais il lui faudrait de votre part...

Montalan s'écria qu'il était prêt à tout, il se répandit en protestations, il fit mille promesses pour l'avenir; il conjura, à sa manière, le bailli d'intercéder pour lui. Il était comme ivre de joie à l'annonce inespérée de cette libération qui s'ouvrait devant ses yeux; lui, tout à l'heure abattu par l'impossibilité, comprimé par ces murs, écrasé par le poids de ce fort qui pesait sur lui, se sentait relevé, se sentait grandir, et des flots de lumière et d'air libre lui venaient au cœur comme si l'espace s'élargissait déjà autour de lui.

Quand le bailli de Manosque se mit en devoir de le quitter, ce fut alors qu'il le supplia de vouloir bien pénétrer jusqu'à Fleur-d'Épée, pour lui annoncer sa prochaine délivrance, pour la conjurer de sa part de ne point quitter Malte avant qu'il ne fût libre; et pour lui recommander surtout de garder religieusement une enveloppe cachetée qu'il lui avait remise, avant sa prison, enveloppe

bien chère qui renfermait les lettres de sa mère, de sa mère qu'il avait perdue.

Le bailli s'était donc rendu auprès de Fleur-d'épée. Mais comme il avait à cœur de la détacher de l'indigne Montalan, il ne lui parla ni de la prochaine délivrance du prisonnier, ni du reste ; il ne voulut que recommander à la belle amante d'Alain de Jocet l'enveloppe cachetée que le prisonnier du fort Manoël avait dû lui confier, et il s'en tint là.

Ce fut cette enveloppe que Fleur-d'Épée se détermina tout aussitôt à ouvrir et l'on sait ce qu'elle y trouva.

Grande fut sa surprise qui tint presque de l'effroi, quand elle reconnut, dans la double boîte, le collier de la Gabrielli. Elle demeura plongée jusqu'au soir dans des réflexions profondes. Si Montalan avait des preuves contre Alain de Jocet, elle avait des preuves à présent contre le traître : avec ce collier elle le tenait en sa puissance. Était-il donc le voleur de la Madone ? pourquoi non, lui qui avait bien pu voler les titres et le rang d'Alain et jusqu'à l'habit de chevalier et jusqu'au nom même qu'il portait ! Elle ne s'expliquait pas, il est vrai, comment ce collier était venu des mains de Calcédonio dans celles de Mon-

talan, mais l'avenir sans doute éclaicirait tout. Peut-être amènerait-il quelqu'autre témoignage, et si cette preuve un jour arrivait, elle n'aurait que ces simples mots à dire à Montalan pour le réduire : « Rendez à Alain de Jocet son rang, son nom et ses droits ; avouez ce qu'il est et ce que vous êtes, ou sinon je vous accuse, preuves en main, de vol et de sacrilège. » La Gabrielli ne lui avait-elle pas appris que des chevaliers peuvent être remis au bras séculier, et qu'autrefois un chevalier coupable de vol sacrilège fut cousu dans un sac, conduit en barque hors du port et jeté dans la mer ? Montalan n'hésitera pas quand elle lui mettra sous les yeux cette mort affreuse, car elle trouvera bien moyen de pénétrer jusqu'à lui, il n'hésitera pas à reconnaître les droits d'Alain de Jocet. A ce prix, elle se taira sur le voleur et sur le sacrilège, et les perles de la madone seront mystérieusement rendues à son image, sans que l'on sache par quelle main, pas plus qu'on ne connut dans le temps par quelle main elles furent dérobées.

La nuit venant, elle sortit, et, l'écrin précieux dans le sein, le visage voilé, elle se dirigea vers l'église prieurale; elle y entra,

gagna la chapelle de Notre-Dame de Philerme, et, se prosternant devant la balustrade, elle pria dévotement la Vierge de l'éclairer.

Tout aussitôt la résolution lui vint d'attendre, avant de rien entreprendre, qu'elle eût, selon sa mission, informé la Gabrielli de ce qu'elle avait découvert, et qu'elle en eût elle-même reçu quelque conseil. Jusque-là, malgré la lenteur des communications de mer qui isolaient alors Malte si loin du continent, elle se tiendra dans le plus complet silence.

Sa prière faite, elle se releva ; et se trouvant calme et rassérénée, elle conclut que la Madone était satisfaite : mais pour rien au monde elle ne remportera dans sa maison ces perles consacrées qui sembleraient la rendre à ses propres yeux coupable de sacrilège : où donc cacher ce trésor ?

L'église se faisait sombre et les chapelles latérales se remplissaient de ténèbres. Fleur-d'Épée remarqua qu'elle était agenouillée sur une tombe inachevée, sur une tombe de chevalier, dont les ouvriers avaient entrepris de réunir la mosaïque de lapis, d'agathes et d'onix, comme un compartiment de plus, à

l'immense mosaïque du pavé de l'église entière ainsi formé dans toute son étendue de tombes de chevaliers.

Il ne restait plus pour achever celle-ci qu'à poser au dessus des épitaphes et des emblêmes de mort l'écusson aux armes du chevalier défunt. En cet endroit seulement la terre humide et dégarnie n'attendait plus que les ouvriers du lendemain.

Fleur-d'Épée se crut inspirée.

—Ainsi, dit-elle, et dès à présent la Madone aura son collier, non pas encore au cou, Dieu me le pardonne et les saints, mais devant les yeux, et presque sous ses pieds.

Puis, s'étant assurée que toute cette région de l'église était solitaire, elle tira le poignard que les femmes de Malte portaient alors sur elles, selon la mode espagnole, et creusant profondément la terre au chevet de la tombe et jetant encore un regard autour d'elle, elle y enfouit l'écrin qui renfermait lui-même la boîte en racine de frêne et le précieux collier. Cela fait, elle remit la terre à sa place, toutes choses en leur état, et disparut sous les arcades des chapelles d'Auvergne et d'Italie.

Et comme elle revint le lendemain dès les premières heures du jour à l'église de Saint-Jean, elle vit de ses yeux les ouvriers mosaïstes recouvrir de leur travail la place qu'ils avaient laissée vide et sceller irrévocablement l'écusson de la tombe ainsi terminée.

En même temps une femme vêtue de deuil s'approcha qui s'agenouilla sur cette tombe pour prier et pleurer. Fleur-d'Épée, portant les yeux sur l'épitaphe, y lut que le chevalier dont les restes gisaient là avait demandé comme grace singulière d'être enterré au seuil de la chapelle de la vierge de Philerme; que cette faveur avait été accordée à son nom qui était illustre, car il était d'une famille de Grand-Maître, lui qui se nommait en son vivant dom Martin Garcez, de la langue de Castille. Alors, se ressouvenant des récits et des soupçons de la Gabrielli, elle joignit les mains et regarda non sans terreur la madone : puis, jetant un autre regard sur la femme agenouillée qu'elle reconnut aussitôt pour l'avoir déjà vue :

— Dona Olympia ! murmura-t-elle en s'éloignant, dona Olympia et dom Martin

Garcez ! ici, la tombe et le collier ! Là bas, Montalan ! mon Dieu ! donc, il ne manque plus à Malte que l'infortuné Calcédonio.

II.

A partir du moment où elle reconnut dans Alain de Jocet le jeune homme victime d'un traître, le gentilhomme réduit à la condition de soldat de Malte, le propre neveu du Grand-Maître régnant, dépouillé de son nom et de l'habit de chevalier : la tendresse de

Fleur-d'Épée prit pour le cher objet de son amour un caractère de sollicitude, de compassion, et presque de respect, qu'elle n'avait pas connu jusque là. Quand elle était seule, elle se sentait volontiers gagner par les larmes en envisageant tout ce qu'il y avait de souffrances passées et durables encore dans cette jeune infortune ; et quand elle voyait Alain de Jocet lui-même devant ses yeux, elle se laissait aller à de longs silences durant lesquels elle étudiait les changements que le dur métier de soldat avait dû causer dans sa personne. Sur le visage c'étaient les tons brunis qu'y avaient amenés le ciel de Malte, le soleil des cours au fort St-Elme et des esplanades à la Florianne ; mais venait-il à ôter son chapeau ou à jeter de côté sa cravate militaire, elle surprenait, sur le front et à l'endroit du cou, un contraste subit entre les teintes brunies qui montraient le jeune soldat et la délicate blancheur qui lui révélait le fils de famille. A ces places-là elle se suspendait de tout son amour.

Son cœur en même temps suivait l'examen de ses yeux, et se reportait sur ces épreuves du commencement qu'Alain lui avait dites, et qui avaient remplacé tant de belles espérances, sur la fierté qui lui avait

fermé la bouche, et sur le courage qui lui avait fait subir une condition si loin de celle que lui réservait sa naissance : alternative de lumière et d'ombre dans sa vie, et bientôt, elle y comptait du moins, d'ombre et de lumière. Le jour des preuves et des réparations viendrait, lui avait-il dit ; heureuse serait-elle de les lui remettre en main ces preuves, et de devancer ainsi le moment où Alain espérait faire éclater son droit.

Car il fallait qu'elle se relevât à ses propres yeux. Elle qui avait d'abord tendu la main au jeune soldat, demandait aujourd'hui au fils d'Isabelle de Rohan de lui tendre la sienne du sommet où elle le plaçait. Elle travaillerait en silence, elle travaillerait pour lui. En même temps que son estime pour Alain de Jocet avait accru son amour, son dévouement pour lui doublait ainsi la tendresse qu'elle lui portait : sainte trinité d'amour qui éclôt au cœur des femmes, estime, tendresse et dévouement.

Ce n'est pas que Fleur-d'Épée eût aux yeux d'Alain aucune souillure à effacer dans sa vie passée ; elle était femme de théâtre, c'est vrai, mais à peine aux débuts ; elle avait chanté devant les villes d'Italie, mais sous les yeux maternels de la Gabrielli, qui, malgré

l'abandon de sa vie, n'abandonnait pas encore celle de la jeune fille. Quand elle comprit que le spoliateur d'Alain de Jocet était l'homme même dont, à Malte, elle avait accueilli les soins, et qu'elle s'écria : Je suis une malheureuse femme ! c'est qu'elle obéissait à un sentiment d'intime et soudaine répulsion, qui lui faisait éloigner d'elle jusqu'à la pensée de cet homme dont la personne l'avait approchée de trop près. N'avait-il pas, des jours durant, eu le droit de la suivre au théâtre, d'entrer dans sa demeure, de lui offrir la main, de recueillir ses paroles, de lire dans ses regards, de vivre dans son atmosphère, de respirer le même air ? n'est-ce pas déjà une souillure que celle de cette approche? car, depuis le récit d'Alain, elle ne voyait plus dans Montalan que le vagabond du port de Marseille; le faux chevalier avait, à ses yeux, laissé tomber ses vêtements d'emprunt, et la figure du misérable ne lui apparaissait que revêtue des habits de son signalement, anglaise de Calmouc, culotte noire, méchantes guêtres aux jambes, et la tête couverte d'un mauvais chapeau à trois cornes : digne accompagnement d'une pareille nature, mais singulièrement repoussant pour qui n'avait été entourée jusque là, comme Fleur-d'Épée, que des sei-

gneurs de la cour, car on pouvait dire la cour de la Gabrielli.

Tout au contraire l'image d'Alain, jeune et charmante image, lui apparaissait revêtue d'une auréole de noblesse, d'infortune et de fière tristesse devant laquelle elle s'agenouillait dans son cœur. En même temps, elle ressentait une intime et secrète joie de tenir en son pouvoir les moyens qui devaient le rendre à sa belle destinée, et d'être ainsi pour lui, non seulement amour, mais encore salut. Cependant il fallait qu'elle trouvât un messager sûr pour le dépêcher vers la Gabrielli, et, dans son isolement à Malte, qui pouvait-elle consulter sinon Alain lui-même!

— Ami, lui disait-elle un de ces jours qui suivirent, j'ai de pressantes affaires en Italie que je vous apprendrai en leur temps; mais ne sauriez-vous pas dans Malte un messager fidèle que je puisse envoyer là-bas?

Alain secoua lentement la tête en signe d'ignorance.

— A moins que je ne déserte, dit-il, pour porter moi-même votre message, Flora, je ne vois pas qui j'en pourrais charger. Mais, à Malte, déserter n'est pas facile. J'ai connu

qu'en ce cas une île valait mieux qu'une prison.

Et alors Fleur-d'Épée, par une de ces diversions où elle se jetait dès qu'il s'agissait d'entrer dans la vie d'Alain :

— Ami, demanda-t-elle, dites-vous bien vrai? avez-vous donc jamais tenté de déserter de Malte?

— Oui, Flora, ce fut dans la période qui suivit celle de ma première souffrance. Je ne vous ai jamais dit quelle chute se fit en moi quand je me trouvai tombé dans cette caserne du fort Saint-Elme. C'est qu'aucune parole ne saurait rendre ce que j'éprouvai. Je me trouvais en même compagnie que sur le navire qui m'avait amené ; mais, au lieu d'une vingtaine de recrues qu'il y avait sur *le Prophète Élie*, c'étaient ici douze cents pareils brigands qui bourdonnaient, agissaient, vivaient autour de moi et dans la vie desquels je me trouvais vivre. Les Italiens qui composent la majeure partie du régiment étaient des scélérats tellement familiarisés avec le crime, qu'il n'en était aucun qui ne méritât la corde. Les Français, déserteurs la plupart, ivrognes et batailleurs, ne savaient ce que c'était que de plier sous un régime dont la sévérité est exorbitante. Les Maltais mêlés avec

nous sont de ces hommes qui seseraient faits Bonavoglies s'ils n'eussent trouvé dans le régiment une ressource à leur misère.

— Bonavoglies ! interrompit Fleur-d'Épée.

— Les Bonavoglies, ne le savez-vous pas, sont de malheureux insulaires qui, pour une modique somme de vingt écus, se vendent à la Religion ; alors ils ont du pain, mais aussi ils se laissent enchaîner sur les galères ; ils y deviennent rameurs comme les esclaves turcs et les criminels, et ils demeurent à la chaîne jusqu'à ce qu'ils aient pu rembourser la somme au prix de laquelle ils ont vendu leur liberté. Par cela, jugez du reste. Les galères ou le régiment de Malte !

«Mais, au régiment de Malte, le labeur n'était pas moins pénible alors que sur les galères. J'y tombais en pleine réforme. Les officiers prenaient de singulières précautions pour entretenir l'activité parmi le soldat. De jeunes cervelles fertiles en inventions produisaient chaque jour de nouvelles manières de le mettre en mouvement. Aujourd'hui c'était un travail aux arsenaux, le lendemain un autre travail au fort Saint-Elme ; à cela étaient joints des exercices fatigants, des inspections sans cesse renouvelées, tantôt par

un officier, tantôt par l'autre. Mais ce qui me navrait le cœur, c'étaient les durs châtiments que je voyais infliger journellement à ceux qui s'étaient rendus coupables ; la prison et les cachots n'étaient jamais déserts, les fosses et les galères recevaient tous les jours de nouvelles victimes qu'on y voyait conduire : et à tout instant les oreilles étaient frappées des cris des malheureux qui recevaient la bastonnade.

— Ah! je comprends, Alain, que vous ayez voulu déserter cet enfer.

— Quelques jours ne s'étaient pas écoulés que mon âme était déjà la proie de la frayeur et du désespoir. A cette époque, tout se peignit dans mon esprit avec les couleurs les plus sombres. Je devins rêveur, taciturne, mélancolique; toute vivacité fit place à l'abattement et à une apathie morne; je tombai dans l'affaissement, rien ne pouvait me sortir de cet engourdissement. Sans Guido, je serais mort cent fois.

— Qui est Guido? demanda encore Fleur-d'Épée.

— Guido? c'est mon ami, mon compagnon, mon sauveur; car il m'a sauvé du désespoir. Il arriva au régiment peu de temps après moi, et dès que nous nous vîmes, nous

nous attachâmes l'un à l'autre. Avant de vous connaître, Flora, je n'avais que lui pour ami. C'est lui qui a relevé mon courage par le sien, et qui m'a allégé le poids du malheur en le partageant. Il me suffisait de le voir pour jouir d'un peu de consolation, et si éloignés de toute famille, perdus que nous étions au milieu d'une bande de brigands, il me semblait que nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre.

— Est-il donc de ces Italiens dont vous parliez, de ces déserteurs Français, ou de ces malheureux Bonavoglies maltais?...

—Pour vous dire vrai, je ne le sais; j'ai vu que mes questions demeuraient sans réponse, et, malgré notre amitié, il s'est établi entre nous une réserve de silence sur notre passé que chacun de nous deux a respectée. Quand il me parle de l'Italie et des villes où il a vécu, je le crois Italien; quand il me parle de Malte, comme s'il l'avait habitée dans un temps éloigné, je le crois Maltais. Pour Français, il ne l'est pas; mais je peux vous dire qu'il n'est point de l'espèce des Bonavoglies. C'est un jeune homme, de quelques années plus âgé que moi, plein d'honneur, courageux et persévérant. J'ignore ce qui l'a conduit à Malte : je présume qu'amant dédai-

gné, le désespoir lui a fait faire cette folie.

— Ah! pauvre jeune homme alors, et bien à plaindre! s'écria Fleur-d'Épée.

— Mais ceci n'est qu'une conjecture de ma part. Seulement il m'a parlé quelquefois d'une belle jeune fille qui lui avait été fiancée, et qu'il n'a pas revue depuis le jour où il a quitté Turin.

— Et c'est donc lui qui vous a relevé le courage et qui vous a consolé?

— Mon courage revenu ne m'abandonna plus, car alors le chagrin fit place à l'indifférence. Bientôt je supporterai tout parce que je m'attendrai à tout; je disposerai mon âme aux évènements, quels qu'ils soient, et je les trouverai toujours moins malheureux que je ne me le serai figuré; souvent enfin au sein de ce malheur, j'éprouverai quelques instants de joie.

«Mon apprentissage à l'école militaire m'avait familiarisé avec l'état de soldat, et la seule distinction que j'aie acceptée des chevaliers, c'est d'être exempt de ces rudes travaux dont je vous parlais, et qui sont en dehors des habitudes militaires. Du reste, Guido et moi, nous sûmes bientôt nous isoler de l'odieux entourage au milieu duquel nous vivions. Nous montrâmes à ces abominables

camarades que nous entendions vivre avec eux à longueur de sabre. Notre attitude nous valut bientôt la considération de tout ce monde. L'on se mit à nous prôner comme des modèles d'amitié. S'il arrivait qu'un officier subalterne cherchât querelle à l'un de nous, tout de suite l'autre était là pour prendre sa défense. Tout ces petits supérieurs en vinrent à nous craindre et même à nous respecter.

— Et Guido en était venu d'abord à vous aimer, j'aime ce Guido. Je trouve beau ce malheur dans la jeunesse, et dans ce malheur cette amitié sans nuage.

— Ce n'est pas qu'il ne s'élevât parfois quelques difficultés entre nous. L'amitié a ses caprices ainsi que l'amour, alors chacun allait de son côté et seul. Ce fut dans un de ces moments que je songeai à déserter. Mais, ainsi que je vous le disais, ce n'est pas chose facile. Les soldats du régiment de Malte ne peuvent dépasser l'enceinte des murs de la ville, et les portes sont bien gardées. D'un autre côté, tous les barcaroles du port sont obligés, à l'entrée de la nuit, d'amener leurs barques dans le grand port de la Religion. Ces barques sont mises à la chaîne, et la clef se porte chez le commandant du château Saint-Ange. Nul enfin ne peut sortir du port

de Malte, dans quelque temps que ce soit, à moins d'une permission expresse du Grand-Maître, sans s'exposer à être considéré comme déserteur, et puni comme tel par les fosses ou les galères.

— Mon Dieu ! donc, alors comment faire et à quels risques, cher Alain, vous exposâtes-vous ?

— Je n'avais pas de message à porter de votre part en Italie, madona Flora, autrement vous m'eussiez peut-être porté bonheur. Mais aurais-je donc songé à quitter ainsi Malte si je vous eusse connue ! Tenez, je n'aurais pu me résoudre à abandonner Guido si nous n'eussions alors été brouillés. Je tentai plusieurs fois une réconciliation, mais je le trouvai intraitable. Depuis quelque temps quatre frégates napolitaines mouillaient dans le port. Un jour que je m'étais arrêté là, et que je regardais la mer, un matelot qui appartenait à l'une de ces frégates me proposa de déserter. Souvent des soldats s'étaient exposés à se jeter ainsi sur des navires français ou napolitains, et quoiqu'ils eussent été favorisés dans leur fuite par les gens de l'équipage, les officiers les avaient toujours rendus. Cependant je me laissai séduire. Cet homme m'offrit de me

procurer un habit de matelot, et de me cacher dans le vaisseau jusqu'à ce qu'il fût hors du port. Je promis de me rendre le lendemain, à quatre heures du soir, dans une taverne convenue où je me déguiserais.

« Je me gardai bien de communiquer mon projet à qui que ce fût, à Guido moins qu'à nul autre : notre brouillerie durait encore, et son opiniâtreté à refuser tout raccommodement me décidait à le quitter.

— Eh quoi ! s'écria Fleur-d'Épée comme si elle eût eu le péril devant les yeux, allez-vous donc abandonner Malte ?

— Le jour du rendez-vous, je me revêtis de cet uniforme que je croyais mettre pour la dernière fois. En m'acheminant vers le port, je rencontrai Guido. Je m'approchai de lui, je tentai un dernier effort pour faire la paix, il ne me répondit rien. Je lui pris la main, et, la serrant, les larmes aux yeux, je lui dis deux fois adieu d'un ton qui devait lui annoncer du mystère. Il ne me répondit encore rien. S'il m'eût parlé, s'il eût consenti à entrer en explications, je n'allais pas plus loin. Son silence me détermina, je le quittai. Plusieurs fois je me retournai pour le voir encore; enfin, au détour d'une rue, je ne le vis plus.

« Arrivé sur le port, j'entrai dans la taverne, lieu de mon rendez-vous ; le matelot n'était pas encore venu. Je sortis, je me promenai longtemps de long en large en l'attendant, mais il ne vint pas.

— Ah ! fit avec soulagement Fleur-d'Épée, et qu'en arriva-t-il ?

— Mon Dieu, je fus obligé de rentrer à la caserne, avec le regret du coup manqué. Je n'avais pas été présent à l'appel, je fus puni, voilà tout.

« Mais quand je fus réconcilié avec Guido et que je lui fis mon aveu, il me fit honte d'avoir pu songer à le quitter; car il m'avoua qu'il avait refusé lui-même, dans un temps, de déserter sur un navire vénitien uniquement à cause de moi. On levait l'ancre, jamais moment plus propice; il parla d'aller chercher un camarade, mais il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait partir seul. Il refusa.

— Ainsi vous vous êtes donc réconciliés, dit-elle avec cette rêverie où l'on répète machinalement les mots que l'on vient d'entendre, comme par désir d'entendre répéter des détails auxquels on se complaît.

— Oh ! oui, mais il fallut pour cela un malheur qui m'arriva. J'avais été détaché à la câle de Saint-Julien, à l'occasion de ce

bâtiment chargé de laine, de riz et de fer qui était sorti du port d'Alexandrie avec la peste. Le fléau, vous le savez, s'était manifesté durant la route, et l'équipage, réduit à quelques personnes, était venu se jeter dans le port de Malte. Les commissaires de la santé condamnèrent le vaisseau aux flammes, on le remorqua jusqu'à la câle de Saint-Julien, et l'on commanda un détachement de deux cents hommes de notre régiment pour aller former un cordon autour de ce port, pendant que le vaisseau brûlerait ; l'incendie dura deux jours; le vaisseau étant enfin consumé, déjà une grande partie du détachement s'était rembarquée, lorsque, voulant moi-même remonter dans la chaloupe, un soldat me heurte et me renverse sur le rocher la tête la première. J'en porte encore la cicatrice.

— Ah! dit Fleur-d'Épée en écartant les cheveux du jeune homme à la place qu'il lui montrait, ah! Jésus, quelle terrible chute!

— Je demeurai près d'un quart d'heure sans connaissance. Quand je revins à moi, je me trouvai étendu sur les habits de mes camarades qui m'en avaient fait un lit ; j'arrivai à Malte avec une fièvre brûlante et l'on me porta à l'hôpital, au grand hôpital de la

Religion, où tous les malades sont servis en vaisselle d'argent, par les mains des chevaliers. Un instant après, je vis arriver mon pauvre ami Guido, la larme à l'œil, qui, sans me parler du passé, me témoigna le plus grand chagrin et la plus grande amitié. Comme je me repentis alors d'avoir voulu l'abandonner!

— Et depuis?

— Oh! cette chute n'eut aucune suite dangereuse, je ne séjournai pas longtemps à ce fameux hôpital, où j'ai vu venir, à leur jour de service, le Grand-Maître lui-même, avec les baillis. Depuis ce temps, Guido fit tout ce qui dépendait de lui pour me faire oublier ce qui s'était passé entre nous. Mon amour-propre m'avait fait croire qu'il avait plus besoin de moi que moi de lui, l'expérience m'apprit au contraire que c'était lui qui m'était nécessaire et qu'il pouvait se passer de moi.

C'était la première fois qu'Alain de Jocet parlait ainsi de son sort à Fleur-d'Épée, sans tristesse ou amertume. Il semblait qu'en s'entretenant ainsi avec elle de son ami Guido, quelque chose rayonnait de ce nom dont s'éclairait son existence de soldat qui lui avait été si dure à porter. — Aussi d'ordinaire, évitait-il tout entretien de cette na-

ture. Une fois sous le regard de Fleur-d'Épée, il ne lui parlait que d'elle et de son amour, il semblait vouloir oublier à ses pieds qu'il y eût autre chose en lui qu'un homme jeune, heureux d'être aimé d'elle, et digne de son bonheur.

Car il avait désormais établi entre lui et la vie réelle une séparation. Il avait fait comme les ouvriers des vieilles cathédrales, sublimes ouvriers inconnus, qui, faisant descendre les vitraux aux mille teintes du haut des voûtes jusqu'au pavé des nefs, dans toute la largeur des fenêtres ogives, ont ainsi tendu, entre la brumeuse atmosphère du nord et les mystères du sanctuaire, de radieux rideaux de pourpre, d'amétiste et de topaze, si bien que les inclémences des saisons s'agitent en dehors du temple, dont rien ne saurait troubler la religieuse sérénité ; le nuage lui-même qui passe avec ses décroissances d'ombre ne fait qu'y jeter de nouvelles richesses ; et si c'est un rayon de soleil, oh ! alors à travers le fourmillement de lumière, et l'éblouissement de toutes les éclatantes couleurs qui scintillent et catoient, l'on dirait Dieu et les anges et toute la céleste cour qui s'en viennent descendre sur l'autel.

Mais s'il ne venait ordinairement du dehors

dans l'existence qu'Alain de Jocet s'était faite, à ses heures de repos, auprès de Fleur-d'Épée, qu'ombre et nuages, le rayon de soleil qui vint ce jour-là l'éclairer dans ce sanctuaire, le revêtit, aux yeux de Fleur-d'Épée, d'un nouvel aspect, abandon de jeunesse et gaîté confiante, qu'elle ne lui avait pas encore connu. Elle suivit ce rayon d'or pour remonter jusqu'aux heureuses années de la jeunesse d'Alain, elle le redescendit pour s'en éclairer sur sa situation présente : ce jour-là, les questions qu'elle lui fit furent sans fin, et le jeune homme, contre son habitude, y répondait volontiers.

Il avait donc vu le Grand-Maître à l'hôpital de la Religion, mais ne l'avait-il jamais vu ailleurs?

Il l'avait toujours vu de loin. A l'hôpital de Saint-Jean, aux heures du service, on couvre une grande table de vaisselle plate ; les chevaliers arrivent, prennent chacun une serviette, desservent cette table assiettes par assiettes, qu'ils font passer entre les mains des infirmiers, et sortent pour recommencer de même dans une autre salle. Chaque langue a son jour, le Grand-Maître y vient le vendredi avec les baillis : et lui et les dignitaires de l'Ordre, sont ce

jour-là en manteau à bec et à pointe.

Une autre fois, Alain était de garde à la porte de Marine, l'équipage du Grand-Maître paraît, et la sentinelle crie : Aux armes ! le Grand-Maître passa au grand train de ses chevaux, jeta un coup-d'œil sur la garde, salua le capitaine et ce fut tout. Mais il sembla à Alain que ce coup-d'œil jeté sur la garde se posait sur lui, il se sentit rougir et pâlir. Quand il fut remis de son trouble, le Grand-Maître était déjà loin, cependant il l'avait assez vu pour remarquer qu'il avait dans le visage le même air que sa mère, et dans le regard la même expression de tristesse.

D'ailleurs le Grand-Maître avait toujours autour de lui sa compagnie des gardes , et les soldats du régiment de Malte n'avaient jamais occasion d'approcher de sa personne.

— Ami, reprenait Fleur-d'épée, quand vous vouliez déserter de Malte, où comptiez-vous aller ? et si, d'un jour à l'autre, Alain, vos titres et votre nom vous étaient rendus, car tout n'est pas désespéré, dites-moi, que feriez-vous?

— Les papiers qui prouvaient ma condition sont perdus et je ne les recouvrerai jamais ici. Mais quand je serai libre, je m'en irai en Bretagne, j'attendrai la prochaine

tenue d'États, je me présenterai devant les amis de mon père et il s'en trouvera bien quelques-uns qui me reconnaîtront.

— Hélas! la France et la Bretagne sont en feu, je l'entends dire aux chevaliers que je vois ; les châteaux brûlent, les nobles sont proscrits, le roi est en prison, il n'y a plus d'États de province.

— Je l'ai ainsi entendu dire à des chevaliers qui en parlaient entre eux, mais ils disaient aussi que c'est une révolte qui passera. J'attendrai donc qu'elle soit passée, et je commencerai par chercher mon frère.

— Ah! oui, ce jeune frère enfant dont vous m'avez parlé, et qui n'a pu vous connaître encore.

— Ce n'est déjà plus un enfant, quoiqu'il ait huit années de moins que moi. Mais comment le retrouverai-je dans ce bouleversement? Les châteaux brûlent, dites-vous, mais les couvents sont démolis et les prêtres massacrés! Hélas! quand j'ai quitté la Bretagne, Yves, mon frère, était déjà entre les mains du révérend prieur de l'abbaye de Saint-Jacut. Hélas! qu'est devenu le prieur, et qu'est devenue l'abbaye!

— Saint-Jacut! s'écria l'Italienne en se signant; quel est donc, Alain, ce bienheureux

saint que vous dites là et que je ne connais pas au calendrier ? Saint-Jacut !

— Oui, oui, l'abbaye de Saint-Jacut dans les enclaves de l'évêché de Saint-Malo, mais dépendant de celui de Dol, entre l'embouchure de la petite rivière d'Arguenon et la mer. J'y suis moi-même allé dans mon enfance. Ne vous étonnez pas, Fleur-d'Épée, de ne pas connaître saint Jacut. C'est un saint de Bretagne. Nous sommes ainsi en Bretagne, nous avons toujours fait province et ciel à part.

— Mais ensuite, quand vous aurez trouvé vos preuves et repris votre condition, que ferez-vous ?

— Je reviendrai à Malte...

— Ah ! s'écria avec désespoir Fleur-d'Épée, vous faire chevalier !

— Je reviendrai à Malte, preuves en mains, montrer mon épée de gentilhomme et donner un démenti à ceux qui m'ont appelé imposteur. Puis, mon honneur étant sauf, et moi-même digne de vous, je vous emmènerai en Bretagne, Madona Flora, et je vous établirai dans mon manoir de Béverlai, si toutefois Béverlai n'est pas brûlé !

Le jeune homme s'arrêta. Fleur-d'Épée écoutait dans un ravissement muet chacune de ses paroles.

— Me faire chevalier de Malte! oh! non jamais! j'ai pris tous ces chevaliers en horreur, et je déteste leur brûlant rocher de Malte où l'aïr que l'on respire est du feu, où le sol n'est que la pierre même, et où la pierre aride n'a su produire que des forteresses. A Béverlai, Flora, il y a des avenues de grands arbres vingt fois plus beaux que des orangers, des châtaigniers et des chênes qui donnent de l'ombrage, même à l'heure de midi ; il y a des prairies verdoyantes entre les haies d'aubépines et d'églantiers, des ruisseaux qui coulent à travers le gazon, et des vergers en fleur où chantent les oiseaux sans cesse. Là-bas, nous serons heureux! Je vous présenterai d'abord à la noblesse de ma province.

— Hélas! sous quel nom, murmura Fleur-d'Épée, ne suis-je pas femme de théâtre?

— Sous quel nom ? répéta le jeune homme. Eh! je vous appellerai la signora Flora.

Fleur-d'Épée secoua tristement la tête.

— Alors je vous appellerai la signora Floriana. Cela nous fera souvenir de la Florianne et de Malte, de Malte où je vous ai dû d'heureux jours... Et même, à la manière italienne, nous doublerons ce nom, et vous serez alors la signora Floriana Floriani...

Floriana ! un beau nom, n'est ce pas, ma bien-aimée?

Fleur-d'Épée sourit faiblement, comme si elle n'était pas convaincue.

— Eh bien ! donc, dit avec impétuosité le jeune homme, j'en sais un que tout d'abord je rendrai valable et bon pour tous, et que vous-même ne refuserez peut-être pas d'accepter, Flora, avant que nous quittions Malte.

— Lequel donc? demanda-t-elle.

— Madame de Jocel ! répondit-il.

Dans son transport, elle lui jeta les deux bras autour du cou, et croisant les mains derrière sa tête, elle attira contre elle cette jeune tête chérie ; elle baisa le jeune homme au front, sur les yeux, sur les lèvres qui venaient, d'une manière inespérée, de payer tant d'amour par tant d'estime, et de combler par un mot le dévouement qui la poussait à lui faire rendre ses droits, dût-elle cependant le perdre s'il se faisait alors chevalier.

Ainsi, sur le rayon de soleil qui ce jour-là s'en était venu du dehors, Dieu et les saints entrèrent dans son cœur.

— O ma chère âme, lui dit-il enfin quand ils reprirent la parole, que me remerciez-

vous ! que fais-je donc pour vous, moi qui n'ai ni couronne de roi à poser sur votre front, ni manteau de prince à jeter sur vos épaules, moi qui devrais vous révérer à deux genoux, ô Madona Flora ! car vous êtes pour moi comme Dieu qui a dit aux aveugles : Voyez ! et aux morts : Levez-vous ! Vous m'avez fait voir et vous m'avez fait vivre. J'étais ici, doutant de moi-même, et comprimé entre deux mépris, entre le mépris des Maltais et le mépris des chevaliers ; et vous êtes venue, Flora, vous qui d'un regard de vos yeux, d'un sourire de votre bouche et d'un mot de votre cœur, m'avez réhabilité avec moi-même et avec l'existence. O Flora ! comment vous dire ce que j'éprouve ! — A l'heure où les ombres sont venues, êtes-vous jamais entrée dans quelque basilique solitaire ? Devant vous, tout est ténèbres ; autour de vous, tout est silence ; seulement, de grands bruissements s'engouffrent en gémissant dans les spirales de la tour sonore. Mais vienne la flamme qui allume la lampe éteinte du sanctuaire, et bientôt mille autres clartés vont scintiller sur les degrés de l'autel, les profondeurs les plus sombres en recevront un reflet dont elles s'éclaireront, de saintes images se détacheront qui tout à

l'heure étaient noyées dans l'ombre, et qui sembleront à présent vivantes avec leurs bras levés et leurs lèvres ouvertes pour bénir, la nuit fera place à la lumière, et le silence d'auparavant se remplira d'harmonieux concerts. Ainsi de moi, ma bien-aimée! en moi, tout était nuit, silence, et solitude; mais la flamme divine est venue, et tout ce qui était bruissements sans nom, plaintes désolées et vagues soupirs perdus, a pris une voix qui chante dans les régions élevées, et qui m'enivre d'allégresse. Voici que les perspectives de lointains tableaux d'une félicité sans bornes se sont détachées de leurs cadres ignorés en visions bienheureuses; et, à la clarté de mille flammes bénies, j'ai vu reluire, comme un autel, tout l'or pur de mon cœur. Ainsi de moi, ma bien-aimée, depuis que je vous ai connue!

— Alain, je n'ai qu'un mot pour vous répondre. — Je vous aime! — C'est le mot qui fait vivre ou qui fait mourir. Quand vous êtes là, devant moi, sous mes yeux, il me semble que mon cœur, comme un grain d'encens sur le réchaud, se fond en parfums, qui s'évaporent, qui remplissent l'air autour de vous et qui doivent penétrer dans votre âme. Dites, ne les respirez-vous pas tandis qu'ils

m'enivrent moi-même? Alain, je vous aime! Voilà le mot qu'en votre présence mille voix en moi proclament vers vous, et, quand vous êtes loin, qui m'emporte et me ravit comme sur quelque haute montagne où je me sens transfigurée. De là, si je contemple mes années précédentes, je les aperçois comme dans une région perdue que j'ai laissée bien loin au dessous de moi. Ce n'est plus moi la femme qui chantait, la femme qu'on applaudissait, la femme de théâtre : je suis la femme qui vous aime. Dans cette sphère éthérée où je me sens vivre, toutes mes perceptions sont plus subtiles et plus pures, et pas une qui ne retourne à vous. Le jour, vous êtes incessamment devant mes yeux ; je respire, je m'agite et je m'endors dans une lumière qui me semble procéder de vous-même ; et j'ai près de moi, durant la nuit, un doux fantôme à votre image, formé de rêves, de soupirs et de baisers, et que je presse contre mon cœur en invoquant votre nom. Car votre nom dans la veille et dans le sommeil, il est à moi et je le prononce sans cesse avec des transports et des attendrissements. C'est quelque chose de vous que je possède, j'éprouve à le redire une douceur infinie, et je le retrouve au matin sur mes lèvres comme

la céleste manne tombée du ciel au désert, et qu'il fallait recueillir dès l'aurore pour qu'elle gardât la saveur du miel.

Elle se tut, puis après un silence :

— Oh ! oui, dit-elle, partons de Malte, partons-en vite et bientôt ! Nous irons loin, quelque part où nous serons seuls et heureux, en votre Bretagne, à votre Béverlai. Mais d'abord, Alain, aujourd'hui, demain, le plus tôt possible, que je puisse envoyer un messager vers la Gabrielli ! C'est un secret, voyez-vous, un secret qui vous concerne.

Et comme son fortuné lui demandait ce que c'était :

— Plus tard, vous le saurez, dit-elle. Mais au nom du ciel, par vous ou par votre ami, faites qu'un messager fidèle puisse s'en aller vers Rome.

— Ah ! par le moyen de Guido, nous y pourrons peut-être parvenir. Je vous ai dit qu'il connaissait Malte comme un Maltais.

— J'aime ce Guido, murmura-t elle en regardant tendrement Alain, je l'aime sans le connaître. et je serais heureuse de l'apercevoir.

— Rien n'est plus facile, répondit Alain, il doit y avoir après-demain grande fête aux

églises et cérémonies dans Malte : le régiment défilera dans la rue, sous votre balcon. Regardez celui qui marche en même temps que moi, au deuxième rang de la compagnie Colonelle, celui-là est Guido. Mais pour l'amour de moi, ne levez pas, ma chère âme, la jalousie du balcon.

Le lendemain, Alain de Jocet, soit qu'il fût retenu par les apprêts militaires de la fête dont il avait parlé, soit pour toute autre cause, ne se rendit pas auprès de Fleur-d'Épée. Mais quelques chevaliers qu'elle fut obligée de recevoir et entre eux le bailli de Manosque, lui apprirent que, l'amiral Angelo Emo étant mort, la fête qui se préparait était pour célébrer ses funérailles.

Fleur-d'Épée ne comprit rien à l'air mystérieux avec lequel on lui annonça cette nouvelle. Vainement lui offrirent-ils une tribune dans l'église de Saint-Jean, pour assister à la cérémonie, ou bien une place sur la terrasse de l'albergo de Castille pour voir défiler le cortège quand il se rendrait de l'église prieurale à la chapelle de Notre-Dame-de Victoire, elle refusa l'une et l'autre. Sa place, à elle, était derrière son balcon, pour apercevoir, quand défilerait sous ses fenêtres le régiment de Malte, les deux jeunes soldats

qui marchaient au second rang de la compagnie Colonelle.

Cette journée s'écoula pour elle triste et lente comme toutes celles où son cher Alain manquait à venir. Ces jours étaient rares, mais cependant le jeune soldat n'était pas toujours sans empêchements. L'heure venue écoulée et dépassée, il y avait dans l'attente déçue de Fleur-d'Épée un contre-coup qui la navrait au cœur. Quelque chose manquait à sa vie! Vainement, le front appuyé contre le store de la terrasse, interrogeait-elle le détour connu du rempart, où rien n'apparaissait: que de désirs s'envolaient alors de son cœur vers Alain, comme autant d'appels qui le devaient faire se hâter et venir! Mais quand la marche du soleil décroissait dans le ciel et l'espérance dans son cœur, cette attente vivace comme son amour se reportait au lendemain, et l'espoir d'aujourd'hui se changeait en certitude pour le jour qui devait suivre. Enfin, quand l'ombre était venue, elle s'enveloppait de sa faldetta, et, discrètement suivie de Juana, elle s'en allait promenant sur les murs, le long des bastions et des remparts, jusqu'à la courtine avancée de Sainte Scolastique à la pointe du fort Saint-Elme. De là l'œil plonge au fond de la cour des

casernes que le grand-maître Dom Pinto fit bâtir au pied même de la citadelle. A travers l'obscurité du soir, elle cherchait à saisir des bruits vagues qui montaient jusqu'à elle, quelques cliquetis d'armes, quelques commandements des chefs, quelques échos de la vie d'Alain; et quand, dans le silence du soir, s'élevait tout à coup le son des clairons dont les fanfares notaient les derniers appels militaires et proclamaient le repos de la nuit, il lui semblait qu'elle aspirait dans l'air des syllabes d'or qui redisaient ainsi pour elle le cher nom du bien-aimé et lui apportaient l'adieu qu'elle n'avait pu recevoir.

Elle s'en retournait alors comme contente et presque consolée, se répétant : A demain! mais cette fois il lui sembla que la Diane du soir montait dans l'air comme une plainte et qu'elle avait un accent d'inexprimable tristesse. Elle s'en revint le cœur serré, tout abattue, jetant les regards vers la mer d'où nulle brise n'arrivait, et sur la pierre aride des remparts où ses pas retentissaient. Elle se prit à songer aux châteigneraies de Bretagne où les pieds, quand les feuilles tombent à l'automne, semblent fendre des flots bruissants, aux ombrages bienfaisants qui rafraîchiraient son front, au manoir de fa-

mille des Jocet, au manoir de Béverlai.

— Oh! là-bas, là-bas donc de grands arbres, de verts gazons, des prés et des halliers, des sources d'eaux vives pour s'y désaltérer, là-bas la solitude et l'amour, l'amour d'Alain!

Mais sa pensée toute seule s'envola vers les climats lointains sans que son cœur prît quelque essor. Elle sentait comme une force d'invincible attraction qui pesait sur elle et l'attachait à ce rocher.

— Irai-je là-bas? se demanda-t-elle; irai-je jamais?

Et comme elle portait la main à ses lèvres pour y baiser la bague qu'elle tenait d'Alain, elle se prit à lire, à la première clarté des étoiles, ce mot qui se trouvait gravé sur l'anneau, comme une fatale réponse à sa demande : Nenni!

CHAPITRE VI.

D'ailleurs, je ne suis que trop long pour plusieurs à qui rien ne plaist que les productions de leurs esprits, ou pour ceux qui prennent à tasche de censurer les ouvrages d'autrui ; cetuy-ci étant trop laborieux pour naistre parfaict, les plus délicats se souviendront que les livres sont comme les banquets, où chacun peut prendre ce qui se trouve à son goût, et laisser le reste.

(Martyrologe des Chevaliers de Malte, *par le* R.P. Mathieu de Goussancourt, *Parisien*, *religieux et Célestin*.)

I.

L'amiral vénitien Angelo Emo venait effectivement de mourir. Rentré à Malte pour se refaire des pertes qu'avait essuyées sa flotte dans l'attaque de la Goulette, et tandis qu'il attendait l'approbation de son gouvernement pour un nouveau plan de guerre con-

tre Tunis, qu'il avait formé, une maladie rebelle à tous les secours épuisait ses forces; de sorte qu'après avoir langui quelque temps, il céda à la commune destinée et rendit le dernier soupir, pleuré de toute son escadre.

Mais il arriva qu'au moment de mourir cet homme altier dont l'orgueil avait, près d'un an auparavant, failli soulever tous les chevaliers, rendit un hommage éclatant à l'Ordre de Saint-Jean, dont il avait froissé l'hospitalité, et dont il fit voir cependant qu'il admirait l'ancienne gloire dans son cœur. Car il demanda comme suprême honneur qu'au lieu d'être transporté à Venise, son corps reposât à Malte, non pas, il est vrai, dans l'église prieurale de Saint-Jean, où les seuls chevaliers de l'Ordre avaient le droit d'être enterrés, mais dans l'église de Notre-Dame-de-la-Victoire, en face du monument même qui aurait recouvert les cendres du grand La Valette (6).

Ce n'était pas un médiocre honneur. Mais l'Ordre, flatté sans doute de cette demande d'un pareil rival, et jaloux de se montrer aussi généreux que lui, désireux d'ailleurs d'accorder cette réparation au souvenir même de la récente querelle, voulut donner sa-

tisfaction au vœu de l'amiral vénitien ; et comme ceux de son escadre se préparaient de leur côté à déployer la plus grande magnificence, il fut décidé que la cérémonie de la sépulture se ferait avec une pompe inaccoutumée. Le choix de l'église de la Victoire, la demande d'un tombeau en face de celui où avaient reposé les restes de La Valette, étaient un double hommage à la mémoire de ce grand homme ; ces funérailles n'étaient donc autre chose qu'une fête en son honneur, et l'on convint que la fête commémorative de la levée du fameux siége de Malte par les Turcs, qui se célébrait annuellement à la Notre-Dame de septembre, et dans laquelle on exaltait le nom et l'image du grand La Valette, serait avancée cette fois de quelques mois, et consacrerait par sa pompe cette fête de sépulture.

Hélas ! oui, qu'ils se hâtent ces chevaliers, qu'ils avancent l'époque de leurs fêtes, s'ils veulent encore les célébrer pour les dernières fois ! pour les dernières fois va bientôt se montrer le grand étendard de l'Ordre, pour les dernières fois la ville contemplera la procession solennelle de ses maîtres, pour les dernières fois l'église prieurale de Saint-Jean se remplira du bruit et de l'éclat de

leurs cérémonies : pour les dernières fois ! mot triste autour des dominations qui vont tomber, comme le sont les dernières paroles sur les lèvres qui vont se fermer à jamais. Hélas ! et voilà que les dernières fêtes de cet Ordre illustre ne sont déjà plus même que pour célébrer des funérailles !

Rien n'était plus imposant et plus noble que la cérémonie, tout à la fois pieuse et guerrière, par laquelle on célébrait annuellement à Malte, depuis deux cent cinquante ans, la fête de Notre-Dame de septembre. C'était à pareil jour que les Turcs avaient levé le siège, et ce jour était dignement rappelé. Dès la veille, on voyait flotter le pavillon de la Religion sur tous les forts ; les canons tiraient de toutes parts. Il y avait par la ville et dans tous les quartiers des cris d'allégresse, des réjouissances et des feux de joie. Le lendemain, au lever de l'aurore, le bruit des canons recommençait. Toutes les troupes se rassemblaient, s'avançaient en bon ordre sur la grande place et se rangeaient en bataille devant le palais Magistral ; toutes les Langues partaient en corps de leurs auberges et se rendaient vers le Grand Maître. Alors celui-ci descendait, suivi des dignitaires de l'Ordre et des chevaliers en habits de céré-

monie. Les troupes s'ébranlaient, mille clameurs qui se perdaient dans le bruit des cloches et des canons, entouraient le prince et le corps de l'Ordre. La garde du Grand-Maître faisait la haie et son cortège fermait la marche. C'est ainsi que l'on se rendait à l'église de Saint-Jean, où la messe solennelle était célébrée avec une pompe inimaginable, par le grand-prieur de l'église. Il était impossible de ne pas éprouver une émotion profonde au moment où l'on apportait au pied de l'autel l'étendard victorieux. Une musique guerrière et les salves de toutes les forteresses l'annonçaient et le saluaient. Il était porté par un chevalier armé de toutes pièces, revêtu par dessus de l'ancienne casaque de guerre, rouge, avec la grande croix blanche devant et derrière, et entouré de toute la langue d'Auvergne qui en avait la garde. A l'évangile, lorsque le Grand-Maître se levait, l'étendard était placé à sa droite, à côté de son siège et sous le dais; tandis qu'à sa gauche était un page qui tenait dans ses mains, nus et la pointe haute, le poignard et l'épée que Philippe II avait envoyés au grand La Valette. C'était la seule occasion où une épée nue se produisît dans l'église. Ainsi placé entre l'étendard et le page qui marchaient à

ses côtés, suivi de tous les chevaliers qui se trouvaient à Malte, de tous les servants d'armes, et du corps des religieux chapelains, au milieu desquels le grand-prieur de l'église, en ornements pontificaux, portait l'image de la Vierge, le Grand-Maître sortait de l'église prieurale. Une longue et magnifique procession se faisait ainsi par la ville; mais pendant cette marche, ni musique ne jouait, ni tambours ne battaient, ni chants ne se faisaient entendre; c'était dans un profond silence, c'était au bruit seulement de tous les canons de la ville et des forts que l'on arrivait à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire. Là des prières étaient dites pour les courageux chevaliers qui furent tués au siège de Malte. On les appelait tous par leurs noms et l'on faisait l'éloge des actions qui avaient mérité de conserver ces noms à la postérité. Après cela, on revenait dans le même ordre à l'église conventuelle de Saint-Jean, où la messe se terminait par des chants d'actions de grâces.

Cette fois où l'on faisait à l'amiral vénitien l'insigne honneur de mêler son nom à une pareille cérémonie et à de tels souvenirs, les choses se passèrent dans le même ordre que les autres années; seulement la disposition de

la marche fut un peu changée. Le cortège, en sortant de l'église de Saint-Jean, se rendit vers le port, il s'arrêta devant la chapelle de Notre-Dame-de-Liesse qui était à la langue de France, et où le corps de l'amiral Angelo Emo avait été déposé. L'escadre vénitienne pavoisée tirait de toutes ses batteries. Les officiers vénitiens prirent rang en tête du cortège, portant le corps de leur amiral vers la Chapelle de la Victoire, où des prières particulières furent ajoutées dans cette circonstance aux prières funèbres qui s'y disaient pour les chevaliers martyrs. On vit alors dans Malte le lion de Venise et la croix de Saint-Jean, mêlant leurs étendards, s'embrasser comme dans un dernier adieu.

Il va sans le dire que la question d'étiquette fut le sujet de bien des discours. Ce n'étaient que chevaliers qui, après avoir reconduit le Grand-Maître au palais, disputaient sur la prééminence de l'étendard. Celui de Malte devait-il, en cette circonstance, marcher avant ou après l'étendard de Venise? Après mille paroles, il fallut recourir au bailli de Manosque. Le vieux bailli, mêlé à un groupe, écoutait tous les propos sans mot dire.

— Messieurs, répondit-il quand il fut interpellé, il y aurait peut-être à examiner ici la question de courtoisie, celle de prééminence ne se discute pas. Tout ce qui n'est pas tête couronnée, les ducs souverains comme les républiques, nous cèdent le pas; et quant aux autres même, il y aurait bien des choses à dire. Nous avons eu de grands honneurs à Rome! Messieurs, avez-vous lu ce que dit l'historiographe Bosio, dans son Histoire Hiérosolymitaine, de la chevauchée du pape Léon X?

—Ma foi, monsieur le bailli, dirent en riant les plus jeunes, il n'y a que vous, peut-être à lire désormais l'historiographe Bosio, à parler de l'Histoire Hiérosolymitaine, et à vous souvenir des chevauchées du pape Léon X.

— C'était à son arrivée à Saint-Jean-de-Latran, poursuivit le bailli, comme s'il n'eût rien entendu, une belle cérémonie à propos de celle d'aujourd'hui! Il faisait beau voir alors comme on s'entendait aux marches et aux cortèges : nous n'y connaissons plus rien. L'étendard de la Religion de Saint-Jean y fut porté par Jules de Médicis, cousin-germain du pape, chevalier de Rhodes (nous étions encore de Rhodes), et grand-prieur

de Capoue, tout armé et couvert de sa casaque d'armes rouge, avec les grandes croix blanches, à la façon que les portaient alors les chevaliers de Saint-Jean quand ils allaient au combat.

— Oui, oui, interrompit un chevalier qui mourait d'envie de changer de propos, comme le chevalier porte-étendard de la langue d'Auvergne que nous venons de voir figurer tout à l'heure. Chacun sait cela.

— On menait après lui, poursuivit le bailli, son cheval richement enharnaché, accompagné d'une grande multitude d'estafiers superbement vêtus de riches et belles livrées; mais premièrement et en tête marchaient à cheval douze courriers du pape habillés de rouge qui allaient deux à deux, portant douze étendards;

« Après ceux-ci suivaient treize caporaux de Rome, montés à cheval, vêtus de velours rouge, et qui portaient chacun l'étendard de leur capitaine;

« Puis venait le grand Gonfalonier ou porte-enseigne de Rome, monté sur un cheval richement caparaçonné et lui-même superbement vêtu, couvert de toutes sortes de pierreries, tenant en main l'étendard du peuple Romain;

« Après celui-ci marchait le Procureur-Général de l'ordre militant des chevaliers Teutoniens, à cheval, portant l'étendard de sa religion, de taffetas blanc et la croix noire au milieu ;

« Et puis suivait un autre grand personnage à cheval, très bien vêtu, qui portait l'étendard avec les armoiries du Pape ;

« Ensuite marchait un autre, semblable au précédent, qui portait l'étendard de l'Église ;

« Enfin le dernier de tous, c'est-à-dire au lieu le plus honorable, venait le grand-prieur de Capoue, Jules de Médicis, avec l'étendard de la Religion de Saint-Jean de Jérusalem.

— Ouf! s'écria un jeune chevalier, je croyais, monsieur le bailli, que la chevauchée n'en finirait pas, et que notre étendard n'arriverait jamais. Mais que conclure de ce que vous venez de raconter là?

— Que notre étendard, Monsieur, répondit imperturbablement le bailli de Manosque, a eu le pas dans Rome même sur l'étendard de l'église. Mais c'était courtoisie, je le pense, que vous deviez ici vous-mêmes à l'État de Venise. En voudriez-vous conclure autre chose?

Le jeune chevalier ne répondit mot. Mais

un autre du même groupe, qui avait des prétentions à l'encontre du bailli de Manosque, prenant la parole :

— Moi, j'en aurais conclu, dit-il, que notre étendard porta bonheur au chevalier Jules de Médicis, alors Grand-Prieur de Capoue ; car ne fut-ce pas lui, dites-moi, qui devint pape sous le nom de Clément VII ?

— Dans ce sens, reprit en souriant le bailli, moi j'aurais conclu que ce qui porta bonheur au cardinal Jules de Médicis, ce fut d'avoir pour gardien du conclave où il fut nommé pape, un homme qui, tout vaincu qu'il était, portait haut l'épée, le Grand-Maître de l'Ordre même dont le cardinal n'était que simple dignitaire, en un mot Philippe Villiers de l'Ile Adam.

— Oui, oui, ajouta l'autre, Philippe Villiers de l'Ile Adam, que le pape qui venait de mourir avait reçu avec des honneurs inouis dans Rome et au Vatican ; tous les cardinaux envoyés sur la route à sa rencontre et le Saint-Père lui-même se levant à son approche pour l'embrasser avec des larmes, en le nommant l'illustre défenseur de la chrétienté.

— Moi, Messieurs, dit tristement un autre chevalier, j'en conclurais que, pour nous

porter bonheur et sauver l'Ordre, plus en péril aujourd'hui qu'à la chute même de Rhodes, il faudrait comme alors ce Grand-Maître héroïque et un pape qui lui-même fût, comme celui que vous avez nommé, chevalier de notre Ordre, de notre habit et de notre croix.

— Hélas ! ajouta plus tristement un troisième, ce n'est aujourd'hui ni l'héroïsme du chef, ni le dévouement du pape, si héroïque et si dévoué fussent-ils, qui nous pourraient sauver.

La conversation en demeurait là, quand un chevalier se détachant d'un autre groupe et venant vers ceux-ci avec des rires :

— Messieurs, que vous en semble? qui vous a le plus frappé aujourd'hui? est-ce la laideur de Monsignor Mainville, le Grand-Prieur de l'église? Par Saint-Jean, si j'avais été de ce temps-là, j'aurais pris parti comme ceux de la langue de France contre lui pour l'abbé Lombard, rien qu'à cause de la fâcheuse figure dont il est porteur! Est-ce la magnificence de messieurs de Venise dans les apprêts du banquet qu'ils nous réservent? Ou bien, est-ce le beau soleil qui nous a dardé deux heures durant sur la tête ses rayons Maltais, ce qui nous en promet de

bien chauds, vienne dans six mois la Notre-Dame de septembre?

Et comme les autres ne répondirent rien :

— Mais quoi! aviez-vous donc des yeux pour ne pas voir? Que parlais-je de soleil, de banquet ou du prieur? N'avez-vous pas remarqué trois chevaliers...

— Oui, oui, les trois chevaliers que la mort de l'amiral a délivrés de la prison et que l'on en a fait sortir ce matin seulement, à l'heure même de la cérémonie. Ils marchaient avec les Vénitiens derrière le corbillard, voilà tout.

— Et vous n'avez pas pris garde à la mine honteuse du chevalier de Jocet? je disais aux chevaliers que voilà là-bas, qu'il avait tout à fait l'air, à le voir ainsi marcher, la tête basse, derrière le corbillard, du cheval de deuil de monsieur l'amiral qui se trouvait d'ailleurs absolument oublié dans la cérémonie.

Et le jeune chevalier s'en alla porter plus loin ses observations et ses rires.

— Messieurs, reprit un chevalier parmi ceux qu'il quittait, puisque nous en étions tout à l'heure aux conclusions, je conclus de la délivrance du chevalier de Jocet que la belle inconsolée est délivrée de son deuil et

que nous verrons bientôt reparaître l'incomparable prima-dona.

Fleur-d'Épée, elle aussi, avait pris sa part de la cérémonie, mais une part d'attente et de joie. D'attente, car, elle en était sûre, elle allait voir tout à l'heure passer le régiment de Malte sous le balcon, et pour elle le régiment de Malte était le jeune soldat qui lèverait la tête en passant et dans les yeux duquel elle plongerait son regard. Pas de doute aujourd'hui, pas d'incertitude, pas d'attente fiévreuse, car tels étaient pour Alain les empêchements de sa vie militaire que jamais sa venue même la mieux promise n'était certaine, ni pour Fleur-d'Épée la plus certaine attente sans angoisse; mais aujourd'hui c'est son devoir même qui allait l'amener sous les yeux de Fleur-d'Épée, et depuis deux jours, elle est demeurée sans le voir! Puis, après la cérémonie, l'heure de la sieste venue, et toute la ville en repos, il viendra lui-même, le cher désiré, là dans cette chambre où son apparition semble toujours un rêve du ciel.

Ainsi disant, elle s'assit sur les coussins, elle écouta battre son cœur, et elle ferma les yeux pour mieux voir dans son âme l'image adorée. Toute recueillie, elle demeura bientôt immobile comme si elle eût craint,

en faisant un mouvement, de déranger quelque chose dans la marche des heures au ciel, ou d'éveiller quelque fatalité dans l'atmosphère heureuse dont elle s'était entourée.

Intuitions de l'âme et repos du corps, ce fut long. Enfin, aux horloges des clochers, l'heure sonna, un coup de canon partit, une explosion se fit dans le cœur de Fleur-d'Épée. Voilà l'heure, voilà le moment ! Courir vers le balcon, s'appuyer le front contre la jalousie, mettre la main sur son cœur pour en comprimer les battements, ce ne fut qu'un seul mouvement. Bientôt, à l'extrémité de la rue, les sons lointains d'une musique militaire se font entendre, d'abord vagues, avec des fluctuations d'air qui les emportent, et d'autres qui les ramènent. Mais les voilà certains, les voilà qui approchent, les voilà qui grandissent ; la rue s'en remplit et la maison aussi. Voix d'or qui chantez dans l'air, cymbales qui retentissez, tambours qui grondez, harmonies confuses, harmonies diverses, harmonies qui n'en faites qu'une, formidable chant qui passez par des bouches de cuivre et qui élevez au dessus de tout bruit vos modulations, le cœur de la femme qui est là éclate en fanfares plus hautes que les vôtres, et le chant qu'il chante a des trépidations plus vibrantes que vos ac-

cents. Pâle, éperdue, comme enivrée, renversée par le flot de musique qui passe, et qui, d'une seule bouffée, lui jette à la tête toutes ses voix, Fleur-d'Épée, derrière la jalousie à laquelle elle est forcée de se retenir, regarde à présent sans voir. Qui lui montrera, à travers ce bruit de musique et ce bruit de pas, à travers cette pompe des armes et tous ces habits militaires qui se ressemblent, qui lui montrera la compagnie Colonelle? Tout à coup un rayon lui pénètre l'âme, un jeune soldat a levé la tête, et lui sourit des yeux. — Merci, mon Dieu! merci! —Mais il regarde encore et du regard il montre celui qui marche au même rang que lui. Ce soldat, jeune aussi, et qui tourne en ce moment le visage vers le balcon, ce soldat, est-ce possible, et Fleur-d'Épée le contemple encore, ce soldat, elle le reconnaît, c'est infailliblement lui, car il n'a changé ni d'air ni de visage c'est Calcédonio, l'envoyé de la Gabrielli.

Calcédonio dans le régiment de Malte Calcédonio le compagnon d'Alain, l'ami d'Alain, le sauveur d'Alain, Calcédonio le Maltais, Calcédonio le messager, Calcédonio qui sait tout, Calcédonio Guido!

Les mains jointes, l'œil élevé, transportée, ravie, elle recula jusqu'au milieu de l'appar-

tement, et s'en fut retomber sur les coussins. Elle pleura. Dieu lui était bon! Comme tout devenait facile! Plus de message lointain à envoyer vers Rome, plus de preuves incertaines : la preuve serait un témoignage, le témoignage était vivant, il était là, à Malte, aux côtés mêmes d'Alain. Alain portait pour ainsi dire ses preuves avec lui, Alain allait reprendre son rang. Ah! oui, qu'ils célèbrent désormais des fêtes ces chevaliers, un chevalier qui vaudra mieux qu'eux y pourrait prendre sa place! Aussi, tout ce régiment qui passait avait un air de joie, et les instruments bizarres de cette musique qui jouait si fort, chantaient pour elle, et, en défilant sous le balcon, lui ont paru la regarder d'une manière étrange.

Enfin, quand l'heure de la sieste arriva, elle était déjà calmée.

— Ami, disait-elle alors à Alain, vous me l'avez promis, n'est-ce pas? vous amènerez jusqu'ici ce Guido, votre ami? Je veux le voir et lui parler, lui parler seule.

Puis, reprenant :

— Ne soyez pas jaloux, nous parlerons de vous. C'est pour ce grand secret, vous savez, ce secret qui se rapporte à vous. Un

jour bientôt, oui, bientôt, Alain, vous saurez tout.

— Ah ! ce secret pour lequel il vous faut un messager, répondit négligemment le jeune homme ; eh bien ! vous obtiendrez merveille de Guido, Guido vous servira, je vous le jure, ou personne.

— Ainsi pensais-je, et c'est Dieu qui nous l'a mis sur notre chemin, à vous pour ami, à moi tout à l'heure pour conseil. Laissez-nous faire, Alain, avant peu nous serons tous ici contents. Mais qu'avez-vous donc, ami ? Vous êtes si triste aujourd'hui que vous avez assombri toute ma joie ! J'étais pourtant si joyeuse depuis ce matin !

— Joyeuse de quoi ? dit Alain en prenant la main de Fleur d'Épée dans les siennes, d'avoir vu Guido ce matin peut-être ?

— Eh bien ! oui, dit-elle, joyeuse d'avoir vu Guido ! Que vous en semble ? Mais vous ne me répondez pas, vous ! Que vous faut-il donc pour vous tirer de votre sombre ? De la musique ? — Et elle alla s'asseoir devant le beau calvecin blanc et or qui était vis à vis de la porte d'entrée. — De la musique ? demanda-t-elle en frappant quelques notes. Que voulez-vous que je chante ! Est-ce mon grand air de l'opéra de DIDONE : *son' regina et sono amante,*

qui fit un jour en plein théâtre, je vous ai souvent dit cela, un tel effet sur Parcherotti, qui chantait avec moi, qu'interdit et sans voix il demeura sans pouvoir me répondre? Ou bien, à propos de Didon, est-ce la cantate de *Didon à Malte,* cette belle cantate que le baron Ciantar, un Maltais fort savant, dit-on, et qui fait des livres, a composée (7)? Ou bien voulez-vous son autre cantate, celle de *Calypso abandonnée,* qu'il fit pour le concert d'avènement du feu Grand-Maître Ximénès, et qu'on n'a point oubliée? Allons, allons, je le vois bien, Alain, rien de tout cela ne vous soucie, ni chant ni musique. Didon! Calypso! répétait-elle comme en se parlant à elle-même, toutes les femmes qui sont venues à Malte ont donc été malheureuses! Excepté moi, dit-elle en revenant vers son amant, excepté moi! Alain, mon cher Alain, mais pourquoi donc êtes-vous si triste?

— Ah! je ne sais! mais je suis triste, en effet, triste jusqu'au fond de l'âme. C'est ainsi depuis hier. Hier je pensais que c'était pour ne pas vous avoir vue, et aujourd'hui que je vous vois, Flora, je ne me sens pas rasséréné. Il me semble qu'il y a du malheur autour de moi. Ah! du malheur en effet, du malheur depuis que je suis à Malte! Tenez,

leur cérémonie d'aujourd'hui ma fait un mal que je ne puis vous exprimer. J'étais placé de manière à tout voir. Je n'avais pas idée d'une pompe aussi magnifique. Cet étendard, ce Grand-Maître, cette fête religieuse et guerrière, cette fête qui est la même depuis deux cent cinquante ans, cette splendeur sans égale qui éclatait dans Saint-Jean, ces chants qui remplissaient le temple, le souvenir de victoire qui remplissait les cœurs, ces chevaliers qui étaient là, si fiers de leur habit et de leur croix, et si fort au dessus de tous, tout cela m'anéantissait. Jamais je ne me suis senti plus seul, plus déchu, plus deshérité. Il n'y avait pas jusqu'aux servants d'armes, qui portent la demi-croix, que je n'enviasse. — Et moi je n'étais rien ! Je suis le neveu du Grand-Maître pourtant, ma place était ses à côtés, dans l'église, dans le chœur, auprès du dais, au pied de l'autel, au milieu des chevaliers de sa maison qui ont la grande-croix sur la poitrine, dans ce nuage de pourpre et d'or qui était là bas, parmi les flots de lumière, de musique et d'encens, et non pas à la porte du fond où je portais les armes en habit de soldat ! Et dire qu'un misérable, qu'un traître, que le premier vagabond qui s'est trouvé sur mon che-

min m'a enlevé tout cela ! Ah ! ma pauvre mère, si elle me voyait ainsi, comme elle dirait bien que la devineresse de l'île d'Ouëssant avait prédit vrai ! Ma pauvre mère ! aujourd'hui je n'ai fait que penser à elle, Flora, je ne sais ce que c'est qui me reporte ainsi vers son souvenir. Il y a en moi, sous ce soleil, un ciel triste comme celui de Béverlai, et tandis que nous ouvrions la marche par la ville, à travers la foule, je songeais aux solitaires bruyères de Bretagne, où le vent souffle, à ma mère qui est morte, à mon jeune frère qui est perdu pour moi, à moi qui suis seul au monde.

Il s'arrêta, mais Fleur-d'Épée ne rompit point le silence, il y avait dans les derniers mots de cette plainte, un sentiment d'injustice pour elle, qui lui serra le cœur et auquel Alain n'avait pris garde. Fleur-d'Épée, les yeux bas, tenait alors la main d'Alain dans les siennes, plutôt qu'elle ne lui abandonnait elle-même, ainsi que tout à l'heure, sa main. Elle en suivit négligemment d'abord les linéaments avec le doigt, mais bientôt ses lèvres prirent la place de son doigt, et deux larmes longtemps contenues, deux larmes que le jeune homme ne vit pas, tombèrent silencieusement sur cette main, qu'elle

baisait ainsi dans une muette pression.

Bientôt relevant la tête, déjà soulagée et reprenant son air de bonheur et son beau sourire de jeunesse :

— Alain, lui dit-elle, la devineresse de l'île d'Ouëssant vous a tiré votre horoscope, moi je veux vous le dire de nouveau; je le lisais tout à l'heure dans les lignes de votre main, mais il faut que je consulte aussi les contours de votre front. Mettez-vous donc à genoux, là, sur les carreaux de Maroc, tout près de moi : oui, comme ceci, dit-elle.

Car le jeune homme, avec un tendre empressement, était passé par derrière sa belle maîtresse, et s'était agenouillé de l'autre côté, de manière que sa tête seule apparaissait maintenant, appuyée sur les genoux de Fleur-d'Épée.

Celle-ci y posa les deux mains avec amour, elle en écarta les cheveux, elle parut interroger avec le doigt quelques lignes du front; mais alors aussi, comme tout à l'heure, son visage prit la place de sa main et elle pressa contre ses lèvres cette jeune tête qu'elle aimait tant.

Mais comme son fortuné allait devenir son maître :

— Demeurez, dit-elle en prenant un

grand air sérieux, et ne bougez pas, écoutez ce que disent les lignes qui ne sont jamais menteuses, écoutez bien ce que je vous dis : encore un peu de temps, et votre nom, votre rang et votre état vous seront rendus ; encore un peu de temps et le traître qui vous a ravi tout cela sera mis entre vos mains ! tenez, ajouta-t-elle en saisissant sur la table un petit miroir de Turquie, encadré dans de la pourpre, du filigrane et des paillettes d'or, ne voyez-vous pas sa figure dans ce miroir ?

Le jeune homme fit avec la tête et en souriant un signe de douce négation.

— Moi, je le vois, dit Fleur-d'Épée qui feignit de considérer le miroir avec une grande attention, ce n'est plus un vagabond mal vêtu, mal chaussé comme celui du port de Marseille et portant un méchant chapeau sur la tête : le vagabond, vos titres en main, est devenu chevalier, chevalier de Malte, entendez-vous ? je le vois ici ! il porte l'habit et la croix de l'Ordre, tout comme un grand seigneur, et en ce moment...

En ce moment on entendit quelque bruit au dehors : mais n'eût été cette interruption, Fleur-d'Épée n'eût pas continué si elle eût pris garde à la pâleur et au trouble dans

lequel une idée nouvelle, que semblaient faire naître ses paroles, jetait Alain.

Le bruit venant du dehors semblait une altercation à la porte de la maison même, entre qui voulait entrer et qui refusait le passage.

— Qu'est-ce? demanda Alain avec quelque sursaut.

— Ami, ne bougez donc, répondit Fleur-d'Épée, et qui ce peut-il être à cette heure, où tout dort mieux que de nuit? quelque pauvre marchand juif sans doute, offrant sa marchandise.

— Non pas, non pas, j'entends qu'on parle à voix haute dans le vestibule.

— Quelque vendeur de baume.

— J'entends des pas sur le degré!

— Sans doute Juana qui remonte!

Mais la porte de la chambre s'ouvrit et ce ne fut pas Juana qui entra, mais un personnage qui, au premier aspect de cette chambre toute close contre la chaleur du jour, et dans l'attitude qu'avait gardée Alain de l'autre côté de Fleur-d'Épée, ne dut apercevoir que la blanche forme de la jeune femme assise sur les coussins.

— Par Saint-Marc et par Saint-Jean, par la moitié des évangiles, ma toute belle,

s'écria celui qui entrait, et la moitié du vrai est encore vrai, par Venise et par Malte, leur cérémonie d'aujourd'hui m'a paru plus longue que six mois de prison. — J'en sais quelque chose, moi qui viens d'en faire à peu près douze! Dieu du ciel, quelle soif j'avais de vous revoir, quelle soif, j'ai dit juste, car aujourd'hui la chaleur était forte! et cette vieille sorcière de Juana qui me fermait la porte au nez! satanée Juana qui ne voulait pas me reconnaître! mais vous, ma belle veuve inconsolable, comme ils disent ici, reconnaissez donc votre chevalier, votre tendre chevalier, votre adoré chevalier qui revient à vous, libre de par le Vénitien que Dieu damne, et qui vous tend les bras.

Ce disant, le chevalier, car c'était bien un chevalier de l'habit et de la croix, avec une aisance d'emprunt qui contrastait singulièrement avec sa parole et sa tournure vulgaires, avait jeté sur un meuble son chapeau, puis ses gants, et s'avançait effectivement vers Fleur-d'Épée, les bras ouverts.

Mais il s'arrêta tout à coup, muet et interdit, en voyant un jeune homme, en habit de soldat de Malte, se lever lentement de l'autre côté de Fleur-d'Épée, les yeux fixés sur lui. — Alain passa devant sa maîtresse,

fit un et deux pas et s'arrêta, les bras croisés sur la poitrine, face à face avec le nouveau venu.

— Ah ! te voilà donc ! ah ! de par Dieu, je t'ai longtemps attendu et tu m'as fait assez longtemps attendre ! ah ! le miroir de tout à l'heure disait donc vrai ; car, sur mon honneur ! te voilà bien en habit de chevalier et rien ne manque ici à l'équipage que le chevalier même.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? balbutiait l'autre en reculant à mesure qu'Alain avançait sur lui, je ne vous connais pas!

— Quoi, tu ne me connais pas, Montalan ! Ah ! l'imposteur et le fourbe, comme il ment ! comme il mentait alors ! alors comme aujourd'hui, mais non pas alors scélérat à ce point ! toi chevalier ! mais, vrai Dieu, vous avez donc permis qu'il entrât ainsi affublé dans votre église de Saint-Jean ! toi chevalier ! chevalier à ma place et moi soldat à la tienne, n'est-ce pas? soldat de Malte ! ah ! par Saint-Yves de Bretagne, Messieurs les seigneurs du Conseil vont avoir à juger d'une plaisante affaire. Tu te nommes Alain de Jocet, n'est-ce pas? eh bien ! moi aussi, et nous verrons tout à l'heure qui de toi ou de moi, soutiendra mieux ce nom.

— Je ne le veux pas, disait Montalan tout hagard; laissez-moi! laissez-moi seul le temps de dire deux paroles à cette femme, et je quitte Malte, je vous cède la place, je pars, je m'en vais au bout du monde, où vous voudrez!

— Mon nom! c'est qu'il a pris mon nom! continuait Alain hors de lui et sans l'entendre; et où ne l'aurait-il pas traîné, l'infâme! Mon Dieu! mon Dieu! comment s'y être trompé cependant! lui chevalier! j'aurais distingué l'imposteur et le vil coquin sous cent enveloppes l'une sur l'autre! Lui chevalier! Ah! tu ne me connais pas, dis-tu, misérable! Tu me connaissais bien dans la rue de Marseille! T'en souviens-tu, quand tu me suppliais de partir à ta place, vagabon enrôlé que tu étais alors et déserteur, mais non point encore venu encore à ce degré d'audace? Ah! je le dirai aux cavaliers de la maréchaussée, si je les retrouve jamais, je le dirai aux seigneurs du Conseil, je le dirai au Grand-Maître, car, j'en jure sur mon honneur! je jure du crime d'alors par ta trahison envers moi! tu es bien l'échappé de la prison d'Aix, et c'est bien toi, malheureux, qui avais donné le coup de couteau!

— Ne parlez pas si haut! disait Montalan,

pas si haut, pour l'amour de Dieu! Je ne vous savais point ici, je vous croyais mort en mer, on me l'avait dit, au nombre des recrues qui périrent avec la *Septimane*. Je partirai! répétait-il, je m'en irai où vous voudrez; je m'en irai! Mais laissez-moi seul ici un moment, rien qu'un moment, le temps de dire deux paroles à cette femme, et je m'en irai!

Il se trouvait alors, après avoir reculé pas à pas, adossé contre le mur, Alain devant lui, quand celui-ci, le saisissant au collet :

— Partir! dis-tu? toi, partir! Oh! que non pas vraiment! Tout beau! ce serait commode, l'ami! partir avec les honneurs de la guerre, avec armes et bagages, avec mon nom et la croix de chevalier! Vrai Dieu! tu es donc fou! Sans parler de moi et de ce que j'ai souffert, m'entends-tu? de la torture que j'ai subie pour toi, par toi et à ta place, tu as un compte à rendre ici à Dieu et aux hommes. Tu étais assassin là-bas, tu es parjure et faussaire ici! Partir! ah! bien oui! et sans rendre gorge, n'est-ce pas? sans me rendre mon nom, mes titres et ma qualité! sans t'avouer voleur, imposteur et infâme! Oh! que non pas! Il y a peut-être quelque justice à Malte! tu seras traîné,

j'espère en Dieu, traîné sur la claie devant l'église de Saint-Jean, pieds nus, en chemise et la corde au cou, pour y faire amende honorable, et pendu ensuite à la plus haute potence de la Florianne!

Montalan, ainsi poussé, fit un mouvement désespéré pour se débarrasser de la main qui le contenait; mais il ne le put. Cependant il s'aperçut alors qu'Alain de Jocet n'avait pas d'armes, car les soldats du régiment de Malte ne sortaient par la ville que désarmés, à cause de leurs excès des premiers temps. Il vit cela d'un coup-d'œil; lui portait l'épée. Ses deux mains étaient libres, il put tirer l'arme du fourreau, traîtreusement, sans qu'Alain y prît garde, et la tenant alors derrière soi contre le mur :

— Vous ne voulez pas me laisser seul une minute avec cette femme? demanda-t-il.

— Cette femme, dis-tu? Voudrais-tu pas faire croire qu'elle fût ta maîtresse peut-être, et lui voler sa renommée comme tu m'as volé mon nom! Cette femme! cette femme, malheureux! et entends-le bien, est ma reine et maîtresse; un seul mot que tu lui adresserais de ta bouche la souillerait, sur mon honneur! et c'est trop en ce moment, oui, trop mille fois, que ton regard

qui l'envisage. Hors d'ici, m'entends-tu? mais avec moi, afin que devant qui de droit prompte justice te soit faite, courte et bonne, comme disent les justiciers.

— Vous me refusez deux paroles à lui dire, répéta Montalan à voix basse et menaçante, et vous ne voulez pas non plus me laisser partir de Malte?

Et, comme l'autre ne lui répondit que par un geste impérieux vers la porte et par un regard de mépris :

— Eh bien! reçois ceci, dit Montalan en lui plongeant jusqu'à la garde l'épée dans la poitrine, et va-t'en dire au diable qui t'a mis deux fois sur ma route, que je suis l'échappé de la prison d'Aix, et que tu es le neveu du Grand-Maître.

Alain de Jocet lâcha prise : les bras étendus, l'œil fixe, la parole inarticulée sur les lèvres, il recula jusqu'à l'autre bout de la chambre, il y tomba à la renverse sur le clavecin, avec un profond soupir, et du clavecin à terre.

Fleur-d'Épée, qui, durant cette scène rapide, était demeurée atterée, pétrifiée d'épouvante au bruit de ces hautes paroles de colère qu'elle entendait, sans mouvement possible, et qui n'avait pu voir le coup porté

par Montalan, car Alain lui cachait le misérable, Fleur-d'Épée suivit d'un œil égaré les pas chancelants de son amant; mais tout à coup entrevoyant sa pâleur fatale, et voyant du même regard l'arme dans sa poitrine et le sang qui coulait, elle n'eut qu'un cri, elle n'eut qu'un bond, elle s'élança vers lui, elle l'entoura de ses bras, elle voulut le soutenir quand il tomba d'abord sur le clavecin, mais elle ne le put, et elle tomba avec lui à terre, inanimée et comme frappée du même coup.

Quant au faux chevalier, il eut après le coup un instant de stupeur, mais aussitôt saisi d'un mouvement comme insensé, il fit le tour de la chambre, ouvrant rapidement tous les meubles, sans s'arrêter à aucun, bouleversant tous les objets qu'ils contenaient, en murmurant d'une voix haletante :

— Le collier? où est le collier!

Enfin il revint au coffre à fermoirs de cuivre qu'il n'avait fait d'abord que toucher en passant. Mais il était solidement fermé. Il le contempla sous tous les aspects et le replaça; il se cramponna des doigts et des ongles aux ferrures, et l'agita violemment, il le poussa et le reprit et le secoua à le briser; le coffre ne s'ouvrit pas.

Alors, avec un mouvement de rage, il vint

vers Fleur-d'Épée, il la souleva de ses mains dans le sang dont elle était baignée, et quoiqu'elle lui semblât morte, il lui cria dans les oreilles :

— Le collier, où est donc le collier ?

Mais il la laissa retomber. Il oubliait lui-même que la boîte qu'il avait remise à Fleur-d'Épée était renfermée dans une enveloppe scellée et que Fleur-d'Épee ne devait pas connaître le collier. Il se retourna vers les meubles divers qu'il avait fouillés, cette fois pour y chercher non l'écrin mais des clefs ; il en trouva qu'il essaya vitement sur la serrure du coffre, mais qui ne l'ouvrirent pas. Il revint à Fleur-d'Épée, il osa porter les mains sur elle et fouiller dans son sein pour trouver la clef, la précieuse clef, mais inutilement. Alors, avec un désespoir infernal, il se rejeta sur le coffre, il le tourna, le retourna, il l'éleva entre ses bras, et le frappa contre la muraille, il le reprit et le lança contre le pavé, il piétina sur la serrure, mais sans succès.

Cependant le vieille camérière Juana forcée dans le vestibule pour le passage, d'une façon tout irrévérencieuse, avait remonté le degré sur les pas du faux chevalier ; elle prévoyait bien quelque scène fâcheuse, et

aux éclats de voix qu'elle entendit, elle s'arrêta devant la porte de la chambre qui était restée entr'ouverte; mais, quand tout à coup elle n'entendit plus rien, elle avança la tête dans la chambre, et, voyant en ce moment sa maîtresse qui tombait avec Alain et baignée dans le sang, elle pensa que Fleur-d'Épée venait d'être tuée. Alors, saisie d'une violente douleur, elle s'échappa par la terrasse en invoquant du secours; elle revint par le vestibule et le degré, et se répandit en cris et en pleurs dans la rue, en appelant à son aide. Aussitôt l'éveil fut donné, le Barigello qui se rencontra non loin de là avec ses hommes accourut et ferma l'entrée et la sortie de la maison.

— Qu'y a-t-il ?

— Un soldat de Malte qui a tué une femme.

— Un meurtre ! Jésus ! mon Dieu ! il faut aller quérir le Grand-Viscomte.

D'un autre côté la sentinelle qui, vis à vis de la terrasse, gardait les canons sur le rempart, donna l'alarme, et les soldats du poste voisin avec leur chef arrivèrent et fermèrent l'issue de ce côté.

— Qu'y a-t-il ?

— Un soldat de Malte qui a tué un chevalier.

— Un chevalier! par Saint-Jean, c'est l'affaire du mestre-écuyer, qu'on aille quérir le mestre ou le sous-mestre écuyer!

Le Grand-Viscomte et le Mestre-Ecuyer, à cette heure de sommeil, furent trouvés au logis; ils arrivèrent sur les lieux, se concertèrent et pénétrèrent seuls dans la maison; quand ils entrèrent dans la chambre de Fleur-d'Épée, encore toute perdue dans le demi-jour, et tout embaumée du parfum des fleurs, ce qu'ils aperçurent, ce fut au fond le sanglant spectacle, et, vers le balcon, un homme en habit de chevalier contemplant les débris d'un coffre brisé.

— Vous ici, Monsieur! dit le mestre-écuyer, vous déjà! je ne m'attendais pas, Monsieur, quand je vous ai ramené ce matin du fort Manoël pour la cérémonie, à vous retrouver sitôt et déjà en fâcheuse affaire.

Puis, comme Montalan ne répondait rien :

— Qu'est ceci? lui demanda-t-il en indiquant du geste le sang, le jeune soldat et la femme.

Montalan hésita une minute, mais aussitôt il répondit résolument :

— C'est une femme qui a tué un soldat de Malte. Le soldat voulait la forcer, je passais par la rue, elle criait à l'aide, je suis entré au moment où elle lui portait le coup d'épée.

Le mestre-écuyer, se retirant à l'écart, entretint quelque temps à voix basse le grand-viscomte ; puis, ouvrant la fenêtre de la terrasse :

— Vous, dit-il aux soldats, vous veillerez à ce que, ni d'un côté ni de l'autre, nul au monde n'entre dans la maison.

« Vous, dit-il à Juana qu'il appela, vous allez secourir cette femme qui n'est pas morte.

« Et vous, Monsieur, dit il à Montalan, vous allez nous suivre chez monseigneur le Grand-Maître, afin que vous lui redisiez à lui-même votre témoignage.

Puis, comme quelques gens, éveillés à cette heure, s'attroupaient du côté de la rue, il ordonna qu'on amenât des chevaux par le rempart, et ils sortirent ainsi du côté de la terrasse, sous bonne escorte et à cheval ; car, après la cérémonie du matin, son altesse l'éminentissime Grand-Maître s'était retirée à son palais de campagne.

II.

Quand on disait à Malte que le Grand-Maître était à son palais de campagne, il fallait entendre qu'il était au Boschetto, et non pas à la villa de San-Antonio. Le Grand-Maître Antoine de Paule avait, il est vrai, fait une résidence d'été magistrale de l'a-

gréable lieu de plaisance nommé San-Antonio, qu'il possédait en propre, avant son élection, sur les confins du casal de Lia ; et il l'accrut, durant son règne, de bâtiments divers, en même temps qu'il l'embellissait de plantations d'orangers et qu'il y faisait venir des eaux vives : mais les honneurs de la résidence d'été, quoiqu'avec des alternatives, demeurèrent au Boschetto que les Grands-Maîtres aimèrent toujours de préférence.

Ils eurent, dès l'origine, à Malte un lieu de plaisance pour leur villégiature. Avant Jean de Lavalette, et du temps des Grands-Maîtres, ses prédécesseurs, c'était dans la presqu'île qui se nomma depuis presqu'île de la Sangle. Jean de Homédès y avait fait de grandes dépenses pour y bâtir, au milieu de spacieux jardins, un édifice dont on retrouve encore aujourd'hui les ruines. Mais il arriva que, durant le fameux siège de Malte en 1565, on dut raser tous les arbres de cette résidence, pour que les ennemis ne s'en fissent pas un abri contre les assiégés et depuis lors, elle tomba en décadence. La Valette jeta le premier les yeux vers un mont, dans l'intérieur de l'île, qui n'est éloigné que de deux milles de la cité Vieille, et qu'après lui le Grand-Maître Hugues de Verdale, son

troisième successeur, devait faire appeler de son nom le mont Verdale, en y construisant le palais qui domine encore aujourd'hui la vallée du Boschetto.

C'est un édifice de forme quadrangulaire flanqué, aux quatre coins, de quatre petites tours, et qui présente de loin une apparence bizarre et fantastique. — Les fossés qui l'entouraient, le pont-levis par lequel on y entrait et son toit plat assez solidement construit pour qu'on y pût mettre de l'artillerie, témoignaient assez de la préoccupation d'alors, la crainte des pirates, et de la précaution de son architecte maltais Girolamo Cassaro. Cette physionomie féodale qui rappelle celle des anciennes demeures des pays septentrionaux, et qui devrait avoir pour entourage les hautes futaies et les grands bois, et pour fond le ciel nuageux et les brumes du nord, forme un contraste étrange avec l'idée tout européenne qu'elle réveille, en se détachant isolée sur le roc aride, et profilant ainsi sa silhouette dans l'atmosphère embrâsée et sur le ciel africain de Malte.

En dehors du pont-levis, et du côté de l'arrivée, étaient de spacieuses écuries et des dépendances pour la suite et les gens, ainsi qu'une chapelle dédiée à saint Antoine Er-

mite ; du côté de la façade opposée, qui regarde le sud-ouest, se trouvait un chemin rapide, mais adouci dans sa pente en même temps qu'élargi par les soins du grand-maître Lascaris, et qui conduisait aux jardins dans le fond de la vallée. On descendait du palais à ce chemin par un grand escalier de plusieurs marches.

Que dire des jardins eux-mêmes et des bosquets de cette vallée si rare et si délicieuse, si célébrée dans l'île, car il y eut même des poètes pour la chanter, visitée par les étrangers et embellie avec amour par tant de grands-maîtres qui se succédèrent? Elle se développait entre deux collines champêtres : d'un côté, c'était une forêt de cèdres touffus, de l'autre un grand bois d'orangers si droits et si ronds qu'ils semblaient faits au tour, si hauts qu'on eût dit des chênes, si bien disposés et taillés qu'ils formaient un impénétrable ombrage aux ardeurs du jour. En même temps que la verdure y récréait la vue, on y respirait une fraîcheur qu'on eût vainement cherchée dans toute autre partie de l'île. Du flanc de l'une des collines s'échappaient des sources dont les eaux recueillies dans des bassins, ici recouvertes de grottes

en rocaille, là s'éparpillant en gerbes dans l'air, allaient ensuite en mille canaux, par les jardins, arroser les gazons, les arbres étrangers et les plantes qu'on y faisait venir de toutes les parties du monde. Des poissons qui ne vivent que dans l'eau douce, merveille à Malte qui est sans lac, sans étang ni rivière, se jouaient dans leurs ondes plus claires que le cristal; des fruits rares mûrissaient sur les branches; mille oiseaux des pays lointains chantaient dans les volières; enfin, dans une enceinte séparée, se voyaient les cerfs et les daims, réservés pour la chasse du Grand-Maître, et les faucons pour l'hommage annuel à rendre au vice-roi de Sicilé, comme suzerain, au roi de France et à l'empereur.

Hélas! les bassins qui retenaient les eaux captives se sont rompus; les autruches d'Afrique et les faisans dorés de la Chine ont pris leur vol à travers le ciel de laiton des volières brisées; le faucon féodal s'est envolé pour ne plus revenir : et à quoi bon, aujourd'hui qu'il n'y a plus d'hommage à rendre au roi de Sicile comme suzerain, au roi de France et à l'empereur comme hautes dominations! — Les Anglais sont venus là, qui ont voulu implanter sur ce sol une in-

dustrie rivale de la France; la charrue a passé sur ces collines, dans cette vallée, par ces jardins; les arbres des pays du Nord qui ne pouvaient atteindre leur hauteur que dans cette seule partie de l'île, qui formaient des promenades si variées, et qui étaient d'un contraste si singulier avec les orangers, les cédrats, les bergamotiers et les citronniers auprès desquels ils croissaient, ont été coupés par le pied et déracinés. A leur place, on a planté des mûriers : essai infructueux, car les mûriers sont morts; et des délices du Boschetto, il ne reste dans la vallée que solitude et dévastation, et sur la hauteur aride du mont Verdale que les murs dépouillés et les quatre tours de ce château d'un gentilhomme français, devenu Grand-Maître et Cardinal.

On y entre par une grande porte qui faisait face au pont-levis. A gauche, du côté de l'orient, se trouve l'appartement qu'occupait le Grand-Maître; de l'autre côté, un escalier en spirale qui conduit à l'étage supérieur. Une vaste salle s'étend dans toute la longueur de la façade sur les jardins et donne entrée, par ses deux extrémités, dans deux pièces qui sont, comme cette salle elle-même, ornées de peintures à fresque dues au pin-

ceau de Filippo Paladini, peintre florentin, célèbre en son temps. A demi-effacées qu'elles sont, elles représentent encore, pour la plupart, les principaux traits de la vie du fondateur. Ici le chevalier Hugues de Loubens-Verdale, déjà commandeur, sauve l'étendard de l'Ordre à la retraite de Zoare; là le chevalier de Verdale, alors grand-prieur de Toulouse, est envoyé par l'Ordre en ambassade auprès du pape; plus loin, le chevalier de Verdale, nommé Grand-Maître en son absence, arrive de Rome et débarque à Malte; ailleurs, et déjà Grand-Maître, il reçoit du pape Sixte-Quint le chapeau de cardinal, moyen inventé par le successeur de La Cassière pour mettre un frein à la turbulence et à l'insubordination des chevaliers qui interjetaient appel à Rome de toutes les décisions magistrales. De ce côté-ci, il ajoute au château de Goze de nouvelles fortifications; de cet autre, il prodigue des secours aux victimes de la peste qui désola Malte sous son règne; là, enfin, il fait dresser les annales de la Religion par Jacques Bosio, neveu du commandeur qui fut célèbre sous Villiers de l'Ile-Adam.

Si ce n'était le malheur des temps où s'as-

sombrit maintenant le règne d'Emmanuel de Rohan, à ce nom africain de Zoare, un retour devait se faire vers une époque de ce passé que les chevaliers de Saint-Jean ont rempli de leur valeur. Quand ils perdent Rhodes et qu'ils détournent les regards des côtes de l'Archipel si longtemps témoins de leurs hauts faits d'armes, c'est pour venir sur le rocher de Malte, et voilà que l'Afrique leur présente un champ de bataille nouveau et fécond. Ils occupent Tripoli, ils s'y maintiennent et s'y défendent. Toutes les villes de cette côte sont exposées à leurs attaques; tous les Grands-Maîtres qui succèdent d'abord à Villiers de l'Ile-Adam s'y sont illustrés comme chevaliers, et il y en a, comme Didier de Saint-Jailles, qui peuvent joindre à ces souvenirs celui de leur valeur au siège de Rhodes. Claude de La Sangle s'est signalé à l'attaque d'Africa, Jean de La Valette à la défense de Tripoli, La Cassière à la retraite de Zoare, Hugues de Verdale aussi. Incessamment sur ces mers et sur cette côte, les chevaliers se mesurent avec les géants d'alors, Barberousse et Dragut, seuls, et à leurs périls et honneur; accompagnés, mais toujours aux postes les plus dangereux de l'attaque et de

la retraite : et dans les défaites comme dans la victoire, c'est aux chevaliers de Saint-Jean que revient la plus grande part de gloire. On les trouve en mer avec Doria ; on les trouve avec Charles-Quint à la prise de Tunis ; on les trouve avec lui à l'entreprise contre Alger. Au sortir de cette nuit désastreuse, durant laquelle périrent la flotte et les forces du glorieux empereur, quand cent trente navires étaient engloutis sous les vagues, et que cette immense armée, composée de la fleur de toute la noblesse d'Espagne et d'Italie, ruinée de fond en comble, se hâtait précipitamment vers la retraite, au milieu de l'épouvantable tourmente des éléments déchaînés, on vit un héroïque spectacle. Une poignée d'hommes en bon ordre et à l'arrière-garde marchait à pied ; ils étaient vêtus de casaques rouges : c'étaient les chevaliers de Malte précédés simplement de l'enseigne de l'Ordre. Ils font volte-face et l'ennemi recule devant eux refoulé jusque vers ses murs. Les chevaliers les poursuivent, se précipitent sur leurs pas ; ils vont pénétrer pêle-mêle avec les fuyards jusque dans la ville ; mais la porte se referme. Alors Ponce de Balagner, qui tenait l'enseigne de la Religion d'une main,

de l'autre enfonce son poignard dans la porte et l'y laissa fiché. Intrépide défi d'un chevalier français qui devait, trois cents ans plus tard, être retiré de là par d'autres mains françaises!

Mais, depuis bien longtemps, l'Ordre s'était débarrassé de sa cuirasse de guerre pour se mettre à l'aise, et se reposer dans ses vêtements de grand seigneur. L'alliance d'abord de la France avec le Turc; puis l'ordre du Pape, qui avait prescrit de respecter tout bâtiment sortant des ports du levant pour se rendre en terre chrétienne, avaient amorti l'ardeur guerrière; elle se réveille un moment sous Alof de Vignacourt, pour s'éteindre bientôt sous Lascaris, et jeter encore une dernière étincelle sous Raymond Perellos.

Voilà venu le temps de la richesse, de la paisible jouissance, des élections vivement briguées, des cérémonies pompeuses, des passages d'ambassadeurs magnifiquement fêtés et des estocs bénits solennellement envoyés par le Pape. Qui parle aujourd'hui de barbaresques? on a bâti des forteresses à Malte comme ailleurs des palais, chaque pointe de rocher et chaque langue de terre portent une citadelle, la ville est imprenable, et c'est bien assez des galères qui sortent en-

core quelquefois en caravane pour maintenir sur ces mers la terreur qu'y inspire le nom seul des chevaliers. Ce sont les temps prospères, ce sont les temps d'oubli au dessus desquels le nom des Grands-Maîtres qui ont régné surnage à peine. Aussi, sur cette mer endormie des évènements tranquilles, à peine l'observateur attentif découvre-t-il dans toute son étendue deux sommets, deux écueils à fleur d'eau, la conspiration des esclaves et la conspiration des prêtres, qui lui peuvent servir de point d'appui pour jeter les yeux autour de soi, vers les horizons du passé et vers les nuages de l'avenir. Car enfin les richesses et le repos ont produit les abus, et les abus ont amené déjà des signes certains de décadence, quand Emmanuel de Rohan paraît au magistère, qui, d'un noble cœur et d'une noble volonté, redonne aux institutions et aux finances la force dont elles allaient manquer.

Les choses d'autrefois, ainsi retrempées par un esprit éclairé et par une main ferme, promettaient encore d'aller loin, mais la première secousse de ce grand tremblement de terre politique qui devait changer toute la face de l'Europe se fit sentir à Malte.

Ce fut quarante-deux jours après que les

États-Généraux de France réunis à Versailles eurent pris le nom d'assemblée nationale, ce fut dans la mémorable séance du 4 août 1789 que l'abolition des droits féodaux et des décimes porta un coup terrible à l'Ordre en le privant en France de ses deux principales ressources. Le bailli de la Brillane, effrayé de la perte qui en résultait pour l'Ordre, s'était flatté que l'intervention du roi, invoquée par le Grand-Maître, pourrait amener quelques modifications. Mais les suppliques du Grand-Maître au Roi, communiquées au président de l'assemblée par le comte de Montmorin, ne firent qu'irriter les esprits, à ce point que, dans la séance du 28 novembre, lecture de ces dépêches ayant été faite, le député Camus, appuyé par quelques autres membres, ne craignit pas de proposer la suppression de l'Ordre en France.

Il se disait à Malte que M. Camus était poussé par un motif de ressentiment personnel contre l'Ordre ; que dans d'autres temps il avait sollicité la faveur de porter la croix de Malte, comme chevalier de grâce ; que le refus l'avait vivement blessé ; et qu'il ne demandait qu'une circonstance favorable pour exercer quelque vengeance. La révolution française vint le servir au delà de ses espéran-

ces. Il attendit l'instant propice, s'en empara et, dans un discours soigneusement élaboré, après avoir protesté de son respect pour une institution illustre, mais aussi de son zèle patriotique, il demanda l'abolition de l'Ordre de Malte, comme corps privilégié, incompatible avec le nouveau système constitutif, comme Ordre religieux qui devait être compris dans la mesure générale et comme souveraineté étrangère qui s'appropriait à tort les sueurs de l'agriculteur en France. Mais la proposition de cet orateur, bien que réitérée plus tard avec une nouvelle force dans un rapport écrit, n'obtint pas alors l'assentiment de l'assemblée.

On s'arrêta à la motion de M. Treilhard, et il fut décrété que le séquestre serait mis sur les biens de l'Ordre de Malte en France ; on laissait d'ailleurs au comité des affaires ecclésiastiques le soin de statuer à cet égard pour l'avenir.

Aussitôt que cette mesure fut publique, plus d'une voix s'éleva pour représenter que les intérêts de l'Ordre de Malte étaient inséparables de ceux de la France. Le comte de Maccarthy-Levignac, entre autres, et le bailli de la Brillanne s'attachèrent à le prouver ; ils publièrent d'éloquents manifestes et s'ap-

puyaient de la politique de tous les rois de France qui avait été de soutenir l'Ordre. Mais plus encore, les représentants des corps manufacturiers et commerçants firent entendre des réclamations énergiques sur l'utilité de relations amicales avec une île pour ainsi dire française ; et les chambres de commerce de Lyon, de Bordeaux et de Marseille, à l'unanimité, protestèrent contre toute mesure qui, en renversant l'Ordre de Malte, ruinerait immanquablement le commerce de la France dans la Méditerranée et dans le Levant.

— Si nous perdons le commerce du Levant, s'écria avec la jactance d'alors un des membres de l'assemblée, nous accroîtrons celui du Couchant.

Cependant le Grand-maître et les chevaliers, dans l'île, avaient les yeux continuellement tournés du côté de la France, et ils espéraient encore y voir se dissiper la tempête. Mais des nuages de plus en plus sombres s'amoncelaient sur la monarchie, et lorsque le roi, par une lettre du 20 septembre 1791, fit part au Grand-Maître de son acceptation de la constitution (8), cette annonce sembla au conseil de l'Ordre celle du triomphe définitif de la révolution sur l'autorité royale. Néanmoins la prudence exigeait que l'Ordre

persévérât dans ses relations amicales, et le Grand-Maître de Rohan, doué de trop de sagacité pour ne pas comprendre quelles conséquences fâcheuses amèneraient après elles toutes nouvelles réclamations, ne cessait de prescrire aux représentants de Malte à Paris une politique de silence et de temporisation.

Il y avait alors à Paris plusieurs chevaliers qui, malgré l'état croissant d'anarchie et de désordre, y risquaient leur vie pour écarter de leur Ordre le coup fatal. Mais parmi ceux-ci on ne saurait trop nommer le bailli de la Brillanne, qui fut plus d'une fois prévenu par M. de Montmorin que ses jours étaient en péril. Il mourut sur ces entrefaites, non pas de cette mort dont on le menaçait et qu'il ne craignait point, mais consumé d'efforts et du regret de voir tous ces efforts inutiles.

Depuis cette perte, qui fut vivement sentie, l'Ordre cessa d'avoir en France un ambassadeur; mais comme les circonstances rendaient indispensable la présence d'un agent habile, zélé et prudent, le Grand-Maître, sur la désignation d'un comité spécialement institué, et qui se nommait à Malte la Congrégation d'État pour les affaires de France, accrédita aussitôt le bailli de Virieu, ministre du duc de Parme, en qualité de

chargé d'affaires, et lui recommanda d'agir de concert avec le commandeur d'Estourmel dans tout ce qui pouvait importer à l'Ordre.

Le commandeur d'Estourmel était un de ces royalistes dévoués qui attendaient avec une inébranlable confiance le triomphe de la royauté. En qualité de receveur-général de l'Ordre, il avait en mains des fonds considérables; il n'hésita pas, tant un pareil sacrifice lui semblait légitime, honorable pour son Ordre, et profitable à sa cause, de donner assistance de ces fonds au roi de France; et il prêta sur sa propre responsabilité deux cent mille livres à l'infortuné Louis XVI, au moment du fatal voyage de Varennes. Mais les espérances que le commandeur d'Estourmel fondait de ce côté furent cruellement déçues par la prise du roi; il fallut alors que le bailli de Virieu se retournât vers la ressource d'agir sur les comités de l'assemblée, par l'entremise d'agents secondaires. Ceux qu'il choisit l'abusèrent de fausses espérances, et M. Mayer, auteur de la réponse à la motion de Camus et des réflexions politiques et commerciales sur la nécessité de maintenir l'Ordre de Malte, fut un de ceux qui surent le mieux tromper sa confiance.

Il paraît certain que des menées secrètes, bien dirigées, soutenues en temps opportun par de considérables sacrifices d'argent, auraient alors mieux réussi que les arguments les plus logiques et que les raisonnements politiques les plus profonds. Mais, par un incroyable aveuglement, tandis qu'on accorda au bailli de Litta toutes les facilités possibles pour une négociation en Russie, dont l'Ordre ne pouvait attendre que des avantages secondaires, on se refusait aux sacrifices qui pouvaient sauver l'Ordre lui-même, en France.

Ce qui peut-être éloigna la Congrégation-d'État de ce parti, et ce qui l'empêcha de faire de ce côté tout ce qu'il fallait pour prévenir la ruine de l'Ordre, ce fut certainement l'hésitation qui provenait de la distance, l'aveuglement sur la portée des faits, le désir de ménager les puissances qui étaient alors hostiles à la France, la répugnance que devait avoir un gouvernement aristocratique à traiter avec le parti démocratique, et peut-être aussi d'anciennes et nobles habitudes de loyauté qui se refusaient à une intrigue clandestine. Quoi qu'il en fût, l'on rejeta sans ménagement les vues qu'avaient émises à cet égard le bailli de Flachslanden et l'abbé Boyer, l'ancien. Mais quand on apprit l'ar-

restation du roi à Varennes et la prépondérance définitive qu'obtenait par là la révolution, on reconnut quelle faute avait été commise, et l'on jugea trop tard qu'il fallait renoncer à obtenir, par l'entremise avouée d'un chargé d'affaires, ce qui était le but de tant d'efforts. Rohan, au milieu de ceux qui l'entouraient, comme un pilote au milieu du conflit des vents contraires, ne savait plus à quel parti se tourner. Les nouvelles des excès révolutionnaires et des énormités inouïes journellement apportées par les chevaliers qui étaient forcés de fuir la France, abattaient les esprits les meilleurs et les plus fermes. L'Ordre, dans cette perplexité, s'en rapportait pour ses destins au hasard, car en parlant de la France on n'osait plus dire la Providence, et pour la défense de ses intérêts à l'instinct de ses agents à Paris. Mais, en apprenant la prise du roi, le commandeur d'Estourmel avait perdu la raison, et les massacres de septembre qui survinrent obligèrent le bailli de Virieu à s'éloigner précipitamment de Paris pour se réfugier à Lausanne.

Dans cette détresse, on ne vit que M. de Cibon, fils de l'ancien secrétaire d'ambassade de l'Ordre à Paris, qui pût se charger du soin des affaires. Celui-ci, prévoyant une se-

conde attaque dans l'assemblée, mit tous ses soins à rechercher un homme influent et éloquent qui pût lutter de talents et de manèges contre l'éloquence et les intrigues du redoutable Camus. Le citoyen Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, avocat de Saintonge, membre de l'assemblée, lui parut réunir ces deux qualités. C'est à lui que fut confiée la défense de l'Ordre, et son discours écrit, et envoyé d'avance au Grand-Maître, remporta à Malte l'approbation générale. Mille grâces honorifiques et de grosses pensions furent promises au défenseur, s'il parvenait à faire reconnaître l'Ordre comme souverain étranger, possessionné en France et puissance neutre à l'égard de ce royaume. Mais Regnaud rejeta ces offres avec une modération vraie ou feinte, et déclara qu'il n'ambitionnait que sa réception gratuite dans l'Ordre en qualité de servant d'armes avec la charge même d'agent des affaires de l'Ordre en France.

Par une singularité remarquable, ce fut ce même Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, après que l'île eut été enlevée aux chevaliers, qui fut nommé par le général Bonaparte gouverneur civil, en même temps que le général Vaubois prenait à Malte le commandement militaire.

L'Ordre donc se laissait encore aller à de trompeuses espérances, tandis qu'en France le coup fatal était porté. A la suite d'une nouvelle attaque du citoyen Camus, l'assemblée législative, le 19 septembre 1792, le jour de sa dernière séance, mit au rang des biens nationaux tous ceux que l'Ordre de Malte possédait en France, et fit défense de porter la croix de cet Ordre dans toute l'étendue du territoire français. La Convention, qui vint ensuite, acheva l'œuvre en décrétant l'aliénation de toutes les propriétés qu'avait possédées en France l'Ordre de Malte, et en réglant jusqu'au mode d'aliénation.

Ce coup non seulement dépouillait l'Ordre de tous les biens qui servaient d'apanage aux trois langues de France, mais aussi lui enlevait toutes les commanderies situées dans l'Alsace, dans le Roussillon et dans la Navarre française, et qui appartenaient aux langues d'Allemagne et d'Aragon, de sorte que ces Langues s'en trouvaient elles-mêmes appauvries d'autant ; d'un autre côté, le nombre des chevaliers, qui, par suite de la proscription de la noblesse en France, venaient chercher un asile à Malte, s'augmentait chaque jour ; et ceux-là mêmes qui avaient joui des plus riches commanderies se trouvaient

réduits à un dénuement complet. Les piliers des auberges qui n'avaient plus en perspective les dédommagements ordinaires de leurs sacrifices, commençaient à s'excuser de ne pouvoir fournir aux dépenses des tables où les chevaliers de leurs Langues venaient s'asseoir chaque jour. La position des chevaliers de France à Malte eût donc été fort difficile, si le Grand-Maître ne leur fût venu en aide et n'eût assigné à chacun, sur sa propre cassette, tout appauvrie qu'elle fût, un traitement qui se montait par mois à trente écus Maltais.

Depuis la réception du fatal décret de l'assemblée, la congrégation d'État s'était réunie bien des fois sans trouver jamais à quel moyen se déterminer. Rompre définitivement avec ceux qui gouvernaient alors la France, c'était le parti des gens qui ne voyaient que le mal fait et qui ne voulaient suivre que l'impulsion de leurs sentiments; temporiser encore et essayer de derniers ménagements qui pouvaient adoucir la désastreuse mesure, c'était le parti des plus habiles et des plus prudents qui rentraient ainsi dans la politique du Grand-Maître. Car jusque-là, Rohan avait toujours enjoint aux membres de l'Ordre qui se trouvaient en

France, de ne prendre aucune part aux troubles du pays, de se soumettre sans représentations aux lois de l'assemblée, et lui-même, au milieu des hostilités qui s'étaient déclarées à l'étranger, avait gardé la plus exacte neutralité.

Le bailli de Foresta, receveur à Marseille, avait donc reçu l'avis de porter à Paris les dernières récriminations de l'Ordre de Malte; et le Grand-Maître qui, le jour même des funérailles de l'amiral Angelo Emo, s'était, après la cérémonie du matin, retiré à son palais de plaisance du Boschetto, s'y entretenait alors, avec quelques dignitaires de l'Ordre, de cette mission du bailli et des malheurs qui venaient de France.

C'était dans la galerie qui donnait sur la vallée, et malgré l'inscription que le fondateur fit tracer sur la porte d'entrée, les soucis avaient accompagné jusqu'en ce lieu le Grand-Maître.

Une solennelle tristesse qui tenait au goût de l'ameublement régnait dans les appartements du Boschetto, et les salons, meublés encore comme au temps du fondateur, étaient bien l'encadrement qui convenait à la grande figure en deuil d'Emmanuel de Rohan. Rien n'avait été changé là, depuis le magistère

Cedant otio curæ.

d'Alof de Vignacourt ou de Hugues de Verdale dont les fresques des plafonds rendaient d'ailleurs le souvenir vivant. Ce n'étaient déjà plus les meubles en bois sculpté, comme au temps de la renaissance, et qui, malgré la perfection du travail, gardent toujours un air abrupte, ainsi que de paysans qui entreraient dans un salon ; ce n'étaient pas non plus les splendeurs dorées du règne de Louis XIV, les meubles aux encoignures de bronze où le cuivre s'incruste dans l'écaille : mais des sièges aux dossiers élevés, raides et cérémonieux, des coffres supportés sur des consoles, de hauts buffets en bois d'ébène se dressaient contre les murs, ici gravés en creux ou en demi-bosse, là incrustés d'étain, ailleurs incrustés d'ivoire. Des miroirs de Venise, aux reflets sombres, et biseautés sur toutes les faces, étincelaient dans le feuillage en cuivre de leurs cadres repoussés au marteau, comme des joyaux de prix enchâssés dans une orfèvrerie de vermeil ; des cuirs gauffrés, mordorés et damasquinés, venant de Cordoue, de Flandre, ou de Hongrie, recouvraient les murs de leurs arabesques ; de riches tentures de velours et de brocart s'écartaient en rideaux devant l'ouverture des croisées ou retombaient en lourdes portières

devant chaque porte des salons et de la galerie. Il y avait dans chaque pièce une splendeur de chapelle, comme si dans chacune on allait célébrer la messe ; il y avait une sombre magnificence de cardinal, mais de cardinal portant volontiers le panache et l'épée, ainsi qu'était le Grand-Maître Hugues de Loubens-Verdale.

Deux cents ans néanmoins s'étaient écoulés et le temps était venu pour Emmanuel de Rohan où, navré des malheurs qui accablaient la France, le roi et sa propre famille, consterné devant les calamités qui fondaient sur l'Ordre et sur l'île, et déjà frappé des atteintes de l'âge, il ne jetait plus sur l'avenir qu'un regard découragé.

Quelques chevaliers dignitaires de l'Ordre ou officiers de la maison du Grand-Maître, se tenaient par groupes dans la galerie, le Grand-Maître lui-même debout, et adossé contre le chambranle d'une haute cheminée dont le foyer était rempli d'arbustes en fleurs, semblait abîmé dans ses pensées. La conversation était pleine de silences, et, le silence une fois établi, chacun semblait craindre de le rompre.

— Qui dirait, à voir ce ciel tout d'azur et cette sérénité dans l'air, que nous sommes

battus d'un si terrible orage! hélas! on dit bien vrai, les coups de foudre qui éclatent au milieu d'un ciel tranquille n'en sont que plus redoutables.

Ainsi parlait à demi-voix le chevalier de Greische-Jallaucourt au bailli de Vachon-Belmont, en s'avançant vers une croisée ouverte par laquelle pénétraient les émanations des orangers fleuris et les rayons du soleil couchant.

— Nous communiquons, dit-on, par dessous la mer, avec la Sicile et l'Etna, répondit le bailli, et nous tenions à la France par un lien plus intime, par un lien d'or. Faut-il s'étonner si le volcan qui entraîne une monarchie de treize siècles, qui renverse les autels de Clovis et menace l'Europe entière, peut ébranler sur ses vieux fondements un Ordre qui tirait de la France même son origine, sa gloire et les trois quarts de ses richesses!

Ces paroles une fois tombées dans le silence ne furent pas relevées, mais le chevalier Miari s'approchant du Grand-Maître et lui adressant directement la parole :

— Monseigneur, lui dit-il, le bailli de Foresta sera peut-être plus heureux là-bas que nos précédents négociateurs. Son début est

d'un bon augure, puisqu'il a pu nous faire parvenir par Gênes cette somme de cent cinquante-six mille livres que les gouvernants de la France n'avaient pas encore saisie entre ses mains.

— Heureux! répondit le Grand-Maître, ah! ni moi, ni mes négociateurs ne sommes heureux, mais au moins j'aurai fait tout ce qui était humainement possible pour sauver l'Ordre de sa ruine! voilà pourquoi j'ai recommandé la soumission aux lois du pays à tous nos chevaliers et commandeurs qui étaient en France, et j'ai donné l'exemple : quand M. Necker a demandé aux propriétaires de France une contribution volontaire du quart de leur revenu, notre receveur à Paris s'est empressé de faire sa soumission, et il a même fait les premiers paiements; cela n'a pas empêché que l'on n'ait commis à notre égard la plus fragrante violation du droit des gens. Je sais que tous n'approuvent pas les ménagements que j'ai gardés et que je garde encore, mais si j'ai protesté contre les premiers décrets qui nous frappaient, je devais le faire aussi contre cette dernière mesure qui, en ruinant les Langues de France, ne tend rien moins qu'à abolir l'Ordre lui-même. Sans les trois Langues de France, l'institution

des chevaliers de Saint-Jean ne peut se maintenir à Malte, et, sans revenus de France, il n'y aura bientôt plus ici de Langues de France.

— Monseigneur, si la monarchie se rétablit, nous rentrerons dans nos biens, mais si le régime actuel se maintient, nous ne devons rien espérer de gens qui n'ont d'autres règles que celles de leur passion.

— Monseigneur, si je l'osais devant Votre Altesse, je parlerais comme le démagogue de l'assemblée nationale, et je dirais : Ce que nous perdrons au couchant nous le retrouverons au nord ! car vos soins et l'habileté du bailli de Litta vont peut-être nous ouvrir en Russie un nouveau monde.

Un éclair de confiance qui s'éteignit bientôt, passa sur le front d'Emmanuel de Rohan, et il répondit :

— Je ferai de ce côté ce qui se pourra faire, mais, dois-je l'avouer, je l'entreprends sans espoir. Faut-il compter sur les monarques d'Europe ? faut-il compter sur sa propre sagesse ? je le dis ici pour moi. Vous savez quelles négociations il m'a fallu suivre, il y a douze ans, pour réunir à notre Ordre celui de Saint-Antoine de Vienne (10)? C'était une acquisition brillante, qui, en échange des charges qu'elle nous imposait, devait

amener à l'Ordre un nouveau lustre et au sacré trésor un revenu annuel de plus de cent mille écus. Mais il fallait cent ans pour réaliser ce bénéfice : et, dans l'appauvrissement progressif du trésor, les lourdes charges, qu'il faut cependant payer, ne sont pas en exspectative et aujourd'hui nous écrasent.

— Mais aussi, Monseigneur, dans cent ans, l'Ordre et le peuple de Malte béniront vos bienfaits et votre mémoire.

— Cent ans ! je comptais alors sur l'avenir! mais vous, Monsieur, qui comptez à présent sur les rois d'Europe, oubliez-vous donc ce qu'ils se sont montrés pour nous? avides, injustes, jaloux, toujours prêts à nous dépouiller ! quand le chevalier piémontais Osasco a prétendu, contre notre institution, assurer aux chevaliers seuls de Piémont les commanderies de ce pays, le roi de Sardaigne a pris parti pour le chevalier et a soutenu cette prétention; quand nous avons, selon notre devoir et notre institution, volé au secours de Messine et de Reggio, bien avant que la nouvelle du tremblement de terre pût être portée à Naples, comment le roi de Naples a-t-il reconnu notre empressement? il nous a fait savoir que le gouvernement de Sa Majesté Sicilienne était bon pour venir en aide

à ses sujets dans quelque désastre que ce fût, et qu'il n'avait pu voir sans surprise des vaisseaux étrangers leur porter les premiers secours.

— Ma foi, Monseigneur, le gouvernement du peuple, en ce cas, est aussi ingrat que celui des rois; car en même temps que nos galères reprenaient aux corsaires Tunisiens ces deux bâtiments marchands de Marseille, que vous avez rendus à leurs anciens maîtres sans rien vouloir retirer de cette action que l'honneur de l'avoir faite, on délibérait en France sur l'utilité de l'Ordre de Malte, et c'est alors même que le coup nous a frappés.

— Monseigneur, disait en même temps le bailli de Vachon-Belmont, je ne parlais pas des rois mais des empereurs. L'empereur Charles-Quint répara les désastres de Rhodes, l'impératrice de Russie réparera les désastres de Malte.

— Dieu le veuille, Messieurs, mais s'il faut vous confesser la vérité, il n'est qu'un roi au monde vers lequel je puisse en ce moment tourner mon cœur, et mes vœux : c'est le roi de France, notre roi, qui se trouve impliqué dans cet horrible procès dont on ne trouve aucun prétexte ni moyen dans aucune loi existante.

— Aussi m'étonné-je, dit avec quelque hardiesse le bailli Camille de Rohan, que Votre Altesse se soit décidée à envoyer monsieur le bailli de Foresta, vers ceux qui se sont faits les geôliers du roi.

— Et que savez-vous, Monsieur, répondit avec vivacité le Grand-Maître, si le roi lui-même n'est pas pour quelque considération dans ce voyage? Quand il a fallu gagner Varennes, Louis XVI a trouvé de l'argent entre les mains d'un de nos commandeurs; s'il faut qu'il s'évade du Temple, il trouvera la bourse ouverte d'un de nos baillis. Croyez-moi, Messieurs, si le Grand-Maître est forcé d'agir avec prudence dans l'intérêt de tout l'Ordre, c'est ici le gentilhomme français qui vous parle avec toute franchise de cœur : j'ai souffert plus que personne des ménagements à garder.—Mais fiez-vous-en à mon honneur pour la borne qu'il y faudra mettre. Au reste, je n'ai contraint personne à rester ou à entrer en France; j'ai écrit aux chevaliers qui s'y trouvaient (10) : « Vous devez tous vous considérer et vous conduire en France comme étrangers et comme tels être soumis aux lois du pays. Vous devez tous obéir à la loi ou vous retirer, il n'y a pas de milieu. »

— Aussi, ajouta le chevalier de Fontana,

qui était intendant du palais, les chevaliers de France sont-ils arrivés en foule à Malte; les uns contraints par leur âge qui les condamnait à une vie tranquille, les autres par le malheur des temps et le revers des armes. Mais qui le sait mieux que vous, Monseigneur, vous qui secourez tous ces chevaliers en père! Cependant je dois le déclarer à Votre Altesse, vous mesurez vos bienfaits plutôt sur la générosité de votre cœur que sur l'étendue de vos ressources pécuniaires; ces ressources, elles aussi, sont désormais bien restreintes, et si vous n'y mettez ordre, bientôt il ne vous restera plus rien pour l'entretien de votre maison.

Ce fut alors qu'Emmanuel de Rohan fit cette noble réponse dont les propres paroles ont été conservées et qui suffirait pour attacher tout respect à son nom :

— Réservez, dit-il, un écu par jour pour la dépense de ma table et que le reste soit distribué à mes frères.

Puis, se retournant vers les autres chevaliers avec une simplicité admirable :

— Messieurs, continua-t-il, je l'ai dit aux chevaliers des trois langues de France, et je voudrais bien que vous le leur redisiez vous-mêmes : ils doivent tout faire pour se conci-

lier la faveur des autres Langues. Celles d'Aragon et de Castille ont les premières volontairement doublé leurs responsions, cet exemple a été suivi par celles d'Allemagne et d'Italie. Mais il faut que les chevaliers de France se montrent reconnaissants de la bonne volonté de leurs frères qui les font vivre.

— Au lieu de cela, ils ne se montrent que trop souvent emportés, turbulents et querelleurs, observa le bailli de Vachon-Belmont.

— Il est vrai que le malheur aigrit les meilleures natures, continua le Grand-Maître. Mais si la détresse des langues de France doit rendre des réformes et des économies nécessaires, il ne faut pas se dissimuler que ces mesures mécontenteront à la fois les Maltais et les autres Langues qui en auront à souffrir. Pauvres Maltais, il en faudra cependant venir là! retranchements dans la marine, cessation de travail dans les arsenaux, réduction dans les milices, économie dans les hôpitaux!

— Les autres Langues! reprit le bailli de Freslon, eh! mon Dieu, celles d'Espagne et d'Italie, jalouses des faveurs accordées aux émigrés français, éclatent déjà en murmu-

res, en reproches et en réclamations assez peu mesurées.

— Voilà pourquoi, reprit le Grand-Maître, nos chevaliers français ne sauraient se montrer trop patients, trop assidus à leurs devoirs, trop soumis à la règle. Qu'ils ne laissent pas dire que l'esprit qui les amène ici n'est pas celui de l'institution, et qu'ils n'y viennent que pour y trouver un refuge; mais qu'ils en imposent aux Maltais, sinon aujourd'hui par leur richesse, du moins par leur courage et leur dignité à supporter les mauvais jours; et aux chevaliers des autres Langues, par le bon exemple qu'ils devront donner comme religieux et comme chevaliers.

En ce moment, un des huissiers de service ouvrant les deux battants de la porte, annonça : M. le chevalier de Rabastens, mestre-écuyer.

Celui-ci entra avec toutes révérences convenables, mais après qu'il eut communiqué à part quelques mots au Grand-Maître :

— Messieurs, dit le Grand-Maître aux chevaliers qui se trouvaient là, voici le soleil qui se couche et la fraîcheur qui va venir, si vous voulez bien monter sur la terrasse du palais je vous y rejoindrai dans quelques instants.

Puis, après que les chevaliers furent sortis, il s'entretint longuement avec le mestre-écuyer, et termina la conversation par ces mots :

— Faites-le venir devant moi et laissez-nous seuls.

La porte qui s'ouvrit pour laisser sortir le mestre-écuyer donna entrée à un personnage qui n'était autre que Montalan. Mais il ne fit que deux pas dans l'appartement ; interdit qu'il avait toujours été en présence du Grand-Maître, il n'osait même aujourd'hui s'avancer ; il demeura muet, embarrassé, pâle, la tête basse, tournant et retournant son chapeau entre ses mains ; ce n'était pas là un chevalier de l'Ordre, il y avait tout à la fois dans sa contenance du subalterne et du criminel.

Le Grand-Maître lui tournait le dos et, comme s'il n'eût pris garde au personnage qui était entré, feuilletait sur un pupitre un grand volume qui s'y trouvait placé, mais au bout de quelques minutes se tournant vers Montalan :

— Qu'avez-vous à dire? demanda-t-il.

— Monsieur le Grand-Maître, répondit l'autre, je passais par la rue, une femme criait à l'aide et quand j'entrai dans la mai-

son, le soldat qui voulait la forcer tombait déjà percé d'un coup d'épée.

— Vous mentez ! dit le Grand-Maître.

Puis, après un silence durant lequel il mesura de la tête aux pieds et d'un regard irrité l'homme qui était devant lui :

— Qu'avez-vous fait de votre épée?

Montalan jeta l'œil à son côté, il ne s'était pas encore aperçu que son épée lui manquait.

— Votre épée, la voici! dit le Grand-Maître en s'avançant vers lui, c'est celle qui a été retirée de la poitrine du soldat, et que vient de me remettre M. le mestre-écuyer.

En même temps il mit de sa main l'épée dans le fourreau vide que Montalan portait au côté, et où elle entra d'elle-même, non certes pour la lui rendre mais pour en faire une preuve du crime.

— Vous êtes un meurtrier! La maison devant laquelle vous passiez ne vous était pas inconnue, car elle était celle de votre maîtresse. Le soldat qui s'y trouvait ne voulait pas forcer cette femme, car depuis plusieurs mois, le Barigello en était instruit, il venait près d'elle chaque jour et il était son amant. Vous êtes un meurtrier! Vous avez d'abord ici commis des bassesses, puis

une lâcheté envers M. l'amiral de Venise : le crime devait venir, et vous ne l'avez pas fait attendre. A peine relâché de prison! sorti ce matin même! après mille protestations! — Vous êtes un infâme!

Le Grand-Maître, qui se reculait de lui en disant ces paroles, se trouvant revenu vers le pupitre, et plaçant le doigt sur le volume qui y était ouvert :

— Savez-vous ce que l'on fait à un chevalier coupable de meurtre? ce que l'on fit il y a deux cents ans à un chevalier anglais dont la punition est ici? on le dépouille de l'habit et de la croix de l'Ordre, on le coud dans un sac, on le conduit hors du port, on le jette dans la mer, et c'est bien fait, car il n'est plus digne ni de la terre ni du ciel.

« Savez-vous comment on prive un chevalier de l'habit de notre Ordre?

Il y eut un moment de silence, car Montalan ne répondit rien; le Grand-Maître, la main étendue, lui faisait le signe impérieux de s'avancer, Montalan fit un, puis deux pas et s'avança lentement.

—Le coupable, revêtu de l'habit religieux et du manteau à bec et à pointe, est amené devant le chef et les Baillis de l'Égard qui ont prononcé la sentence. Il se met à genoux de-

vant le Grand-Maître qui est là. A genoux, entendez-vous, Monsieur !

Montalan flageola sur les jambes, incertain si réellement ou non le Grand-Maître lui ordonnait de se mettre à genoux.

— Au premier commandement du Grand-Maître, le mestre Ecuyer met la main sur le manteau, comme ceci ! au second il défait le nœud et le détache entièrement ; au troisième il l'enlève de dessus les épaules du coupable, et le rejette en arrière : « Pour ce que par tes « méchancetés et démérites, tu t'es rendu « indigne du signe de la croix vivifiante et « de l'habit de notre Ordre à la profession « duquel nous t'avions reçu, y étant induit « par tes bonnes actions qui maintenant « sont perverties ; c'est pour cela que, suivant « nos statuts et nos coutumes, à la plus « grande gloire des gens de bien et à l'effroi « des méchants, comme aussi pour en servir d'exemple aux autres, nous te privons « et séparons tant de l'habit de notre Ordre « que de la compagnie de nos frères, dont « nous te rejetons et chassons, t'en retran« chant comme un membre gangrené. »

Le Grand-Maître s'arrêta. Montalan, d'après son air, sa voix et son geste, toujours incertain si ces paroles prononcées sur lui

n'emportaient pas avec elles leur effet, balbutia faiblement :

— Pas sans jugement au moins! pas sans jugement!

— Non, pas sans jugement, c'est votre droit, répondit le Grand-Maître comme revenant à lui-même. Cependant vous ne serez pas jugé. Vous ne valez pas le trouble qui en résulterait. Un chevalier des Langues de France! au moment où elles ont tant besoin de la faveur des autres Langues, et de l'appui moral des Maltais! Non, non, je ne veux pas voir se renouveler les troubles qui ont eu lieu ici, à l'occasion du chevalier Maccazani! une vraie guerre civile!...

L'évènement auquel le Grand-Maître faisait allusion, s'était passé il y avait quelques années. Le chevalier Maccazani, Italien de nation, assassina, en plein jour et par rivalité d'amour, un jeune homme nommé Segond, fils d'un Français domicilié à Malte. L'influence du bailli Pignatelli, ambassadeur de Naples à Malte, la circonstance que le coupable était officier au service de Sa Majesté Sicilienne, et pardessus tout les menées de la langue d'Italie, avaient prévalu contre l'irritation des langues de France qui prenaient parti pour le Français; et le chevalier Mac-

cazani ne fut condamné qu'à vingt années de prison. Néanmoins les chevaliers Italiens, indignés de la poursuite qu'avaient faite contre un des leurs les chevaliers de France, n'attendaient qu'une occasion d'en marquer leur ressentiment, quand arriva la faillite du chevalier de Damas, conservateur, dont l'administration présentait un déficit de quatre-vingt mille talaris. Les Français voulurent soutenir leur compatriote; les Italiens voulurent se venger sur le chevalier français du tort qu'ils croyaient avoir souffert de la part des langues de France, en la personne de Maccazani. Les autres Langues prirent fait et cause dans la querelle. La discorde fut au comble et rien ne saurait peindre l'exaspération des esprits et le bouleversement qui en résulta dans Malte.

— Une vraie guerre civile! répétait le Grand-Maître, et dans quelles circonstances aujourd'hui! il ne manquerait plus que cela pour la ruine de l'Ordre!

Il se promena longtemps et en silence d'un bout à l'autre de la galerie; enfin, comme s'il s'arrêtait à quelque parti, il sonna, donna des ordres, un paquet scellé lui fut remis et le mestre-écuyer reparut.

— Monsieur le chevalier de Rabastens, la

raison d'état est plus forte que tout. Le coupable que voilà ne sera ni jugé ni condamné, il n'en est pas moins déchu à mes yeux de noblesse et de chevalerie ; et si je lui laisse encore l'habit de l'Ordre, la croix et la vie, ce n'est pas que je sois mu par aucune considération, à son égard, de nom ou de famille ; c'est dans l'intérêt seul des trois langues de France. Mais il partira de l'île. Il partira dès ce soir sur le navire de Trieste qui doit emporter nos dépêches pour la Russie. Il portera ce paquet au bailli de Litta à qui j'écrirai séparément sur son sujet. Vous allez le conduire jusqu'au port, et jusqu'au départ vous ne le perdrez pas un moment de vue. S'il n'était pas rendu près du bailli dans le délai que je vais marquer sur cette dépêche, je le ferai condamner ici par contumace, et n'importe où fût-il, le jugement serait exécutoire. Nous avons pied partout en Europe.

Le Grand-Maître parlait au chevalier de Rabastens comme si la personne et la présence de Montalan n'eussent plus été rien pour lui, il ne se tourna de son côté que pour lui dire avec l'accent du plus souverain mépris :

— Vous ne reviendrez de votre vie à Malte.

Je vous envoie en Russie ; si j'avais une Sibérie ce ne serait encore ni assez loin ni assez rigoureux pour vous.

Alors, prenant un peu à l'écart le mestre-écuyer :

— Quant à la femme qui habite la maison du rempart, et quoiqu'elle me semble d'ailleurs, et d'après ce que vous m'en avez dit, une femme de mauvaise vie, le parti à prendre envers elle est bien pénible : mais il faut qu'elle ne puisse parler. La raison d'état est plus forte que moi-même et je gémis en vérité de ce qu'elle me force à faire. Cette femme sera renfermée au fort Sant-Angelo dans la chambre haute de la tour de Ferramolin ; elle n'y sera privée que de communications et de liberté. Les meubles de sa maison lui seront portés, la vieille femme qui la servait lui sera donnée pour serviteur. Que ce soit l'affaire du grand viscomte !

Plus tard, quand le Grand-Maître parut sur la terrasse du palais où jadis se plaçaient les canons d'Hugues de Verdale et où maintenant, sur des sièges commodes, les chevaliers de sa cour l'attendaient, à l'air de mécontentement affligé qui se voyait sur sa figure, personne ne rompit le silenceEmmanuel de Rohan suivait encore des yeux

l'escorte à cheval qui s'éloignait sur la route de la cité Notable, lorsque, du nuage de poussière qui s'élevait autour d'elle, un cavalier se dégagea qui faisait route en sens contraire vers le palais et s'avançait à toute bride.

— Un courrier! s'écrièrent à la fois tous les chevaliers! ah! peut-être des nouvelles de France!

Au bout de quelques minutes un paquet de dépêches fut apporté au Grand-Maître, il rompit le cachet.

— Oui, des nouvelles de France, Messieurs, des nouvelles par la voie de Naples! oh! elles sont bien en retard!

Mais à mesure qu'il lut, son visage devint pâle; avant qu'il eut fini, des larmes tombèrent de ses yeux, et le papier lui tomba des mains.

— Ah! les monstres, dit-il en se voilant la figure des deux mains, ah! les monstres!

Le bailli Camille de Rohan releva le papier, le parcourut des yeux et le lut tout haut d'une voix tremblante au milieu des chevaliers avides d'entendre.

C'était une lettre du bailli Franconne, à la date de Naples et du 17 février 1793(11).

« Altesse Eminentissime,

« Trouvant un bâtiment suédois prêt à

faire voile vers Malte, je me sers de cette voie pour vous apprendre l'accablante nouvelle de la mort de Louis XVI, ainsi que Votre Altesse pourra s'en convaincre avec tous les détails, par le bulletin que je joins ici. »

« La douleur qu'a produite un si fatal évènement ne peut s'exprimer, et c'est avec toute l'amertume et l'indignation de mon âme, que j'informe de ce crime atroce. Votre Altesse Eminentissime dont je baise les mains avec le plus profond respect. »

Un silence rempli de consternation succéda à cette lecture.

Si l'ancienne abbaye de Saint-Denis ne put donner un tombeau et des prières au petit-fils de Henri IV, là du moins au sein de cette île, sur la terrasse de ce palais, au milieu du silence et des ombres de la nuit qui descendaient comme un crêpe funèbre, des sujets fidèles, le prince de Rohan en tête, agenouillés et en larmes, offrirent au ciel pour le roi qui était mort martyr, des invocations pieuses que devaient solennellement répéter le lendemain toutes les églises de Malte.

Plus tard le Grand-Maître reprenant la parole : Messieurs, dit-il aux chevaliers qui

se retiraient, je vous annonce et j'annoncerai demain dans un manifeste public que je cesse toutes relations avec la prétendue république française, que je ne dois, ne peux ni ne veux reconnaître. Je vous déclare que je ne recevrai jamais dans l'île un certain Aymar, dont on m'apprend l'arrivée prochaine, comme envoyé de France à la place du chevalier de Seytres-Caumon ; car je ne sais ici, pour traiter les affaires de France à Malte, que le chevalier de Seytres-Caumont lui-même, qui y réside en sa qualité de membre de l'Ordre et comme chargé d'affaires du roi Louis XVI, et je l'y maintiendrai.

— Eh bien ! se dit à part lui le commandeur de Bosredon de Ransijat, nous verrons ce qu'il adviendra pour Malte de cette déclaration de guerre.

Cependant l'escorte à cheval était arrivée au port où le navire levait l'ancre. Chemin faisant, Montalan se penchant vers le grand viscomte qui n'avait pas été présent à son entrevue avec le Grand-Maître et qui le traitait toujours avec honneur :

— Quel âge a le Grand-Maître ? lui avait-il demandé à voix basse.

— Quelque soixante-huit ans, répondit sur le même ton l'officier.

— Est-il d'une bonne santé ?

— Mais que vous en semble ? cependant il y a deux ans, se trouvant au Mont-Corradin où il faisait bâtir, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie à ce point qu'on crut qu'il allait expirer et que la foule des courtisans l'abandonna pour s'occuper de son successeur. Ce fut M. le Mestre-Écuyer que voilà qui ramena le Grand-Maître au palais où tous les secours lui furent prodigués. Que Dieu accorde encore longue vie à son altesse Sérénissime !

— Amen, dit Montalan.

Mais il ajouta dans sa pensée : Alors donc j'irai en Russie, et Dieu fasse que je n'y reste pas longtemps ! je reviendrai quand il sera mort, je reviendrai ici chevalier comme devant. En attendant, qu'il me garde bien cette femme dans le donjon du château Sant-Angelo, car elle me répondra du collier. Oui ! je reviendrai ; car, cette fois, je n'en ai pas encore fini avec Malte.

FIN.

NOTES DU PREMIER VOLUME.

Note 1, page 62. — *La chevalerie a perdu le moule de ces sortes de boulets.*

Ceci se rapporte à un fait de l'année 1661. La cour de France, déjà fort mécontente de la conduite du Grand-Maître pour avoir défendu qu'on donnât pratique dans les ports aux vaisseaux du roi, le fut bien davantage lorsqu'elle apprit qu'une flotte française s'étant trouvé, dans le canal de Malte, très maltraitée par une furieuse tempête, ne put non-seulement obtenir un abri dans les

ports de l'île, mais même eut à essuyer le feu de ses batteries. Tout le monde traita cette action de lèse-majesté; on ne parla pas moins que de réunir aux domaines de la couronne tous les biens que la Religion possédait dans le royaume. Cette affaire s'accommoda par l'habileté du bailli de Souvré et par le crédit de M. de Loménie, secrétaire d'État, dont un des enfants avait été reçu depuis peu de minorité, et auquel le Grand-Maître, par reconnaissance, conféra de grâce la commanderie magistrale de la Rochelle. On prétend que le roi dit à l'ambassadeur de l'Ordre : « Je veux bien tout oublier, mais qu'une autre fois on ne tire pas aussi droit; » faisant allusion au premier coup de canon tiré par les batteries de l'île qui avait coupé en deux le bâton qui soutenait le pavillon français.

(*Le chevalier de* Boisgelin).

Note 2, page 74. — *Quand on ne veut pas s'en tenir au jugement des trois égards.*

Nous avons préféré indiquer cette forme comme plus caractéristique. Dans le dernier chapitre général tenu sous Emmanuel de Rohan, on établit un nouveau tribunal ou *Égard* qui était permanent; il connaissait des causes criminelles susceptibles d'appel de sentences du conseil ordinaire. Il était composé : 1° d'un président nommé par le Grand-Maître et pris par les baillis conventuels ou leurs lieutenants; 2° d'un chevalier de chaque

Langue. Le jugement qui avait été rendu devait être tenu secret et présenté trois fois au Grand-Maître; s'il en confirmait la sentence, elle était exécutée selon les formes prescrites par les statuts.

Note 3, page 82. — *Un régiment de trois cents hommes connu sous le nom de chasseurs ou falconiers.*

Ce corps fut alors porté à douze cents hommes et ne put servir de cadre à une armée de douze mille hommes, mais à une de milice, car tout Maltais était soldat jusqu'à l'âge de cinquante ans et il n'en n'était pas un qui ne fût armé.

Note 4, page 106. — *Les Cyanes de Turquie, les Alcées d'Égypte qui sentent le musc.*

Un médecin maltais, nommé *Cavallini*, célèbre par ses connaissances en botanique, a publié un ouvrage qui est devenu extrêmement rare et qui a pour titre: *Pu-*

gillus *Meliteus ;* on y trouve le nom et la description des différentes plantes qui croissent à Malte.

« Sed et aliæ haud paucæ Egyptiæ et Americanæ plantœ hîc pridem translatæ et hujus modiæ sunt : jasminum Arabicum, seu Egyptium Alpini, nostralibus Hispanicum dicium ; Alcæ Égyptia, semine Moschun olente aliis Bamia Moschat, Hedera quinque folia canadensis, Cyanus turcicus odoratus, vulgò Ambrete, cum albo tàm purpureo, Leucoium melancolicum Hesperidum aliis jasminum rubrum, Amaranthus ruber cristatus seu Blitum, majus peruanum Clus. Hist. Amaranthus bacciferus Americanus.

Note 5, page 109. — *Il portait son élégant uniforme aux deux couleurs de l'Ordre.*

L'habit militaire de l'Ordre varia selon les diverses époques. Ce fut d'abord la cuirasse et pardessus la subreveste rouge croisée de la grande croix blanche devant et derrière. A cette époque, l'uniforme des galères était écarlate avec parements et revers blancs ; celui des vaisseaux, écarlate, parements et revers noirs ; de la garde du Grand-Maître, écarlate, parements et revers blancs ; du régiment de Malte, blanc, parements et revers écarlate ; des chasseurs à pieds, habit vert, parements et revers écarlates.

Note 6, page 294. — *En face du monument même qui avait recouvert les cendres du grand La Valette.*

Les deux illustres Grands-Maîtres reposent, il est vrai, dans la chapelle souterraine de l'église de Saint Jean : mais cette église elle-même n'ayant été construite que sous le Grand Maître Jean de la Cassière deuxième successeur de La Valette, il est convenable de dire que ce fut lui qui fit transporter dans la nouvelle église les restes de ses prédécesseurs.

Villiers-de-l'île-Adam avait été d'abord inhumé dans la chapelle du château Saut-Angelo et entre autres éphithaphes on lisait celle-ci sur son tombeau :

Victrix fortunæ virtus.

Ici repose la Vertu victorieuse de la Fortune.

Le corps de La Valette avait été transporté en grande pompe de la cité Victorieuse dans la ville qu'il avait fondée et enseveli d'abord dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire.

Note 7, page 311. — *La cantate que le comte*

Ciantar, un Maltais fort instruit, dit-on, a composée.

Le comte Giovannantanio Ciantar était en effet fort instruit. Il a écrit sur l'histoire, sur la linguistique, sur les antiquités, et il était non seulement savant, mais aussi poète. La liste de ses ouvrages est trop longue pour la détailler ici. Comme il s'agit de musique, nous donnerons seulement le nom de quelques-unes de ses cantates : *Didone in Malta*, serenata da cantarsi, in Malta, 1770; *Proteo vaticinante*, serenata in lode del Gran-Maestro e principe di Malta Fr. D. Manuel Pinto, colla dedicatoria, 1742; *Giasone in Colchide*, serenata da cantarsi, 1771; *la Primavera*, serenata da cantarsi in Malta, sulla piazza del Palazzo, 1770; *la partanza d'Ulysse dall'isola di Calypso*, serenata colla dedicutoria al Ser. principe e Gran-Maestro Fr. D. Francesco Ximenes, in Malta, 1174.

Note 8, 342. — *Le roi, par une lettre du* 20 *septembre* 1791, *fit part au Grand-Maître de son acceptation de la constitution.*

Voici cette lettre telle qu'elle fut transcrite sur le registre des délibérations de l'Ordre :

« Mon cousin,

« Je me fais un devoir de vous informer que je viens d'accepter la constitution qui m'a été présentée au nom de la Nation, et d'après laquelle la France sera dorénavant gouvernée. Je ne doute pas que vous ne preniez part à un évènement aussi important pour mon royaume, et c'est avec un véritable plaisir que je saisis cette occasion de vous renouveler les sentiments de mon estime et de mon amitié. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte garde. »

NOTE 9, page 355. — *Vous savez quelles négociations il m'a fallu suivre, il y a douze ans, pour réunir à notre Ordre celui de Saint-Antoine de Vienne.*

L'Ordre de Saint-Antoine fut fondé en 1095; il consista d'abord en une association pieuse, composée de quelques gentilshommes du Dauphiné. Le but de cette institution était de soulager les malheureux qui se trouvaient atteints d'une espèce de lèpre appelée dans ce temps-là *feu sacré de saint Antoine*. En 1218, cette communauté fut érigée en ordre religieux, hospitalier, qui avait pour chef un Grand-Maître, et subsista ainsi jusqu'en 1297. A cette époque, le pape Benoît VIII trans-

forma la maison magistrale et prieurale en abbaye chef-d'ordre, et détermina que tous ses membres seraient à l'avenir chanoines réguliers de Saint-Augustin. Enfin, en 1768, on notifia à cet ordre la défense de recevoir des novices, et on lui proposa d'opter entre son extinction, sa sécularisation, ou sa réunion à un autre ordre. Il préféra ce dernier parti, et choisit l'ordre de Malte comme celui avec lequel il se trouvait avoir le plus d'affinités, l'un et l'autre ayant pour base l'hospitalité religieuse, et pour règle celle de saint Augustin. Ce ne fut qu'après de longues négociations que l'on parvint à réunir les deux ordres. Les conditions principales de cet accord furent que tous les biens de Saint-Antoine seraient partagés également entre l'Ordre de Malte et celui de Saint-Lazare.

Le premier se chargeait de faire une pension viagère aux religieux Antonins, qui devinrent dès-lors tous membres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en passant dans la classe des chapelains conventuels.

En 1781, on fit un partage définitif des biens des Antonins. Les conditions furent très avantageuses à l'ordre de Saint-Lazare, qui se trouvait tout de suite en pleine jouissance des revenus sans aucune charge, tandis qu'il ne devait en venir à Malte que dans un espace de temps considérable. On calculait que le trésor de l'Ordre ne pouvait être entièrement remboursé de ses avances que vers l'année 1879, époque à laquelle il aurait joui par là d'un revenu réel de plus de cent mille écus. Il est vrai que, dans ses transactions, l'Ordre oublia ses intérêts pour plaire au roi de France, dont le frère, Monsieur, comte de Provence, venait d'être nommé Grand-Maître de l'ordre de Saint-Lazare.

Note 10, page 358. — *J'ai écrit aux chevaliers qui s'y trouvaient.*

Voici une lettre du Grand-Maître de Rohan au commandeur d'Hannonville :

« Très cher et bien-aimé commandeur,

« Le découragement dont vous étiez saisi en écrivant votre lettre du 4 octobre 1791 ne vous est pas naturel, et nous en avons été étonné. Nous ne devons pas craindre les suites du renvoi à la législation présente. Notre Ordre était reconnu puissance étrangère avant la Constitution française, et ce caractère indélébile n'a pu éprouver aucune atteinte par les décrets de l'Assemblée nationale. Nos propriétés ont, il est vrai, subi des diminutions, mais une indemnité nous est due et promise, le roi s'y est intéressé; il nous traite toujours avec la même amitié, et la nation, éclairée sur l'utilité réelle qui résulte de notre position et de nos services pour l'avantage et la sûreté de son commerce dans cette mer, est trop juste pour vouloir diminuer nos moyens et ne pas compenser proportionnellement ce que nous avons perdu par la suppression des dîmes et des droits féodaux. C'est d'après cet espoir, fondé sur l'équité et le droit des gens, que les démarches de notre Ordre, à Paris et dans nos différents prieurés, doivent être dirigées. Tous nos officiers et commandeurs en général doivent se considérer et se conduire en France

comme étrangers, et, comme tels, être soumis aux lois du pays. Partout, vous le savez, la loi n'accorde protection qu'à ceux qui la respectent ; ceux qui la violent s'exposent à l'animadversion publique. Il n'y a plus de privilèges, plus d'exceptions pour personne, le roi même y a souscrit ; tous doivent donc obéir à la loi. Continuez à vous entendre, comme par le passé, avec le bailli de Virieu et le commandeur d'Estourmel. Comptez toujours sur nos sentiments d'estime et d'affection. Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous aît en sa sainte et digne garde. »

Malte, 15 Novembre 1791.

Note 11, page 370. — *C'était une lettre du bailli Fracone à la date de Naples, et du 17 février 1793.*

Voici l'original même de cette lettre, qui fut écrite en italien :

« Altessa Eminentissima,

« Trovandosi un bastimento suedese pronto a far vela per cotesta, mene prevalgo per annunziare à Vostra Altessa Eminentissima la désolante nuova della morte del sventurato Luigi XVI, come può degnarsi di rilevare più diffusamente dall' anesso bolletino.

« Il dolare che a prodotto un si fatal riscontro non si puo esprimere, ed io ne rassegno a Vostra Altessa Eminentissima l'atroce notizia colla più grande commozione ed amarezza d'animo; intanto divotamente m'inchino e col più profondo ossequio bacio le mani di Vostra Altezza Eminentissima. »

FIN DES NOTES.

